MON ENCRIER

PAR

JULES FOURNIER

Recueil posthume d'études et d'articles choisis, dont deux inédits.

PRÉFACE DE M. OLIVAR ASSELIN

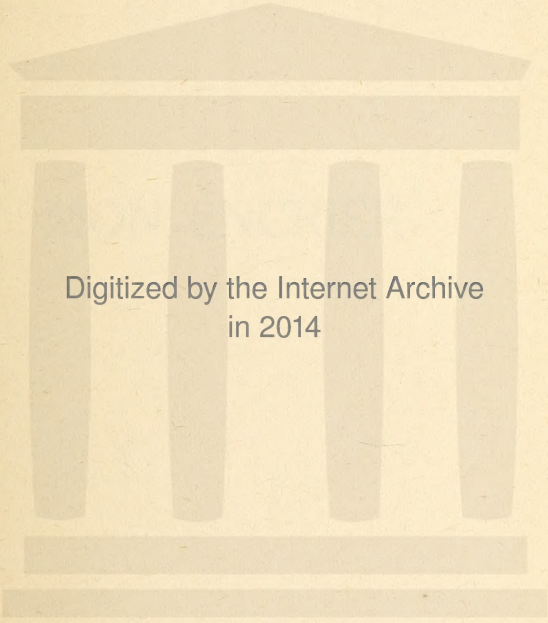
Vol. II

De la littérature canadienne.—*Sur nos origines littéraires*, de l'abbé Camille Roy.—La chaire de littérature de Laval et les Canadiens.—Les *Impressions de voyage* et le *Centurion*, de M. Routhier.—Journal d'un "découvreur".—Sur la *Langue française au Canada*, de M. Louvigny de Montigny.—etc.

ÉDITEUR :
MADAME JULES FOURNIER
357, rue Lagauchetière (Est), MONTRÉAL

MIMXXII

THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY
Presented by
Caryn Johnston
and
John O'Connell


Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/monencrier00four_0

MON ENCRIER

PAR

JULES FOURNIER

Recueil posthume d'études et d'articles choisis, dont deux inédits.

PRÉFACE DE M. OLIVAR ASSELIN

Vol. II

De la littérature canadienne.—*Sur nos origines littéraires*, de l'abbé Camille Roy.—La chaire de littérature de Laval et les Canadiens.—Les *Impressions de voyage* et le *Centurion*, de M. Routhier.—Journal d'un "découvreur".—Sur la *Langue française au Canada*, de M. Louvigny de Montigny.—etc.

ÉDITEUR :
MADAME JULES FOURNIER
357, rue Lagauchetière (Est), MONTRÉAL

MIMXXII

S
1461
089
A6
1922
t.2
Spec. Coll.

Droits réservés

CANADA, 1922.

COMME PRÉFACE (1)

A son Altesse Sérénissime la Critique ; à ses amis ; à ses ennemis.

Le livre que nous présentons aujourd'hui au public canadien n'est pas un chef-d'œuvre. Oh! pas le moins du monde !

Nous le savons aussi bien que vous, Madame. Et nous nous en fichons.

Nous nous en fichons souverainement. A peu près, du reste, comme de l'opinion que vous pourrez avoir de notre œuvre et de tout ce que vous pourrez dire de nous.

Il faut toujours tâcher de prendre les gens pour ce qu'ils sont plutôt que pour ce qu'ils se disent. Le masque ne fait rien au visage : le nom ne fait rien à la personne. Et c'est pour-

(1) Paru dans la *Revue Canadienne* de juillet 1906, avec cette note:

Un jeune écrivain canadien, M. Jules Fournier, a publié récemment dans le *Canada*, de cette ville, un roman qui a eu un certain retentissement. Cet ouvrage, d'assez longue haleine, a été écrit en une semaine : c'est dire que, malgré les qualités qui s'y remarquent, l'auteur n'a pu donner là sa mesure. M. Fournier, lorsqu'il fit ce roman, le destinait à une maison d'éditions économiques, qui devait le publier dans une série de volumes à dix sous. Il avait en même temps préparé à cet ouvrage une préface, dans laquelle il se justifiait de faire ainsi de la littérature à la vapeur et où il exposait certaines considérations sur l'état actuel des lettres canadiennes. C'est cette préface que nous avons aujourd'hui l'avantage d'offrir au public.

quoi, ne nous en laissant imposer, Madame, ni par le masque audacieux que vous portez ni par le beau nom que vous avez volé, nous déclarons, sans plus de cérémonie, que vous êtes une drôlesse.

*** C'est odieux, ce langage, n'est-ce pas, Messieurs les pondérés, Messieurs les mesurés, Messieurs du juste milieu ?

Eh bien ! non.

Non : votre indignation n'a rien qui la justifie. On doit traiter avec infiniment d'égards les femmes qui se respectent, mais pour les autres, si nous voulons faire justice de leurs abominations, qui donc osera nous le reprocher ?

Sans doute vous nous déclarez violent, excessif, outré, — et nous ne doutons pas que vous demandiez ce qu'en vérité cette pauvre critique a fait de si mal. Eh bien ! voulez-vous le savoir ?

*** Le crime irrémissible de cette usurpatrice qui se fait appeler *notre critique*, c'est, avant tout, de boucher le chemin par où la vraie critique pourrait passer.

Comment voulez-vous — pour l'amour du Ciel ! — comment voulez-vous qu'aujourd'hui un homme intelligent ose élever la voix dans le tumulte des louanges aussi banales qu'absurdes qui accueillent invariablement chaque production nouvelle ?

Notre critique a des formules — assez courtes, d'ordinaire, heureusement, — dont, à chaque occasion qui s'offre, elle remplit les blancs du nom d'un auteur et du titre de son ouvrage. Quand ces belles choses ont été écrites, que voulez-vous qu'on ajoute ?

Et c'est pourquoi on doit reprocher moins à cette prétendue critique de parler stupidement que d'étouffer, par son chahut innommable, la voix de ceux qui pensent et qui savent ce qu'ils disent.

*** On n'écrit pas pour soi-même seulement. On écrit pour les autres. Pour qu'il y ait des écrivains, il faut qu'il y ait des yeux qui s'aperçoivent de leur existence, des esprits qui s'intéressent à leurs œuvres. Et, parmi ces esprits-là, il doit y en avoir qui se fassent les interprètes de tous pour exprimer, sur l'écrivain et sur l'œuvre, le sentiment général des gens de goût. En d'autres termes, il doit y avoir des critiques.

La littérature dépend absolument de la critique. Là où il n'existe pas une véritable critique, vous chercherez en vain une littérature.

Cela explique qu'il n'y ait pas de littérature canadienne-française.

Il n'y a pas de littérature canadienne-française. La chose ne se discute pas. Il faut en effet se faire une rare conception des choses pour appeler *littérature* la collection lilliputienne des ouvra-

ges écrits en français par des Canadiens et qui comptent mille fois moins encore par la valeur que par le nombre.

Seulement, si nous n'avons pas de littérature aujourd'hui, ne pourrons-nous pas en avoir une demain ?

La chose, à notre sens, ne doit pas paraître impossible à quiconque a foi dans la conservation de notre race et de sa langue.

Il est incontestable que nous avons en notre province un nombre considérable de réels talents qui pourraient faire leur marque dans les lettres, s'ils ne mouraient pas dans le germe avant d'avoir pu seulement prendre conscience d'eux-mêmes. Quelques-uns — en nombre extrêmement restreint, il faut le dire, — ont donné des œuvres relativement brillantes et ont révélé des qualités qui n'eussent pas manqué de les signaler à l'attention publique, s'ils étaient nés dans un pays comme la France, par exemple, où la rivalité de tant de puissants esprits eût été amplement compensée pour eux par l'influence féconde du milieu.

A l'heure qu'il est, nous connaissons nous-même, seulement à Montréal, une dizaine de jeunes gens des plus remarquablement doués. Avec l'indispensable encouragement qui ne leur viendra sans doute pas de sitôt, ils pourraient produire des choses évidemment pas comparables

aux livres de nos cousins de France, mais qui, malgré leurs faiblesses, ne manqueraient ni d'originalité, ni de couleur, ni de charme. Ce serait déjà plus que tout ce que nous avons eu jusqu'ici, car on peut les compter, les productions de nos Canadiens qui ne sont pas que d'insignifiants pastiches, quand elles n'affichent pas la plus profonde absence de tout style et souvent une crasse ignorance de la grammaire.

Mais il faut arroser ce champ des intelligences où l'on entend sourdre et frémir de toute part comme l'effort d'une semence qui germe ; à tous ces talents qui pourraient nous fournir la base de notre littérature à venir, il faut donner quelque chose capable de féconder les grandes choses latentes au fond d'eux-mêmes.

*** Ce quelque chose, c'est une vraie critique.

*** Il faut quelque chose aussi pour les empêcher de crever de faim pendant qu'ils sueront sur leurs ouvrages.

*** Cet autre quelque chose, c'est l'encouragement du public sous forme de quelques prosaïques dollars qu'on échangera contre leurs poétiques élucubrations ou leurs beaux volumes dans la langue de M. Jourdain.

*** Mais, à moins de parler au diable, il est difficile de prévoir la naissance de la critique véritable, qui, en donnant aux talents leur consécration, serait pour toutes les nullités une guillotine implacable.

Alors, en attendant cette aube de justice que nous ne verrons peut-être jamais se lever, à quoi sert — puisqu'il est admis que l'on n'écrit pas seulement pour soi — à quoi sert de vouloir produire des œuvres de mérite ? Ce n'est pas seulement inutile, c'est impossible. La critique est pour le champ de la littérature ce que le soleil est pour la terre où poussent les blés : c'est la lumière qui féconde. — Nous autres, les Canadiens, nous sommes dans les ténèbres, et c'est pourquoi nos semences ne lèvent jamais et ne peuvent pas lever.

*** Nous qui écrivons ces lignes, nous avons conscience de pouvoir faire mieux — ou moins mal, si l'on veut, — que le chef-d'œuvre qu'on va lire ou qu'on ne lira pas.

On ne se douterait pas de cela à parcourir ces lignes ou l'ouvrage dont elles veulent être la justification. On ne s'en douterait pas, — on se douterait plutôt du contraire, — mais enfin c'est comme ça, croyons-nous, et c'est en tout cas ce que plusieurs de nos amis, d'ordinaire des gens de goût, nous ont assuré en voulant nous dissuader de publier ce *roman populaire canadien*.

Ces amis croyaient que nous pourrions, avec du temps et du travail, faire quelque chose de bien supérieur à ce volume.

Nous le pensons également.

Seulement, voici...

*** En serions-nous plus estimé, en recevrions-nous plus de louanges de notre belle critique ? S'apercevrait-on que c'est mieux ?

Et si nous voulions, mégalomane accompli, passer "sous la porte basse de la faim", ainsi qu'il est dit dans *Ruy Blas*, nous pourrions sans peine faire célébrer nos mérites par une critique enthousiaste, unanime à nous proclamer l'un des plus grands écrivains des temps modernes.

Pour cela, nous n'aurions qu'à sacrifier les profits que nous attendons d'une modeste édition à dix cents, en faisant donner à notre livre — pas mieux lavé ni brossé ni peigné, du reste, qu'il n'est ici dans ses modestes hardes,— une somptueuse toilette d'un dollar.

Combien de faiseurs de romans d'aventures, par ce procédé, n'ont-ils pas fait dire d'eux qu'ils enfonçaient Paul Bourget dans le roman psychologique ! combien d'indigents rimailleurs n'ont-ils pas fait proclamer qu'ils effaçaient Homère et Victor Hugo ! combien de Joseph Prud'hommes, ressasseurs d'antiques lieux communs, n'ont-ils pas été affichés par notre critique comme des penseurs plus profonds que Pascal !

Il nous serait facile de nous faire encenser pareillement, si nous étions moins insouciants de cette sorte de louanges.

*** Mais nous n'avons pas voulu.

D'abord, ça n'aurait pas été digne.

Et puis, il y a le deuxième quelque chose que nous avons indiqué...

Il y a la question pécuniaire.

Voyez tous nos braves Canadiens qui, après avoir songé à s'engager dans la carrière des lettres, se sont résolus à se faire journalistes, avocats ou médecins. Demandez-leur pourquoi, alors qu'ils pourraient produire de vraies œuvres d'art, ils laissent dormir ou mourir leurs talents, pourquoi ils ne font rien du tout de ce qu'ils pourraient le mieux faire...

Tous vous répondront : "Il y a le pain quotidien."

*** Ce fut notre réponse aussi aux amis qui nous demandèrent pourquoi nous avions écrit ce *roman populaire.*

Il faut avant tout gagner sa vie...

*** Ce livre n'est pas pire que les neuf-dixièmes de nos ouvrages canadiens les mieux cotés et dont les auteurs, pour que la justice se fît complète, devraient être condamnés à effacer leurs manuscrits avec leur langue, — tout comme ces détestables poètes de l'ancien temps dont on vous a conté l'histoire.

Cependant, nous ne le signerons pas.

Nous ne croyons pas avoir là-dedans échappé la plus insignifiante parcelle de nous-même, avoir fait la moindre chose propre à indiquer que cela ne pouvait pas provenir du cerveau de n'importe qui.

Nous avons écrit cette histoire comme nous aurions accompli toute autre besogne capable de produire quelques piastres.

Comme nous serons prêt à pelleter de la neige ou à faire du reportage *à sensation* quand nous ne verrons plus d'autre moyen de gagner notre vie.

*** Nous avons été longtemps reporter et probablement nous le serons encore. La quantité de notre prose qui a servi à alimenter divers de nos journaux canadiens ne tiendrait pas dans quinze tomes massifs. Nous n'avons jamais rien signé de tout ça. Et ce fut toujours notre grande consolation que, si nous écrivions de tristes choses, du moins nous n'y souscrivions jamais notre nom. Le voile de l'anonymat nous protégeait, et notre journal, ce grand coupable, prenait encore en son nom tous nos péchés. Quant à notre responsabilité, nous ne croyions pas en avoir plus que le typographe qui assemblait les caractères nécessaires à l'impression de nos articles : nous faisions un ouvrage impersonnel, que n'importe qui aurait pu faire comme nous.

Pour qu'une œuvre doive être marquée d'un nom, elle doit auparavant avoir été signée, quand c'est un tableau, de chaque coup de pinceau, lorsque c'est une statue, de chaque coup de ciseau. Si c'est un livre, chaque phrase, chaque ligne, doit révéler une personnalité, doit porter

un cachet. Quand tout, dans une production littéraire, trahit une originalité, quand tout crie que cest Quelqu'un qui a fait ça et que ce n'est pas le cerveau du premier venu qui l'aurait pu fabriquer, alors l'auteur peut compléter de son nom cette signature-là, qui est la seule vraie. Car, en ce cas, il se rend le témoignage qu'un autre ne pourrait pas signer son œuvre. Phidias avait le droit de signer ses statues, parce que nul autre au monde que lui n'aurait pu le faire sans être démenti par cette signature première, essentielle et indélébile : l'exécution de l'œuvre.

Mais dans notre roman, il n'y a rien de propre à indiquer que ce soit nous plutôt qu'un autre qui sommes l'auteur. L'ouvrage est aussi impersonnel qu'un faits-divers de la *Presse*. N'importe qui pourrait l'écrire et tout le monde pourrait le signer. Nous n'avons donc pas le droit d'y ajouter notre nom.

*** D'aucuns nous prêcheraient le sacrifice, nous vanteraient sans rire la gloire de celui qui se condamne à la faim plutôt que de prêter sa plume à des tâches qui répugnent.

D'abord, s'il est vrai — ce dont nous ne sommes pas sûr du tout — que sous cette " porte basse de la faim", dont nous avons parlé,

Le plus grand est celui qui se courbe le plus,

nous avouerons que voilà un genre de grandeur

qui ne nous plairait guère. Que voulez-vous ? Bien que jeune et bien que Canadien français, nous ne sommes pas romantique, et nous avons si peu de respect pour les belles phrases que, tout en les admirant — pour le son — autant que de plus enthousiastes, nous tenons toujours à les déshabiller pour voir si elles ne recouvrent pas simplement le corps d'un mannequin. C'est ce qu'il nous a semblé de celle-là de Hugo.

Nous avons fort peu de sympathie et pas du tout d'admiration pour les poètes qui s'en vont mourir à l'hôpital. S'ils sont tout-à-fait fous, ils sont bien à plaindre. Mais s'ils ont conservé une lueur de raison, ce sont des paresseux qui se sont en général attiré ce qui leur arrive. Oh ! nous savons qu'il y a malgré tout des Gilberts... Devant ceux-là, nous nous agenouillons ; ce sont les martyrs du génie. Quand on a du génie, à la bonne heure ! on peut souffrir la faim, on peut même aller expirer sur un lit d'hôpital plutôt que de se plier à des besognes capables de faire pâlir, d'éteindre, peut-être, la lumière dont on sent la flamme sous son front. Hugo aurait pu refuser d'être reporter. Atlas aurait tort de s'engager comme journalier pour porter des sacs de sel. Ce serait plus pratique, nous en convenons, que la gymnastique à laquelle il se livre, mais il n'a pas été fait pour ça.

Quant aux autres, par exemple, quant à ces

rimailleurs efflanqués qui aiment d'amour platonique la Muse dont ils ne connaîtront jamais les caresses, la Muse qui se donne au génie seul, il n'y a pas pour eux d'excuse valable. Toutes leurs pâles ardeurs n'engendreront jamais d'œuvre supérieure. Ils sont condamnés fatalement à être stériles et ne pourront jamais que fabriquer des bonshommes de cire comme ceux des vitrines de coiffeurs. Ils ignoreront toujours l'ivresse de créer de la vie. Vous ne les trouvez pas bien à plaindre, alors, les voyant si bêtes — si bêtes qu'ils se croient obligés de s'imposer la privation du pain de tous les jours pour noircir quand même du papier ?...

Nous ne prétendons pas nier qu'il se trouve parmi nous des gens de talent et même des esprits supérieurs. Nous avons au contraire précisément exprimé cette pensée quelques lignes plus haut. Ceux-là pourraient nous donner, disions-nous, des productions de valeur et même des œuvres brillantes. Seulement, les livres même les mieux écrits et les plus fortement pensés, même les plus originaux et les plus charmeurs, sont en tel nombre dans le monde qu'il nous paraît insensé pour un homme de consentir à souffrir beaucoup pour en écrire un nouveau. C'est bien beau, d'être martyr, mais encore faut-il que l'on se sacrifie pour une cause raisonnable, — non pas pour une manie ou une idée fixe.

Z, nous le voulons bien, est capable de nous donner quelque chose de tout-à-fait gentil. Oui, mais il peut aussi être commis dans une épicerie. Alors, qu'il soit commis dans une épicerie ; ça lui donnera de quoi manger. Quant à son ouvrage, quelqu'un l'écrira à sa place ou en fera un autre aussi bon. Si Z avait du génie, ce serait différent. Mais il n'a que du talent, et l'article n'est pas si rare et ne vaut pas tant que, pour donner la preuve qu'il le possède, un homme souffre de la faim. Mieux vaut mesurer de la mélasse pour vivre que de faire une œuvre quelconque et aller finir à l'hôpital.

*** Il nous paraît du reste évident que le fait d'écrire un livre sans littérature, pour le brave peuple qui ne cherche dans une œuvre imprimée qu'un moyen de se récréer quelques heures, ne constitue pas un acte avilissant ou blâmable à aucun titre. Ce que le peuple demande, ce dont il veut bien se contenter, c'est une *histoire* où il arrive une suite d'aventures plus ou moins effroyables aux héros du récit. Quant au style, c'est tout-à-fait secondaire pour lui. Alors, si on lui donne ce qu'il veut, qui pourra s'en plaindre ?

*** Nous n'ignorons pas encore que cette sorte de productions, pour être un genre passablement délaissé de nos jours par les écrivains de mérite, ne laisse pas, quelquefois, d'offrir de l'intérêt.

Des noms illustres dans les lettres ont conquis la renommée par des chefs-d'œuvre qui étaient précisément des romans de ce genre.

*** Seulement, par ici, on n'exige pas de nous —je ne dirai pas un chef-d'œuvre, évidemment, mais on n'exige même pas — un ouvrage soigné au point de vue littéraire.

Nous donnons ce qu'on nous demande. Et franchement, pour le prix, on ne saurait réclamer bien davantage, dans un pays où un journal comme la *Presse* peut tirer à 100,000 exemplaires.

*** On nous laissera, en terminant, exprimer la confiance que ce roman, écrit en une semaine — exactement du 19 au 26 décembre 1904, — saura malgré tout intéresser, plus que beaucoup d'ineptes productions très prônées par notre critique, une foule de ces braves gens qui cherchent simplement dans un récit une intrigue capable de les amuser quelques heures.

D'autres — et de nos amis peut-être — pourront s'en amuser pour des motifs différents.

Ils sont absous d'avance.

P. S.—Quand, il y a plus d'un an, j'écrivis les lignes que l'on vient de lire, j'étais à cent lieues de me douter que je dusse jamais les signer. Elles devaient, dans mon esprit, et pour les raisons exposées plus haut, conserver tou-

jours, ainsi que l'ouvrage qu'elles tâchent de justifier, le voile pudique de l'anonymat.

Mais des faits que je n'avais pas prévus se sont produits. Au lieu de faire paraître mon roman en brochure, ainsi que je me le proposais d'abord, je le cédai à un quotidien, qui le servit en feuilleton à ses lecteurs. Bientôt, un autre journal s'en emparait, pour le reproduire chapitre par chapitre, sous un titre différent, à deux semaines à peine d'intervalle.

J'ai alors connu qu'un écrit anonyme, une fois publié, n'est pas plus à l'abri du pillage que toute autre marchandise laissée sans étiquette sur la place publique — jambon, farine ou cassonade. Et comme ces pages, dépourvues de toute valeur littéraire, ont tout de même une certaine valeur commerciale, je me crois en devoir de protéger ma propriété en y inscrivant mon nom, non pas comme signature, mais comme *noli tangere*, comme étiquette.

Car vous m'accorderez que ce que j'écris m'appartient tout autant qu'à l'épicier du coin l'huile à lampe qu'il vous vend.

RÉPLIQUE A M. AB DER HALDEN (1)

A Monsieur Ch. ab der Halden,
Caluire (Rhône).

Monsieur,

J'écrivais ici même, au mois d'août passé, que la littérature canadienne-française n'existe pas et n'existera probablement pas de sitôt. Et j'en donnais pour raison que, chez nous, les esprits les mieux doués pour les lettres sont détournés de cette carrière par l'absence d'un public liseur et par les nécessités matérielles.

En une fort belle lettre—si belle que vous me voyez tout confus, Monsieur, d'avoir à vous répondre—vous me démontrez péremptoirement que je suis au plus profond de l'erreur. Je ne demande pas mieux que de vous croire : cependant, voyons un peu, si vous le voulez bien, en quoi je me suis trompé, et pour cela confrontons successivement avec les objections que vous leur opposez les très-simples faits dont je pensais avoir prouvé la réalité.

(1) Lettre publiée dans la *Revue Canadienne* de février 1907 et faisant suite à l'article intitulé : *Comme Préface*.

Et d'abord, vous affirmez l'existence d'une littérature canadienne-française. Quelle preuve en donnez-vous ? Que Gaspé, Garneau, Crémazie et Buies ont laissé des pages de mérite, et que nous avons encore aujourd'hui des gens de talent.

Je n'ai jamais prétendu autre chose de ma vie, Monsieur. J'ai seulement dit qu'une douzaine de bons ouvrages de troisième ordre ne font pas plus une littérature qu'une hirondelle ne fait le printemps. Et si cela ne vous paraît pas évident, si vous persistez à croire que cela peut se discuter, je suis bien forcé de conclure que vous voulez à toutes forces vous moquer de nous.

J'ai encore écrit que rien, présentement, ne saurait faire présager la naissance prochaine d'une littérature à nous. Me suis-je trompé davantage sur ce point ? Cela supposerait la disparition au moins partielle des deux causes qui nous ont paralysés jusqu'ici et qui sont malheureusement aujourd'hui ce qu'elles étaient hier. Vous me répondez que ni l'une ni l'autre de ces causes n'a l'importance que je lui attribue ; la situation matérielle des littérateurs ne vous semble guère plus défavorable au Canada qu'en France, et vous jugez peu fondées mes plaintes au sujet de la critique, dont vous contestez l'influence heureuse sur le progrès des lettres.

"Les écrivains français ne sont pas tous des nababs." Sans doute, Monsieur, mais vous

m'accorderez que les petites fortunes sont, proportions gardées, beaucoup plus communes chez vous ; qu'une bonne partie de vos auteurs haut cotés en librairie, aujourd'hui, appartiennent à des familles à l'aise, qui leur ont facilité leurs débuts, et qu'enfin il existe en France, pour gagner sa vie dans les lettres, cent et mille moyens inconnus au Canada. Au moins, chez vous, un jeune homme peut toujours, en dernier recours, se faire bohème. Nous autres, nous n'avons même pas cette ressource. New-York est trop près de nous, Monsieur ; la mentalité américaine nous pénètre et nous déborde à notre insu, et la bohème, cette fleur de France, ne saurait s'acclimater sur nos rives. Joignez qu'il est bien plus facile de gagner de l'argent à Montréal qu'à Paris. Un jeune Français pauvre pourra bien se consacrer exclusivement à la littérature, estimant que, quant à jeûner, mieux vaut encore que ce soit dans cette carrière. Le jeune Canadien pauvre, au contraire, malgré son enthousiasme premier, n'attendra pas la trentaine pour briser sa plume ; tandis qu'il jeûne en mâchouillant des vers ou de la prose, il voit s'offrir à lui chaque jour une occasion nouvelle de sortir de la gêne pourvu qu'il veuille bien sacrifier ses rêves de gloire. Doit-on s'étonner s'il cède à la tentation ? Vos Français de France feraient comme lui, Monsieur.

Chez vous, un jeune homme a toujours l'espérance, même s'il est pauvre, d'atteindre au succès après plusieurs années d'un travail persévérant : chez nous, le succès dans les lettres est une loterie pour laquelle il ne se vend que de faux billets et à laquelle on perd toujours à coup sûr. Chez vous, il y a, pour faire prendre patience aux travailleurs consciencieux qui tardent à voir venir les gros tirages, des fonctions diverses, des chaires d'université petites ou grosses : chez nous, un homme remplissant les mêmes conditions se décourage après quelques années d'épreuves et de sacrifices, et il devient avocat, médecin... ou épicier ; très-fréquemment il se fera journaliste, et je vous assure, Monsieur, que l'épicerie, en notre pays, est une profession bien plus intellectuelle et, surtout, bien plus propre que le journalisme.

J'ai regretté que la critique n'existât pas au Canada, et selon vous nous sommes, au contraire, bien heureux de n'avoir "ni Sarceys, ni Faguets, ni Doumics". Et, ayant rappelé le *Commentaire* de Voltaire sur Corneille, les attaques des classiques de 1830 contre Victor Hugo, vous pensez porter le dernier coup à la critique par cette assertion peu banale, que le meilleur des critiques n'est, après tout, qu'un assassin.—C'est bien ce que vous voulez dire, n'est-ce pas, lorsque vous écrivez : "Le bon

Sarcey... a tué Henri Becque. Et c'était un brave homme. Jugez s'il eût été méchant." — Mais dites donc, Monsieur ; est-ce moi ou vous qui nous livrons sur la critique "à tous les sévices auxquels les Iroquois de jadis se livraient sur leurs prisonniers" ? Et est-ce bien à vous de me reprocher ma cruauté ? Et savez-vous que je vous soupçonne fort d'être au fond, sous votre maquillage moins violent et sous vos attitudes de civilisé, tout aussi peau-rouge que je le suis ? J'ai dénoncé, il est vrai, les comptes-rendus bibliographiques de nos journaux nègres, en lesquels s'incorpore toute notre soi-disant critique. Mais jamais je n'aurais voulu, comme vous, m'attaquer à la critique française. Vous, cependant, Monsieur, vous qui pouvez tout dire "en restant de bonne humeur" ; vous qui excellez à toujours bien observer le "diapason" et qui n'oubliez jamais de mettre une sourdine à vos colères ; vous qui savez également bien habiller de dentelle vos emportements les plus fougueux et ganter de blanc vos railleries les plus noires; vous, toujours soucieux de voiler, d'envelopper et de capitonner vos pensées trop sévères, trop dures ou trop blessantes,—faut-il que vous lui ayez voué une animosité féroce, un peu, à cette pauvre critique de chez vous, pour l'accabler comme vous faites ? Je ne cherche pas à m'expliquer cette haine, d'autant plus effroyable chez un homme qui sait tout dire "sans se fâ-

cher", ni si vous n'auriez pas quelque grief personnel contre cette horde d'assassins dont, suivant vous, se compose la critique française. J'aime mieux supposer que vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites à ce sujet. Mettons, si vous n'y voyez pas d'objection, que vous avez voulu seulement vérifier votre virtuosité et éprouver votre diapason. Je ne veux rien dire à cela, mais vous n'attendez pas, j'espère bien, que je m'arrête à discuter votre thèse.

Aussi bien, si vous voulez parler sérieusement, conviendrons-nous tout de suite que la critique est, pour une littérature, un élément indispensable de progrès. Il est certaines choses, Monsieur, dont on ne sent parfaitement la valeur que lorsqu'on en est privé,—qui ont leur revers, comme toutes les médailles,—qui peuvent, suivant l'usage qu'on en fait, être très bonnes ou très mauvaises, comme les langues du vieil Esope,—et dont on ne pourra jamais se passer. Elles paraissent parfois banales, ennuyeuses et choquantes, et il semblerait qu'on pût tout aussi bien les mettre de côté. Essayez. Oubliez votre parapluie en partant pour votre cours, recevez un orage sur le dos, et vous connaîtrez que votre parapluie est encore plus utile quand il pleut qu'il n'est encombrant quand il fait beau. Eh bien ! nous autres, Monsieur, au Canada, nous sommes continuellement à la pluie,—sous une averse de toute sorte de produc-

tions étranges et monstrueuses, monuments de platitude, d'ignorance et d'enflure, ouvrages piquants à force de fadeur, où le cocasse atteint au sublime, chefs-d'œuvre d'humour inconscient et de sereine absurdité,—livres à faire pleurer, journaux à donner le délire. Je voudrais vous voir, sous ce déluge, pour vous demander votre avis sur l'utilité des parapluies et sur la valeur de la critique. Si vous n'attachez pas plus de prix à ces deux institutions, c'est qu'en France vous n'en avez jamais manqué ; aux maux que vous imposerait leur privation vous pourriez mesurer leur mérite. C'est ce que nous faisons, nous, Monsieur ; "croyez ce que vous ne pouvez voir du point où vous êtes, et ce que nous voyons, nous autres, du point de vue où nous sommes placés".

Au reste, ce que je regrette surtout chez nous, ce n'est pas tant—et il s'en faut de beaucoup—l'absence d'une critique véritable, que la présence de ce simulacre de critique dénoncé par moi avec une virulence que vous vous déclarez inhabile à comprendre. Et j'ajoute que, cette sorte de critique, je ne la déplore pas autant pour elle-même que pour le triste état d'esprit qu'elle indique chez notre population. Je me suis probablement mal exprimé, mais tout ce que j'ai voulu dire, c'est qu'il n'y aura rien à espérer pour l'avenir de nos lettres tant que des gazettes comme celles dont nous sommes affligés

—avec leurs comptes-rendus bibliographiques qu'on dirait fabriqués par des aliénés—vous savez trop bien que je n'exagère pas—pourront trouver des lecteurs jusque parmi nos classes soi-disant instruites. Si je me mets en colère—ce qui est bien inutile, je vous l'accorde,—contre cette prétendue critique, c'est qu'elle me montre, tel un baromètre, le degré d'indifférence de nos gens pour les choses de l'esprit ; c'est qu'elle me fournit une autre preuve—et combien frappante !—de la stagnation intellectuelle de mes compatriotes.

Voilà le grand mal, Monsieur, et d'où découlent tous les autres. Voilà le grand obstacle à la création d'une littérature canadienne-française. Savez-vous dans quel milieu nous vivons, dans quelle atmosphère ? Je me suis permis déjà de vous dire que vous ne me paraissez pas vous en douter. Nos gens—et je parle des plus passables, de ceux qui ont fait des études secondaires—ne savent pas lire. Ils ignorent tout des auteurs français contemporains. Les sept-huitièmes d'entre eux n'ont jamais lu deux pages de Victor Hugo et ignorent jusqu'au nom de Taine. Ils pourront, à l'occasion, acheter des ouvrages canadiens, mais qu'ils se garderont bien d'ouvrir, non parce qu'ils les jugeront inférieurs mais simplement parce qu'ils n'aiment pas à lire. Ils sont fort occupés par leurs affaires professionnelles ; mais je vous demande

si cette excuse, en votre pays, justifierait un homme de leur état de ne pas lire, durant toute une année, une seule page de littérature. Ils n'ont pas de goût. Le sens des choses de l'esprit leur manque. Cela, tous les enfants de France le sucent avec le lait maternel, le respirent avec l'air : or, ce que vous acquérez à votre insu, nous ne pouvons le gagner que par des efforts réfléchis et acharnés. Non-seulement l'expression anglaise nous envahit, mais aussi l'esprit anglais. Nos Canadiens français parlent encore en français, ils pensent déjà en anglais. Ou, du moins, ils ne pensent plus en français. Nous n'avons plus la mentalité française. Nous tenons encore à la France—et beaucoup—par le cœur, mais presque plus par l'intelligence. Nous ne sommes pas encore des Anglais, nous ne sommes plus des Français.

Cela explique que nous ayons pour journaux des feuilles qui ne vivraient pas deux jours en France, et une critique à l'avenant. Et c'est pourquoi nos jeunes gens un peu doués ne se sentent guère tentés, les premières illusions passées, de persévérer dans une carrière où ils sont sûrs de ne rencontrer que les pire déboires et d'où ils n'ont qu'à s'évader pour échapper à la gêne et même arriver à l'aisance.

Malgré tout, vous voulez nous trouver des raisons d'espérer. Vous nous en donnez d'ex-

quises. "Vous ne souffrez pas, dites-vous, de cette surproduction qui nous accable." C'est vrai, Monsieur ; et vous auriez pu ajouter que ce rare avantage, il n'y a, pour le partager avec nous dans les mêmes proportions, que le Groënland, la Terre de Feu, la Côte d'Ivoire, et quelques autres contrées également très connues par leur littérature.

Vous voyez que je vous accorde beaucoup. Puis-je, en retour, vous demander une concession ? Franchement, tenez-vous beaucoup au titre de votre ouvrage "sur la *littérature* canadienne-française" ? Voulez-vous que je vous dise ? à votre place j'y renoncerais. Voyez-vous, la qualité première de votre langue est la clarté, par conséquent la précision, et ce serait vraiment dommage qu'un aussi beau livre commençât par une faute de français. Or, vous savez très bien que nous n'avons pas de littérature, et vous n'aviez pas besoin de moi pour vous l'apprendre. Ne craignez pas de nous blesser en énonçant une vérité que nul esprit sérieux, même chez nous, ne songerait à nier, et soyez sûr que votre franchise nous plaira plus que vos compliments, évidemment excessifs. Parce qu'un Moscovite aurait fait un livre français qui ne serait pas trop mal, vous croiriez-vous en droit, même si pareil accident se répétait à sept ou huit reprises, de parler de la *littérature*

russo-française ? Quand le viconte Joseph de Maistre fit les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, pensez-vous qu'il posât les bases d'une nouvelle *littérature* ?

Vous parlez d'une littérature *canadienne* ; mais pouvez-vous prétendre que Nelligan et Lozeau—nos deux seuls poètes un peu remarquables—soient des écrivains canadiens ? Qu'y a-t-il de canadien dans leurs œuvres ? Nelligan et Lozeau sont de notre pays, mais je vous défie bien de me montrer chez eux plus de préoccupation des choses de chez nous que vous n'en trouverez chez Verlaine, chez M. Henri de Régnier ou chez M. de Montesquiou-Fezensac. Vos compatriotes ne reconnaîtront chez eux rien d'exotique, et rien, sauf certaines faiblesses explicables seulement par l'influence d'un autre milieu, ne saurait trahir leur origine. Ils sont, comme la plupart de vos jeunes d'aujourd'hui, les bâtards de tous les poètes morbides et laborieux de ces vingt dernières années. Ils sont inspirés par la même muse neurasthénique et savante, parlent la même langue, usent des mêmes rythmes. Toutes leurs qualités, et presque tous leurs défauts, sont les mêmes. Enfin, ils tratent les mêmes sujets. Je vous demande un peu sur quoi vous pouvez bien vous fonder, après cela, pour classer Nelligan et Lozeau parmi les auteurs canadiens et non point parmi

les auteurs français. Et, même si j'omets cette objection, il me reste toujours que vous ne pouvez trouver parmi toutes nos productions, prose comme vers, plus de douze ouvrages de troisième ordre,—et encore suis-je bien généreux.

Si j'avais un conseil à vous donner, je vous dirais :—"Cessez, Monsieur, de parler de notre *littérature*. Cela pourrait venir à vous faire tort auprès de nos rares Canadiens qui se donnent la peine de couper les feuillets des livres qu'ils achètent. On finirait—encore que vous déclariez très-expressément ne rien attendre de mes compatriotes—par prendre pour de la flatterie ce qui n'est que de la bienveillance très grande et très sincère."

Et j'ajouterais :

"Continuez quand même, Monsieur, de parler de nous. Procurez quand même à nos rares écrivains la satisfaction douce et précieuse, et que rien ne remplace, de constater que quelqu'un d'intelligent s'occupe d'eux. Soyez-leur indulgent, et épargnez-leur non-seulement la raillerie mais aussi les jugements sévères. Ne perdez pas de vue le côté difficile et pénible de leur situation. N'oubliez pas que seulement pour apprendre à écrire le français avec correction ils sont tenus à des efforts énormes. Songez que l'anglicisme est répandu partout comme un brouillard devant nos idées. Pensez que nous

avons pour voisin un peuple de quatre-vingts millions d'hommes dont la civilisation ardemment positive, les conceptions toutes prosaïques et les préoccupations exclusivement matérielles sont la négation de l'idéal français,—un peuple d'une vie et d'une activité effrayantes, à cause de cela attirant comme un gouffre, et qui projette sur nous, jour et nuit, la monstrueuse fumée de ses usines ou l'ombre colossale de ses sky-scrapers. Rappelez-vous que même au Canada les deux-tiers des gens parlent l'anglais : que, un peu par notre faute, beaucoup à cause de circonstances contre lesquelles nous ne pouvons rien, nous sommes inférieurs à nos concitoyens d'autre origine sous le rapport de la richesse et sous le rapport de l'influence,—et que, malgré tout, nous subissons l'ambiance, nettement et fortement américaine. L'état d'écrivain chez nous n'a donc rien de très enviable. Le Canada est le paradis de l'homme d'affaires, c'est l'enfer de l'homme de lettres.

"Pour toutes ces raisons, vous devez une large bienveillance à ceux de nos gens qui ont du talent et le courage de l'exercer. Mais suivant moi vous leur avez jusqu'ici prodigué beaucoup trop de fleurs. Surtout, vous ne me paraissez point avoir fait la différence assez grande entre les meilleurs et les pires. Il faut bien croire que "tout est affaire de diapason", puis-

que vous le dites, mais ayez garde, Monsieur, que tout le monde, ici, ne comprendra pas cela. Il y a même grand danger que notre public prenne vos écrits tout à fait au pied de la lettre ; il ne saisit que très-difficilement les sous-entendus et il ne sait pas du tout lire entre les lignes. Donc, n'essayez point de vous faire entendre à demi-mot, et, si vous voulez sourire là où nous ririons, du moins que votre sourire soit pleinement ébauché."

C'est à cette condition que vous nous serez vraiment utile. Ainsi vous pourrez encourager nos travailleurs de mérite, à qui vous renverrez un écho de leurs œuvres. Ainsi vous pourrez les protéger, en élevant au-dessus de leurs têtes —et des nôtres—ce parapluie dont je vous parlais tout à l'heure et dont ils ont si grand besoin.

Quant à votre *littérature* canadienne-française, c'est un beau rêve, Monsieur, dont on pourra, peut-être, entrevoir la réalisation dans une cinquantaine d'années,—une magnifique découverte dans l'avenir. Et, à moins que notre race ne soit destinée à disparaître de ce continent, vous aurez plus tard l'honneur d'être connu comme le précurseur de la critique canadienne. Vous l'aurez d'autant mieux mérité que votre foi robuste n'aura pas peu contribué, sans doute, à faire naître cette littérature dont

vous affirmez dès aujourd'hui l'existence, en dépit de la réalité contraire.

En croyant à des fleurs, souvent on les fait naître.

Il faudra, pour cette frêle tige que vous voulez transplanter aux bords du Saint-Laurent, quelques rayons du soleil des Gaules : vous nous les enverrez, Monsieur, par-delà les mers, et quand vous aurez fait ce miracle, peut-être verrons-nous la fleur pousser.

En attendant, croyez bien, Monsieur, à l'assurance de mes sentiments très sympathiques.

NOS ORIGINES LITTÉRAIRES (1)

PAR M. L'ABBÉ CAMILE ROY

Le volume que M. l'abbé Camille Roy consacrait récemment à "nos origines littéraires" mérite doublement de fixer l'attention. D'abord il révèle un domaine à peu près entièrement inexploré de notre histoire intellectuelle, celui qui s'étend de la Conquête jusque vers 1840, — et en second lieu il essaie de déterminer les causes qui de tout temps, mais plus particulièrement au cours de cette période, entravèrent chez nous toute manifestation littéraire sérieuse.

L'auteur a placé cette dernière partie en tête de son livre, où elle prend bien une centaine de pages. Il a cru évidemment qu'il ne lui en fallait pas moins pour préparer le lecteur à l'analyse de nos premiers écrivains.

Il faut dire aussi que les productions dont M. l'abbé Roy nous entretient cette fois n'offrent guère d'intérêt en elles-mêmes. Au point de vue proprement littéraire, c'est en vain qu'on leur chercherait la plus infime valeur. Ces œuvres, prose ou vers, sont, dix-neuf fois

(1) *Nationaliste*, 18 juillet 1909.

sur vingt, je ne dirai pas médiocres, mais au-dessous de tout. Les vers en particulier sont, par la pensée, d'une platitude inexprimable, et, quand à la facture, je n'en parle pas. Notre collaborateur Malo (1), qui n'a pourtant pas l'habitude de reculer devant les chevilles, aurait certainement rougi de signer les vers de Joseph Quesnel, de Joseph Mermet ou de Michel Bibaud.

Ce que j'en dis, ce n'est point du tout pour déprécier ces ancêtres des barbouilleurs de papier que nous sommes. Il est certain qu'ils ont eu, malgré tout, infiniment de mérite à tenter le moindre effort intellectuel, et que, si leurs œuvres n'ont pas été à la hauteur de leurs intentions, ce fut un peu leur faute sans doute, mais ce fut surtout celle du pays, des circonstances, et du goût de l'époque... Je veux seulement dire mon étonnement de la façon dont M. Roy a cru devoir les aborder, et de la méthode qu'il a suivie dans l'appréciation de leurs travaux.

Il applique aux poésies de Joseph Mermet, par exemple, les procédés d'analyse que d'autres ont essayés sur Voltaire ou sur Joseph de Maistre. Il distingue tour à tour en cet écrivain le

(1) Rue Saint-Jacques, qui ne se souviendra de ce Tyrtée qui vendait lui-même ses vers, pas plus mauvais que d'autres, et pour un rien les chantait ? Il portait à l'occasion au *Nationaliste* des vers d'actualité.

barde patriotique et guerrier, le poète descriptif, le faiseur de madrigaux et d'impromptus, le satirique, et que sais-je encore ? De même, il passe successivement en revue, sous couleur de nous faire connaître Joseph Quesnel, cinq ou six "genres" : l'épître, l'idylle, la poésie didactique, la comédie... Tout cela à propos de pièces uniformément insensées, tout cela à propos de nullités complètes et absolues ; tout cela, je ne dirai pas sans une plaisanterie, mais même sans un sourire. Il commente et dissèque ces pauvretés avec le plus grand sérieux, du même ton, et dans le même style, qu'il étudierait la *Phèdre* de Racine ou les *Oraisons funèbres* de Bossuet.

Ecoutez-le par exemple définir le genre de talent de Joseph Quesnel :

> Joseph Quesnel fait surtout de la poésie légère et badine. Sa muse ne se lasse pas de plaisanter, et surtout il lui arrive de s'y prendre de façon si spirituelle et si délicate que les vers du poète sont alors tout pénétrés de grâce aisée et souriante. A cet élégant badinage, il joint volontiers une ironie piquante qui, sans paraître y toucher, enfonce ses fines pointes dans la chair d'autrui.

Il ajoute (*p.* 129) :

> L'*Epitre à W. Généreux Labadie* est l'une des œuvres qui caractérisent le mieux la facilité abondante et la malice courtoise de l'auteur.

Puis il reproduit les meilleurs vers de cette "épître" afin que nous puissions vérifier nous-mêmes l'exactitude de son assertion. En voici quelques-uns :

Et ces gens qui sont-ils ? Les uns sont militaires,
En tout point dépourvus de talents littéraires,
Qui parce qu'un boulet leur a cassé le bras
S'imaginent que d'eux l'on doit faire grand cas ;
Les autres, magistrats, juges, greffiers, notaires,
Conseillers, médecins. . .ou même apothicaires. . .
Car sur la liste enfin des gens à pension,
L'on trouve tout état, toute profession,
Le rimeur excepté. Quel injuste manie !
Faut-il que sans pitié la fortune ennemie
Nous ait, pour nos péchés, cloués dans un climat
Où les gens sont sans goût. . .ou l'ont trop délicat.
. . . . . .
. . . . . .
Prédire l'avenir est ce dont je me pique.
Tu peux en croire enfin mon esprit prophétique :
Nos noms seront connus un jour au Canada
Et chantés de Vaudreuil jusqu'à Kamouraska.

Voilà donc l'un des forts écrivains de cette époque. M. Roy choisit d'abord dans son œuvre la pièce qui vaut le mieux ; puis, dans cette pièce, les vers qui valent le mieux. Vous voyez le résultat.

De même, il écrit quelques lignes plus loin :

Mais l'âme de Quesnel ne savait pas seulement sourire, ou se répandre en des sujets où apparaissait une satire aimable et légère ; elle se faisait parfois rêveuse, elle se teintait de mélancolie, et elle laissait alors très volontiers errer son regard et sa pensée sur tous ces spectacles de la nature qui soutiennent si merveilleusement les méditations solitaires. Il y avait en Joseph Quesnel un romantique, ou, plus précisément, un poète de la nature; et c'est lui, peut-être, qui le premier parmi nous essaya de chanter les ruisseaux et les jardins.

Cela, c'est à propos des *Stances sur un ruisseau*, dont M. Roy nous cite encore les meilleurs vers, et qui se terminent ainsi :

Et si jamais, traversant ma patrie,
Tu viens baigner, après quelques détours,
Cette terre hélas ! si chérie,
Où j'ai vu naître, avec mes premiers jours,
Mes sentiments pour Marie,
O ruisseau fortuné ! ralentis un moment
Le cours impatient de ton onde incertaine ;
Va soupirer aux pieds de celle qui m'enchaîne,
Et porte-lui les vœux du plus fidèle amant.

Voilà un échantillon du "romantisme" de Joseph Quesnel ! Nous lisons à la page suivante que

Joseph Quesnel s'est aussi essayé dans la poésie didactique. Non pas qu'il ait entrepris, en ce genre, un long poème ; il a voulu tout simplement donner " aux jeunes acteurs " qui en notre pays se mêlaient de jouer la comédie, quelques conseils pratiques. Or l'on sait que la poésie didactique est peut-être de toutes les sortes de poésies que l'on peut faire, celle qui fatalement et par la nature même des choses se rapproche le plus de la prose. Les cours et conférences en vers sont rarement pénétrés d'une flamme vive d'imagination et d'enthousiasme. Tous les professeurs ne sont pas des Lucrèces. Ce que l'on doit donc exiger de ce genre de poésie, ou du moins ce que l'on y rencontre d'ordinaire, c'est une versification aisée, *une élégance harmonieuse, une pensée claire et limpide ; et ce sont les qualités que Joseph Quesnel réussit à faire passer dans ses vers.*

A preuve :

Acteurs, pour réussir voici la règle sûre :
Observez, imitez, copiez la nature ;
Examinez surtout quelles impressions
Produisent sur les traits toutes les passions ;
Afin, selon le cas, qu'en votre personnage
Vous puissiez sur cela mouler votre visage.
. . . . . .
. . . . . .
Je sais que plus touchant le ton de Melpomène
Veut qu'avec dignité l'on parle sur la scène ;
Toujours triste, éperdue, la tragédie en pleurs
Se plaît dans les alarmes et vit de ses douleurs ;
Mais sa joyeuse sœur, de sarcasmes nourrie,

Veut que tout simplement on converse et l'on rie.

Et ainsi de suite.

A propos d'une comédie du même auteur, de la même force et dans le même goût, M. Roy veut bien reconnaître "que ce n'est pas une œuvre puissante", mais, ajoute-t-il:

Elle est d'une lecture agréable, et si l'action était plus animée et plus vivante, si d'autre part le goût du public n'était pas gâté par toutes les extravagances de la comédie contemporaine, et tout le bric-à-brac du drame américain, si le théâtre qui tire l'œil et flatte les sens n'avait pas rendu fastidieux celui qui ne s'adresse qu'à l'esprit, l'*Anglomanie* pourrait donner aux spectateurs de notre Auditorium plus d'une excellente leçon.

Enfin ne va-t-il pas dire à propos de Mermet et de Quesnel (oui, de Quesnel !) qu'à eux deux "ils ont enrichi et fait briller nos lettres canadiennes d'une œuvre rare et précieuse" !

Vous avez maintenant une idée de la critique de M. Roy. En vérité, il ne doit pas être possible de gaspiller plus de talent pour des œuvres plus insignifiantes, et nous nous demandons sincèrement si M. Roy, ayant à juger, demain, Victor Hugo au lieu de Mermet, Lamartine au lieu de Quesnel et Taine au lieu de Bibaud, pourrait trouver d'autres expressions, un autre style ou une méthode différente.

Ce qui éclate en effet à première vue, dans *Nos origines littéraires*, c'est la disproportion énorme, inconcevable, entre le ton du critique et l'importance des œuvres qu'il apprécie. Cela

rappelle tout naturellement l'histoire de ce chasseur :

—Et après l'avoir percée de balles, s'écriait-il, j'étais en train de l'assommer à coups de crosse !

—C'était un lion ou une panthère ? interrogea l'un des assistants.

—C'était une alouette.

De même on dirait, en lisant le dernier ouvrage de M. l'abbé Roy, que celui-ci, à tout instant, va faire surgir des fourrés profonds qu'il explore quelque fauve colossal ; et à tout instant l'on retombe sur une alouette... je veux dire sur un Quesnel ou un Mermet.

Il y a dans la province de Québec des gens trop légers, et nous sommes peut-être de ceux-là ; il y en a aussi de trop graves, et nous craignons fort pour M. l'abbé Roy que ce ne soit son cas. Nous aurions alors, dans la pente naturelle de son esprit, l'explication de son dernier livre.

Mais vous savez que bien avant cet ouvrage il avait fait plusieurs portraits d'écrivains, et il se peut aussi bien qu'il ait simplement obéi, cette fois-ci, à l'innocente manie du botaniste ou du numismate, toujours impatient d'accroître sa collection, même au risque de la déparer. M. Roy aura voulu augmenter la sienne trop vite et il n'aura pas pris garde qu'au lieu de l'enrichir il la gâtait ; tel un amateur qui, entre de vraies fleurs et de vraies médailles, placerait des ob-

jets sans autre ressemblance avec ceux-ci qu'une classification analogue et de communes étiquettes. En d'autres termes, M. Roy, qui nous avait parlé déjà de Fréchette, d'Arthur Buies et de quelques autres écrivains de cette valeur, s'est cru obligé de conserver la même méthode et le même ton à propos des chansons de Joseph Quesnel ou des poésies (!) de Michel Bibaud. Ayant une fois fait "de la critique littéraire", il se croit maintenat tenu, dirait-on, d'en faire toute sa vie, même sur des sujets qui sont en dehors de la "littérature" ; et c'est ainsi qu'il est arrivé à publier une série d'études "littéraires" sur une époque où la "littérature", de son propre aveu, n'existait pas encore au Canada.

Qu'on n'entende point par là que nous blâmons M. Roy d'avoir attaché de l'importance à son sujet : nous pensons tout le contraire ; ce que nous lui reprochons, c'est de l'avoir traité, suivant nous, de la mauvaise façon, et d'avoir voulu à toute force en faire une "critique littéraire" lorsque c'est uniquement au point de vue historique qu'il pouvait comporter quelque intérêt.

Les productions dont M. Roy nous entretient, en effet, ne valent que par ce côté-là, mais par là elles valent beaucoup. Elles nous font voir à quoi s'intéressaient nos pères, et ce qui pouvait, il y a cent cinquante ans, émouvoir

leurs cœurs ou frapper leurs esprits. Elles évoquent pour nous des qualités qui ont disparu, une mentalité qui nous paraît infiniment lointaine et singulière. Nous refaisons, grâce à elles, à un siècle ou un siècle et demi de distance, la psychologie de nos devanciers. Ces œuvres, enfin, si infimes et même, hélas ! si grotesques parfois, sont des documents qui éclairent d'un jour saisissant toute une époque de notre existence nationale et qui aident singulièrement à en reconstituer la physionomie. A ce titre, elles constituent une contribution précieuse à l'histoire du Bas-Canada, et c'est à ce titre aussi que nous aurons peut-être l'occasion prochaine de les passer brièvement en revue, d'après l'étude— du reste intéressante et féconde en aperçus indépendants et originaux — de M. l'abbé Roy.

POURQUOI PAS UN CANADIEN ? (1)

Le nouveau professeur de littérature à Laval vient d'inaugurer ses cours.

Nous ne voulons pas le juger ici. Quelle que soit l'impression qu'il ait produite lundi dernier, on n'en saurait évidemment tirer de conclusion rigoureuse.

Disons pourtant que nous n'avons rien observé, dans sa première leçon, qui fût de nature à nous faire douter de sa compétence. La chaire de littérature de Laval — ainsi que la chose, du reste, est naturelle — n'a pas encore connu un seul professeur de premier ordre ; mais elle n'a jamais, par contre, été le refuge de sujets entièrement médiocres ou inférieurs. Elle a toujours eu pour titulaires des hommes instruits, d'un esprit méthodique et largement compréhensif ; quelques-uns d'entre eux avaient l'avantage d'un style brillant, tous s'exprimaient avec élégance et clarté. Nous n'avons nulle raison de croire que M. du Roure viendra interrompre une aussi remarquable série.

(1) *Nationaliste*, 21 novembre 1909.

Cette déclaration nous met singulièrement à l'aise pour transcrire ici une réflexion que nous nous faisions l'autre soir tout en écoutant disserter le nouveau professeur. C'est à savoir que l'on ne dira jamais assez jusqu'à quel point il est regrettable que cette chaire, à Laval, ne soit pas occupée par un Canadien au lieu de l'être par un Français.

Vous connaissez trop les sympathies du NATIONALISTE à l'endroit de la France et des Français pour pouvoir penser que cette idée, chez nous, provienne du moindre sentiment gallophobe. Encore moins supposerez-vous qu'elle s'inspire d'une confiance exagérée dans la valeur de nos compatriotes.

Nous demandons seulement — laissant de côté toute préoccupation chauvine et tout préjugé — s'il ne serait pas préférable que notre unique chaire de littérature eût pour titulaire un homme de notre pays.

Pour nous, au seul point de vue, encore une fois, de la qualité de l'enseignement, nous croyons qu'homme pour homme, science pour science et talent pour talent, c'est le Canadien qui vaudrait le mieux.

S'il s'agissait de mathématiques, sans doute le professeur étranger, toutes choses étant égales d'ailleurs, serait-il aussi utile que le professeur de chez nous.

Mais il en va autrement pour la littérature, qui est un art bien plus qu'une science, et dont l'enseignement ne saurait ignorer, sans d'énormes inconvénients, le pays où il se pratique.

On peut fort bien enseigner l'algèbre ou la trigonométrie sans autre appoint que des notions de science pure ; on ne saurait professer convenablement la littérature à moins de connaître— outre les conditions générales du pays — le développement intellectuel et, surtout, le tempérament, la mentalité et ce que nous oserions appeler la "psychologie" du public auquel on s'adresse.

Il y a là, dans ce dernier point seulement, pour le Français qui pour la première fois met les pieds sur nos rives, un problème effroyablement complexe, et qu'en dépit de tous ses efforts il ne pourra peut-être jamais débrouiller tout-à-fait.

Ayant vécu jusque-là dans une société différente, fait à des manières différentes de voir et de sentir, il est, par certains côtés de son organisation cérébrale et nerveuse, infiniment éloigné de nous. Il l'est tellement que, malgré toute son intelligence et toute sa pénétration psychologique, il ne parviendra jamais à nous comprendre. Jamais un homme, quoi qu'il fasse, ne pourra "s'extérioriser" au point d'imaginer avec exactitude des sentiments ou

des états d'âme qu'il n'a pas ressentis lui-même, au moins à un certain degré.

Il y a un siècle et demi que nous sommes séparés de la France. Au cours de cette période, combien d'événements n'avons-nous pas traversés auxquels les Français de France sont forcément restés étrangers ! Combien de choses nous ont passionnés dont ils ne pouvaient même pas soupçonner l'existence ! L'histoire, un climat différent, un autre gouvernement, une autre civilisation, les mille causes diverses, les milles influences mystérieuses qui pendant ces cent cinquante ans ont pesé sur la race, tout cela nous a façonné une mentalité spéciale, qui peut être bonne ou mauvaise, mais qui n'est plus, dans tous les cas, la mentalité des Français de France.

Le même enseignement ne saurait donc s'appliquer exactement, et avec les mêmes fruits, en France et au Canada, et c'est là, pour le professeur étranger, un premier obstacle.

Ce n'est pas le seul.

*** Même plusieurs mois après son arrivée, il n'a encore qu'une idée infiniment vague des connaissances et de la culture générale de son public, et c'est pourquoi il est si souvent obligé, dans ses dissertations, d'avancer pour ainsi dire à tâtons, partagé entre la crainte de n'être pas compris et celle d'insister ridiculement sur des détails connus.

*** Et—troisièmement et enfin—c'est surtout dans les cours que cette faiblesse s'accusera.

M. du Roure donnait l'autre jour à ses élèves le sujet de devoir que voici : — Un correspondant vous écrit que d'après lui la langue française perd du terrain tous les jours et qu'elle est sûrement à la veille de disparaître tout à fait dans le monde. Réfuter cette opinion.

Vous imaginez d'avance les travaux que les élèves pourront bien remettre là-dessus. Généralités, lieux communs archifanés, développements pompeux, voilà tout ce qu'ils vont accumuler dans leur devoir de la semaine prochaine. On aurait mauvaise grâce à le leur reprocher. Les sujets comme ceux-là sont un encouragement à l'écriture banale et prud'hommesque, une prime à la nullité solennelle et redondante. Il n'y a pas de plus sûrs poisons pour tuer dans un esprit toute idée personelle et toute originalité.

Supposez au contraire un professeur au fait des choses du pays et qui aurait dicté le canevas suivant ;

Un Français de France, après avoir séjourné quelques semaines à Montréal, vous écrit que d'après lui la langue française au Canada est complètement corrompue, et qu'elle est même à la veille de disparaître tout à fait. Réfuter cette opinion.

On admettra qu'un canevas comme celui-ci serait bien plus que le premier de nature à pro-

voquer chez l'élève un effort fructueux. Avec un sujet aussi circonscrit, portant sur des faits qui sont pour lui d'étude facile, celui-ci courrait beaucoup moins de risques de se perdre dans les déclamations nuageuses.

Il pourrait par exemple, dans son plaidoyer en faveur du parler canadien-français, d'abord concéder les fautes réelles ; puis justifier certaines expressions créées ou adoptées pour exprimer des choses qui n'existent pas en France ; enfin rappeler les circonstances difficiles malgré lesquelles le français a pu se maintenir ici et la situation relativement florissante qu'il occupe aujourd'hui dans le pays. Ce sont là toutes choses qu'il connaît, auxquelles il est capable de s'intéresser, et qui, loin d'être à ses yeux de vagues abstractions, lui représentent au contraire des réalités concrètes, et pour ainsi dire tangibles.

Voilà deux sujets de composition. Dites maintenant lequel vous paraîtrait le plus propre à developper chez l'élève la réflexion personnelle, c'est-à-dire le travail qui est en même temps à la base, au centre et au sommet de toute formation littéraire sérieuse.

*** L'Université Laval complèterait utilement son œuvre le jour où elle pourrait enfin installer dans cette chaire un titulaire canadien. Les professeurs qu'elle y a appelés depuis dix ans

ont sans doute fait un grand bien, et nous ne saurions trop rendre hommage à leur mérite. Nous croyons cependant qu'il n'y aura jamais qu'un homme de chez nous pour nous donner, à Montréal, non pas un cours ou une conférence qui conviendrait à un auditoire de Paris ou de Lyon, mais un travail parfaitement adapté aux exigences particulières de notre esprit.

On ne connaît personne parmi les nôtres qui pourrait entreprendre aujourd'hui cet enseignement difficile. Il ne tient qu'à nous, cependant, de modifier à notre avantage cette situation.

Il est tels de nos publicistes qui auraient pu faire des professeurs distingués. Il ne leur a manqué pour cela que la formation des grandes universités. La plupart, sinon tous, sont engagés aujourd'hui trop profondément dans d'autres voies pour songer à s'orienter vers la carrière des lettres.

Par contre, on n'aurait pas à chercher bien longtemps parmi les jeunes hommes d'aujourd'hui pour en trouver quelques-uns qui soient à la hauteur de cette ambition, et, de plus, disposés à y consacrer leur vie.

Qu'on les envoie aux sources de l'enseignement, et nous aurons en eux, quand ils nous reviendront, des professeurs dont nous aurons lieu d'être fiers. Ils nous donneront alors ce que nous n'avons pas encore connu, c'est-à-dire

un enseignement littéraire parfaitement conforme à nos besoins.

Ce seul espoir vaudrait que nous tentions l'entreprise.

*** Mais il y a plus.

Quoi qu'il arrive, nous savons d'avance que nos cousins d'outre-mer ne feront jamais à l'Université Laval de Montréal le cadeau d'un homme de très haute valeur. Or, cet homme, ne pourrions-nous pas le trouver peut-être un jour parmi ceux des nôtres que nous aurions envoyés étudier là-bas ?

Aussi bien doués, par ailleurs, que les Européens, nos compatriotes se seraient fait, selon toute vraisemblance, par leur contact avec deux civilisations, par leur plus vaste expérience des hommes et des choses, un esprit à la fois plus ouvert et plus positif. Rien n'empêcherait donc que ne se révélât un jour parmi eux un esprit réellement supérieur, qui illustrerait non-seulement la modeste chaire de Laval, mais toute la race canadienne-française.

Et du reste, quand nous n'aurions réussi qu'à former un certain nombre d'hommes instruits et cultivés, nous n'aurions perdu ni notre temps ni nos peines. Car ces hommes, au contraire des professeurs actuels, ne nous quitteraient pas au bout de deux ou trois ans pour retourner en Europe. Ils resteraient chez nous. Ils con-

tinueraient de nous faire profiter de leur science et de leurs talents. Ils répandraient de plus en plus dans notre population le goût des choses de l'esprit, les préoccupations intellectuelles. Ils créeraient ici, enfin, le foyer de culture qui nous manque, et dont tous les bons patriotes rêvent depuis si longtemps la naissance...

MÊME SUJET (1)

Quelques Français m'ont fait savoir leur sentiment sur mon dernier article.

Tous s'accordent à voir dans cet écrit une malveillance profonde à l'endroit de leur race— et de la mienne.

Ils assurent que j'ai voué dans mon cœur une haine farouche à tout ce qui vient du doux pays de mes ancêtres, et que je forme secrètement des vœux pour une Saint-Barthélemy des Français.

La preuve, disent-ils, c'est que vous demandez le bannissement de tous ceux de nos compatriotes qui occupent des chaires dans votre université, et leur remplacement immédiat par des Canadiens. De plus, vous accablez M. du Roure de critiques imméritées.

Toutes ces méprises me désolent. Franchement, je n'aurais pas imaginé qu'on pût à ce point défigurer mon pauvre article.

Voyons, n'ai-je pas, tout d'abord, restreint mes remarques à la seule chaire de littérature ? n'ai-je même pas écrit que pour les sciences, et

(1) Paru dans le *Nationaliste* du 28 novembre 1909 et faisant suite à l'article intitulé : *Pourquoi pas un Canadien* ?

spécialement pour les mathématiques, " le professeur étranger serait tout aussi utile que le professeur de chez nous" ?

Ensuite, même pour la littérature, n'ai-je pas admis, en toutes lettres, "qu'il n'y a personne parmi les nôtres qui pourrait entreprendre aujourd'hui cet enseignement difficile" ?

Enfin, et pour tout dire, suis-je allé jamais plus loin que d'exprimer le désir d'entendre un jour, dans cette chaire de Laval, des Canadiens revenus d'un long séjour "aux sources de l'enseignement" ?...

C'est à quoi se réduit, je crois, toute ma "francophobie", et je n'ai pas conscience d'avoir autrement "mangé du Français".

*** Pas même en critiquant *injustement* M. du Roure.

Il y à cela plusieurs bonnes raisons, dont une suffira seule : c'est que je n'ai pas critiqué *du tout* M. du Roure.

Car enfin, qu'ai-je écrit vraiment ?

J'ai dit, ou j'ai laissé entendre, que nous ne pouvions jamais nous attendre à recevoir de France, pour cette pauvre petite Université Laval, un seul professeur "de premier ordre", un seul homme "de *très* haute valeur".

De plus je n'ai même pas pris soin d'ajouter que cette remarque ne s'appliquait pas à M. du Roure.

C'est là, paraît-il, ce que l'on me reproche. La belle affaire ! Mais aurait-il donc fallu que je lui découvrisse du génie, à M. du Roure ? Ou tout au moins, devrais-je aujourd'hui, pour me racheter, l'égaler du coup à Brunetière, à M. Jules Lemaître ou à M. Faguet ?

Eh bien non, c'est un ridicule que le NATIONALISTE n'est pas encore prêt à se donner.

Il y a assez longtemps que les journaux canadiens accablent de tels pavés les intellectuels français. Il y a assez longtemps qu'à cause de ces éloges démesurés et grotesques nous passons, auprès de tous les étrangers de quelque culture, pour un peuple de primaires ou de sauvages.

Depuis dix ans nous avons reçu au Canada, outre les professeurs attitrés de Laval, plusieurs visiteurs de distinction, entre autres M. Brunetière, M. Paul Bourget, M. René Doumic, M. Hughes LeRoux, M. Théodore Botrel.

C'est purement au hasard que je dis ces noms : qui ne sent toutefois, devant cette simple énumération, l'énorme distance qui les sépare les uns et les autres dans la hiérarchie littéraire ?

Or,—depuis dix ans,—je vous défie bien de me nommer, dans toute la presse canadienne, un seul grand journal qui ne leur ait point consacré à tous, et dans toutes les circonstances, exactement le même article. C'est ainsi que M. Hughes LeRoux reçut la même sérénade que

M. Paul Bourget, sans plus ni moins ; c'est ainsi que l'on accueillit avec une admiration de tous points égale un penseur comme Brunetière... et un chansonnier comme Botrel, ou même comme Numa Blès.

Que demain tel vague romancier, tel publiciste de septième ordre ou telle étoile de café-chantant débarque à Montréal, et la *Presse* aura, dès mardi, tellement épuisé sur le nouvel arrivant le stock des épithètes louangeuses, que Victor Hugo lui-même, Homère, Shakespeare et Virgile, ressuscitant tous quatre ensemble pour visiter le Canada, ne pourraient arracher au confrère de comparaisons plus pompeuses ni d'éloges plus hyberboliques.

Le NATIONALISTE n'a pas voulu tomber dans ce travers à propos de M. du Roure. Nous n'avons pour ce dernier que de la sympathie. Nous espérons qu'il fera, comme ses prédécesseurs, un professeur des plus acceptable.

C'est ce que nous indiquions du reste avec assez de précision dès dimanche dernier, et le fait que cette appréciation a pu sembler, par comparaison, insuffisante et même " injuste ", montre mieux que tout au monde à quelles exagérations dans la louange nos journux ont accoutumé leur public.

Nous aurions pu, pour nous mettre au diapason ordinaire de la grande presse, comparer

tout de suite le nouveau professeur à Sainte-Beuve ou à Taine. Mais qu'aurait-il pensé lui-même d'un tel coup d'encensoir ?... Il en eût souri, ou il s'en fût fâché, et dans les deux cas il aurait eu raison.

Le temps est venu de montrer à nos amis de France que la sympathie ou l'admiration que nous leur portons ne nous rend pas complètement aveugles ou imbéciles ; que par exemple, malgré toute notre estime et toute notre affection pour nos anciens professeurs de littérature, nous savons faire la distinction entre M. Brunetière et M. de Labriolle, entre M. Lemaître et M. Arnould; et qu'enfin, avec tous nos défauts, il nous reste encore quelque sens des proportions. . .

C'est encore le meilleur moyen de les convaincre que nous avons su garder, en Amérique, ce bon sens et cette mesure qui sont les qualités traditionnelles de l'esprit français.

UN GRAND EXPLORATEUR (1)

On savait depuis longtemps que M. Adolphe-Basile Routhier était un juge savant, un penseur profond, un écrivain original et substantiel. Tour à tour légiste, orateur, conférencier, critique d'art, romancier, chroniqueur, polémiste, historien, philosophe et même philologue à l'occasion, il brillait également dans tous les genres, il n'était pas de domaine où ne s'illustrât son talent.

Ce que l'on ignorait encore, c'est qu'il fût, en même temps qu'un intellectuel hors de pair, l'un des plus hardis explorateurs de notre époque. Le fait est pourtant bien réel.

En vain objecterait-on qu'une telle universalité de moyens, depuis César, ne se rencontra jamais dans le même homme; en vain invoquerait-on l'apparente impossibilité de tant d'exploits : le *Journal de Voyage* que vient de publier notre éminent concitoyen ne saurait laisser le moindre doute à cet égard, et les

(1) Paru dans le *Nationaliste* du 28 novembre 1909, avec une référence à la *Revue Canadienne* du même mois.

plus sceptiques devront s'incliner avec nous devant les observations consignées dans ce document.

Je suis assuré de ne point déplaire à mes lecteurs, non plus qu'à M. Routhier, en résumant ici les premières pages de ce beau travail.

*** Au cours de ses explorations, M. Routhier a découvert une mer importante : l'Adriatique ; des îles qui paraissent assez considérables, entre autres Madère et les Açores ; deux villes qui ont noms respectivement Gênes et Naples ; un pays qui s'appelle l'Italie, et une ville qui s'appelle Rome.

Le savant voyageur donne peu de détails sur les Açores, ces îles "l'ayant peu intéressé" ; mais il nous parle longuement de Madère. Il ne nous dit pas si c'est d'après le vin du même nom que les indigènes qui l'habitent ont baptisé ce pays, et c'est sans doute pure distraction. En revanche, il nous apprend, à notre grand émerveillement, que cette île, qui touche presque au nord de l'Afrique, n'est pas aussi froide qu'Antiscosti. " Les rayons du soleil, dit-il, y sont très chauds." De plus, les végétaux des tropiques y croissent en plus grande abondance qu'au Lac-Saint-Jean. " Tous les produits de la flore la plus luxuriante et la plus riche ", ajoute en effet M. Routhier, y " germent " et y "fleurissent ".

⁂ M. Routhier n'est pas très complet sur l'Adriatique. Le peu qu'il nous en dit nous porterait toutefois à penser que ce doit être une mer terrible à affronter, et que l'intrépide voyageur y courut plus d'un danger. C'est du moins ce qui paraît ressortir de cette réflexion datée de Madère :

> Ah ! quel paradis terrestre que cette île enchantée, et qu'il est triste de reprendre la mer SI FÉCONDE EN TEMPÊTES. (1)

Evidemment, il ne saurait s'agir ici d'une mauvaise figure de style, du reste indigne d'un lettré comme M. Routhier, et il nous faut conclure que cette mer perfide et inconnue a réellement failli dérober à notre belle province de Québec l'une de ses gloires les plus pures.

Remercions le Ciel de nous avoir épargné cette calamité nationale, et poursuivons, avec notre explorateur, le cours de ses étonnantes découvertes.

⁂ Naples, s'il en faut croire M. Routhier, n'a rien qui ressemble à New-York ou à Boston. C'est une ville "d'une incomparable beauté". M. Routhier affirme qu'on peut facilement "s'y abandonner aux délices du far niente". Elle "est bâtie en amphithéâtre", et "toute (*sic*) inondée de soleil". Détail caractéristique : la baie de Naples est "enchanteresse".

---

(1) Les majuscules, dans cette citation et celles qui suivent, sont de Jules Fournier.

*** Rome paraît être une ville d'une certaine civilisation. Elle contient plusieurs églises. Deux monuments y ont particulièrement frappé le grand découvreur ; l'un s'appelle "le Château Saint-Ange" et l'autre "Saint-Pierre". M. Routhier en rapporte des photographies qui ne manqueront pas d'intéresser les architectes des deux mondes.

Les naturels de ce pays ont aussi, semble-t-il, certaines notions de peinture et de statuaire. Ils parlent une langue "harmonieuse et pittoresque", et même ils n'ignorent pas le français. La religion qu'ils pratiquent est solennelle et "impressionnante". Leur chef spirituel s'appelle indifféremment "le Souverain-Pontife" ou "le Papa". M. Routhier a pu suivre de près, dans leur temple principal, quelques-unes de leurs cérémonies. Il les a trouvées "imposantes",

*** Toutefois, comme dans cette nature exceptionnelle le lettré ne se sépare jamais complètement du savant, M. Routhier n'a pu s'empêcher de juger à leur strict mérite les sermons prononcés en sa présence.

C'est ainsi qu'il dit d'une "adresse au Souverain-Pontife", lue par un évêque du nom de "Monseigneur Touchet" :

C'était un beau discours, MAIS IL ÉTAIT TROP LONG.

Critique sans nul doute fondée.

Mais comme d'autre part M. Routhier est un homme plein d'équité, il veut bien donner à chacun son dû :

La réponse du Pape, déclare-t-il, était en français ; j'étais assez près pour l'entendre bien, ET J'AI TROUVÉ QU'IL L'AVAIT TRÈS BIEN LUE.

Voilà au moins qui va faire plaisir au Pape, quand il lira cela dans la *Revue canadienne*, et si pour cette flatteuse appréciation M. Routhier n'est pas fait comte romain d'ici trois mois, ce ne sera vraiment pas faute de l'avoir mérité.

*** Il n'y a pas que dans ce trait que s'accuse la haute intellectualité de M. Routhier. Son *Journal de voyage* ne contient pour ainsi dire pas une ligne où n'abondent les vues neuves, les expressions originales et piquantes.

Le temps est beau, ET LA MER EST A PEINE RIDÉE PAR UNE JOLIE BRISE...

Ils viennent la voir élevée (Jeanne d'Arc) dans les hauteurs du plus beau temple de l'Univers, AU MILIEU D'ENCENS ET D'HARMONIE, COURONNÉE DE GLOIRE ET D'IMMORTALITÉ, COMME UNE MARTYRE DE SON PATRIOTISME ET DE SA RELIGION.

COMMENT DÉCRIRE LES INOUBLIABLES SPECTACLES auxquels je viens d'assiter ?...

Un profond silence s'est fait... Chacun retient son souffle.

Pour M. Routhier, les hommes ne sont plus seulement "les hommes", ni même "les mortels" : ce sont "les exilés de la terre".

Jeanne d'Arc n'est plus seulement "Jeanne d'Arc", ni même "la Pucelle d'Orléans" : c'est

"l'humble bergère de Domrémy, debout sur le gazon d'un pré fleuri..."

Et ainsi de suite, tout le long du récit.

Veut-il dépeindre l'émotion qui s'empare du peuple en prières ?

Les cœurs sont émus, dit-il, les yeux se mouillent de pleurs et les âmes s'envolent sur les ailes de la prière et de l'amour.

Et immédiatement il ajoute:

AH ! QUE SONT LES MERVEILLES DE L'AVIATION, COMPARÉES A CE VOL DES ÂMES QU'UN ESPRIT PLUS PUISSANT QUE TOUS LES MOTEURS SOULÈVE DE TERRE ET EMPORTE VERS LES RÉGIONS SEREINES, OU VIVENT TOUJOURS CEUX QUE L'ONT CROIT MORTS ?

En voilà assez, je pense, pour montrer que pas un instant au cours de ce long voyage le souci de la forme pure, non plus que le sens de l'observation précise, n'abandonna ce géographe doublé d'un homme de lettres.

*** Comment aurait-il pu, du reste, échapper à cette préoccupation, avec le talisman qui l'accompagnait ? Car M. Routhier avait apporté un talisman. C'était le *Centurion*.

Homère a fait l'*Iliade* et Dante *la Divine Comédie*, Shakespeare a créé *Hamlet* et Molière *Tartuffe ;* Rabelais a écrit *Pantagruel* et César a dicté les *Commentaires*. Mais le juge Routhier est l'auteur du *Centurion*.

Rien ne dira jamais assez la supériorité de ce livre. Autant M. Gouin dépasse Donat Caron,

autant le *Centurion* efface *Marie Calumet*. Autant Joe Tarte est au-dessus d'Eugène, autant le roman de M. Routhier est au-dessus des vers de l'abbé Burke. Dans deux ou trois cents ans, quand depuis longtemps on aura perdu le souvenir de Jules Allard et de Jérémie Décarie ; quand la mémoire même du juge Cimon ne sera plus qu'une ombre ; quand au fond de quelque musée le squelette athlétique de M. Jetté achèvera de tomber en poussière ; quand dans les bureaux de la *Presse*, hantés par le spectre de Dansereau, on n'entendra plus à minuit que le heurt des assiettes contre les bouteilles et le roulement sourd des tonneaux de scotch sur les planchers ébranlés, on n'aura pas encore cessé de lire le *Centurion*.

M. Routhier sait cela. Il sait que, depuis les plages de Gaspé jusqu'aux rives du Pacifique, il n'y a d'égale à la pureté de son style que la pureté de son âme.

Il sait qu'il a du génie, et que le *Centurion* est un chef-d'œuvre.

*** Et ce chef-d'œuvre est un talisman, et ce talisman l'a suivi dans ses explorations.

Or, notre auteur a le cœur large ; il n'a pas voulu garder pour lui seul ce trésor unique.

Bien au contraire, il paraît en avoir fait profiter tous ses compagnons de voyage, depuis l'aristo de la première jusqu'au prolétaire de

l'entrepont, et depuis le capitaine jusqu'au dernier des moussaillons.

Dès le 26 février, il nous confie qu'il a réussi à faire lire son livre, du commencement à la fin, par quatre passagers.

Un jour (*voir page* 413) c'est à un religieux qu'il impose cette douce obligation ; et l'instant d'après (*p.* 413 *encore*), c'est à un "politicien" retiré des affaires.

Tantôt il rencontre une veuve inconsolable (*p.* 416), qui vient de lire un roman de Pierre de Coulevain dont elle est fort dégoûtée :

Essayez de lire celui-ci, lui dis-je, ET JE LUI DONNAI LE *CENTURION*.

Et tantôt (*p.* 414), il s'attaque à une Juive libre-penseuse :

La controverse, dit-il, s'engagea entre nous, ET JE LUI PARLAI DE MON *CENTURION*. Elle exprima le désir de le lire, et je le lui mis en mains.

"Mon *Centurion*" : c'est ainsi qu'il désigne son livre, tout uniment, et jamais certes l'illustre Tartarin, parlant de *ses* lions, ne fut à la fois plus simple et plus grand.

Ah ! où est-il, le peintre inspiré qui fixera ce poème sur la toile ? Où est-il, le sculpteur de génie qui immortalisera dans le marbre le geste de cet apôtre ? Quel artiste refera pour nous la *Coronia*, cette nef qui porta, non pas César et sa fortune, mais le juge Routhier et son roman ? Qui nous le montrera lui-même, cet hom-

me admirable, se prodiguant sans repos à ses nombreux compagnons de voyage, et, Dieu sait au prix souvent de quels efforts ! leur distribuant à tous le pain de l'esprit, sous les espèces du *Centurion* ?...

*** Il était écrit que les Kelley feraient parler d'eux en l'an de grâce 1909. (1)

C'est en effet à un religieux de ce nom que M. Routhier passe tout d'abord son livre.

LE R. P. Kelley, écrit-il, l'a lu le premier, EN DEUX JOURS ! et il a résumé son opinion en me disant : "*It is a capital book.* Je voudrais le voir traduit en anglais et répandu aux Etats-Unis."

Pour un coup d'essai, l'éminent écrivain n'était pas mal tombé. Il paraît avoir été moins heureux avec quelques autres voyageurs, par exemple avec cet "ancien politicien américain", probablement un *boodler* fuyant la justice de son pays, qui se contenta de lui déclarer:

Votre livre est très intéressant et édifiant. Peut-être intéressera-t-il plus les protestants que les catholiques.

De même, on ne saurait tirer de conclusion bien définie de l'expérience qu'il tenta sur "un couple juif ". M. Routhier nous donne, pourtant, sur ce " couple juif ", des détails d'une scrupuleuse précision.

D'abord, ces Juifs ne sont pas de n'importe où, mais de New-York. Ensuite, "le mari est avocat".

---

(1) Allusion évidente à l'enquête Prévost-Kelley, qui, à l'époque, eut quelque retentissement dans le monde politique.

Oui, il est avocat, le mari.

Seulement, il ne pratique plus sa profession. " Depuis plusieurs années il s'est fait courtier".

Enfin, "il a une grande fortune".

Mais avec tout cela, hélas ! il ne parcourt même pas le *Centurion*.

Sa femme, par contre, le lit, car "elle est intelligente et distinguée". Même, le grave magistrat ne va-t-il pas jusqu'à remarquer qu'elle est "jeune et jolie"?

Est-ce pour cela que M. Routhier entreprend de la convertir ? Nous l'ignorerons peut-être toujours. Mais ce que nous savons dès maintenant, c'est que, les présentations à peine faites, M. Routhier lui commençait un cours d'apologétique.

La controverse s'engagea entre nous, dit-il, et je lui parlai de mon *Centurion*. Elle exprima le désir de le lire, etc. (*Voir plus haut.*)

Le 1er mars, M. Routhier a revu la belle inconnue.

ELLE A LU LE *CENTURION*, écrit-il en effet ce jour-là, et elle m'assure qu'elle en est profondément impressionée, et que je lui ai appris à mieux connaître Jésus-Christ.

Toutefois, elle persévère autant que jamais dans les voies de l'erreur. Le *Centurion* n'a pas su toucher cette âme.

Notre distingué compatriote ne se décourage pas encore. Il entasse arguments sur argu-

ments. Mais à la fin il doit confesser sa défaite :

La controverse a duré longtemps, dit-il, et je ne saurai PROBABLEMENT jamais si elle a produit quelque fruit.

Est-ce illusion de notre part, mais il semble que cet échec ait affecté M. Routhier au point de lui faire douter de lui-même, et de son livre.

Une autre femme, dit-il en effet quelques lignes plus bas, une autre femme A VOULU lire AUSSI mon *CENTURION* et me dire son impression.

C'est une veuve qui paraît avoir 50 ans, *et dont le sort est bien triste* (2).

Le vrai mérite est toujours modeste, et l'éminent auteur, ici, exagère évidemment ; nous connaissons plusieurs personnes qui ont lu son livre et qui ne s'en portent pas plus mal ; le tout est de savoir par où le commencer.

---

(2) " C'est une veuve qui paraît avoir 50 ans, ET DONT LE SORT EST BIEN TRISTE. Son mari, son enfant, ses autres parents les plus proches sont morts. Elle est seule au monde et sans fortune. Elle est anglaise, protestante, et elle voyage pour changer d'horizon, et pour oublier ses chagrins dans l'étude de l'histoire et des arts.

" Elle parle très peu le français, mais elle le lit facilement. Quand nous avons fait connaissance, elle achevait de lire *Eve victorieuse*, de Pierre de Coulevain.

" —Comment trouvez-vous ce livre ? lui ai-je demandé.

" —Il m'a plu tout d'abord, m'a-t-elle répondu ; mais la fin m'a dégoûtée. Car, si je devais en croire l'auteur, c'est dans le Boudhisme (*sic*) qu'il me faudrait chercher des consolations.

" —ESSAYEZ DE LIRE CELUI-CI ; ET JE LUI DONNAI LE *CENTURION*.

" Elle l'a lu EN TROIS JOURS et elle m'a dit : VOTRE LIVRE M'A FAIT DU BIEN. Il m'a fait verser DE DOUCES LARMES. Je veux le relire et le méditer... " (*P.* 416 et 17.)

*** Quant à son *Journal de Voyage*, c'est une relation que nous voudrions voir entre les mains de tous les bons Canadiens. Espérons qu'elle paraîtra bientôt en volume, et qu'alors le gouvernement de sir Lomer Gouin, dans sa patriotique sollicitude, en achètera des ballots pour les enfants de nos écoles.

Tout comme les *Souvenirs politiques* de M. Charles Langelier, ce livre ne contribuerait pas peu, sans doute, à fortifier dans les jeunes poitrines, avec l'amour du beau style, le sentiment de la fierté nationale...

UNE INTERVIEW DE M. HENRI ROCHEFORT (1)

Paris, le samedi, 30 avril.

Voici l'une des existences à coup sûr les plus dramatiques de notre époque — et de toutes les époques. Depuis cinquante ans, M. Rochefort n'a pas cessé d'être, en France, à aucun moment, le journaliste en vedette. Il a démoli l'Empire, il a jeté bas on ne sait combien de ministères. Se battant en duel trois fois dans la même journée, exilé, condamné à mort, déporté aux bagnes de la Nouvelle-Calédonie, puis s'échappant à la nage, il est un mois plus tard porté en triomphe dans Paris. Il est l'idole de la foule. Il écrit : "Je n'ai qu'un mot à dire pour faire descendre des faubourgs deux cent mille hommes." Et c'est vrai : il le prouve. Malgré Napoléon III, il se fait élire député à une énorme majorité. A la Commune, il tient Paris et la France entière dans ses mains.—Enfin, voici le pays en république ; M. Rochefort s'arrêtera-t-il ?... Non pas, il poursuit sa marche, plus âpre et plus acharnée que jamais ; autour de lui continuent de s'amonceler les

(1) Publiée dans la *Patrie* du 24 mai 1910, au cours d'une série de lettres de France.

ruines et les cadavres... Et cependant cet homme, dans la vie privée, est doux, sensible, généreux à la folie. "C'est un cœur d'or", dirions-nous chez nous. Il aime la nature, les fleurs, les enfants. Il a lui-même des délicatesses et des naïvetés d'enfant. Troublante énigme, qu'en vain la critique s'est efforcée de résoudre.

Aujourd'hui, il n'a pas loin de quatre-vingts ans. Tous les jours, comme il le fait depuis près d'un demi-siècle, il écrit son article sur l'actualité. Pas un événement important dont il ne crée la véritable formule. Pas une situation dont il ne trouve le mot. Qu'il s'agisse du suicide politique de M. Clemenceau (lequel "se tire plusieurs phrases dans la tête") ou des votes donnés au nom des défunts le jour du scrutin ("la fête des morts"), c'est toujours Rochefort dont l'article s'impose...

En vain ses ennemis répètent-ils qu'il vieillit. Ce n'est pas vrai : Henri Rochefort ne vieillit pas, Henri Rochefort est toujours jeune. En doutez-vous ? Voici — au hasard — son article d'aujourd'hui. Après avoir répondu très vertement à certain socialiste qui lui rappelait, pour le railler, son origine noble, il ajoute :

"On me raconte aussi que le député de la circonscription voisine, une espèce de gnome nommé Rozier ou Rosier, se déchaîne contre moi en invectives réitérées dans les réunions

Ce Tortillard m'appelle volontiers l'homme de "toutes les réactions". Et, en effet, j'ai passé mon temps à réagir d'abord contre le despotisme impérial, puis contre les opportunistes, contre les panamistes et contre les radicaux de l'assiette au beurre. Il est impossible d'avoir réagi aussi obstinément que je l'ai fait. Cette manie de réaction m'a même valu seize ans de prison, de déportation et d'exil, tandis que les Brousse et les Rozier ont fait produire à leur socialisme plus ou moins unifié une bonne rente de quinze mille francs par an. Ces gens-là, je le reconnais, ne sont pas des réactionnaires. Ce sont des actionnaires."

Croiriez-vous, après cela, qu'il ait près de quatre-vingts ans ? Je l'aurais cru encore moins que vous, après l'avoir vu, la semaine dernière, s'il ne me l'avait lui-même assuré.

*** C'est un grand vieillard, très droit et très solide encore.

Il me reçut en veston d'intérieur, dans son cabinet de travail, avec la plus grande simplicité. Il pouvait être, quand j'entrai là, comme onze heures du matin ; j'en sortis à une heure et demie, après l'une des conversations les plus intéressantes dont je me souvienne.

Aux premières questions qu'il me posa, je vis tout de suite qu'il n'était guère renseigné sur notre pays. Tout ce qu'il connaît du Canada, de

source certaine, c'est qu'un jour on y a pendu un condamné politique : Riel. Après tant d'années, cette iniquité fait encore frémir l'ancien prisonnier de l'Empire.

—Moi, dit-il, on avait voulu me fusiller, tout simplement. Si Thiers n'était pas intervenu...

Arthur Buies, au temps où il publiait sa *Lanterne canadienne*, lui en avait adressé des numéros ; mais cela est très vague dans sa mémoire.

Je l'amène à parler de la situation politique en France.

—C'est tout ce qu'il y a de plus mêlé, dit-il, de plus obscur, de plus indéchiffrable. Il semble que nous vivions dans le délire. La France ne sait plus sur quel pied danser. Nous nous avançons chaque jour davantage dans l'incohérence.

—Et que pourra-t-il sortir de tout cela ?

—Ne me le demandez point. Je ne vois pas de solution. (*Un silence.*) Et personne n'en voit. On a beau interroger les gens, ceux qui ont du savoir, ceux qui ont de l'expérience ; tous paraissent perdus comme je le suis, tous avouent ne voir partout que des ténèbres.

—On parle, depuis quelque temps, d'une réaction monarchique. Que pensez-vous de ce mouvement ?

—Oh ! écoutez... J'estime infiniment Charles Maurras, qui est certainement l'un des plus

forts cerveaux que nous ayons. Il a autour de lui Jules Lemaître et quelques autres. Oui... Mais ils ne pourront jamais rien faire d'effectif. Je ne crois pas, pour ma part, à une restauration monarchique.

—Et les Camelots du Roy ?

—Ce sont des jeunes gens que j'aime beaucoup. Ils sont jeunes, généreux, enthousiastes. Je les rencontre quelquefois. Un jour, ils m'ont amené, par ruse, à présider une réunion publique qu'ils avaient convoquée. C'est un tour qu'ils m'ont joué. Je ne leur en veux pas. Mais, pas plus que leurs chefs, ils ne seront jamais des hommes d'action.

—Et pourquoi donc ?

—Ils ne sont pas de la trempe de ceux qui font les révolutions. Ils parlent beaucoup du "coup de force", mais ils ne pourraient jamais le réaliser. Ils sont trop bien élevés.

Et, comme je le regardais d'un air interrogateur, il ajoute :

—Ceux qui font les révolutions, ceux qui dressent les barricades, ce sont les ouvriers aux mains noires, ce sont les hommes des faubourgs qui se ruent dans les mêlées en montrant leurs bras nus. Mais les Camelots du Roy ? (*Secouant la tête d'un air d'incrédulité*) Ah non ! par exemple . . . je vous le répète : ils sont trop bien élevés.

—Je crois, reprit M. Rochefort, poursuivant sa pensée, que la République aurait à craindre beaucoup plus une restauration bonapartiste, encore que ce dénouement soit bien improbable.

—Vous croyez vraiment que le prince Victor. . . ?

—Je crois qu'à un moment donné il aurait des chances. . . En tout cas, il en aurait certainement plus que le duc d'Orléans.

—Et comment expliqueriez-vous cela ?

—La Légende, monsieur, mais la Légende !.. Vous savez bien qu'elle n'est pas morte !... qu'au contraire, elle est chaque jour plus vivante !... Napoléon est de plus en plus, en France, un demi-dieu. Il suffit de prononcer son nom pour rendre les gens à moitié fous. Pourquoi ? oh ! c'est une autre question.

Ici, notre interlocuteur fit une pause. Puis, appuyant ses deux mains sur la table, il ajouta :

—Toute l'histoire de Napoléon est un tissu de mensonges. Je ne comprends pas la vénération que l'on peut avoir pour cet homme-là, qui fut certainement le plus grand menteur de tous les temps—et un monstre par-dessus le marché... On dit qu'il a gagné des batailles. C'est vrai, mais d'abord il en a perdu autant qu'il en a gagné. Il eut certes des qualités militaires ; mais où il brilla principalement, ce fut dans l'art de s'attribuer les mérites des autres. Quand il était vaincu, il mettait naturellement la faute

sur ses généraux ; au contraire y avait-il un coup d'éclat de signalé quelque part, vite Napoléon en prenait toute la gloire."

M. Rochefort s'arrêta de nouveau un instant, puis il reprit :

—Ainsi, à Toulon, il aurait pris le fort de l'Aiguillette. Il passe pour avoir indiqué la manœuvre qui livra la ville aux Français. Eh bien, c'est faux, c'est tout ce qu'il peut y avoir de plus faux ! C'est le général... eh ! comment s'appelait-il donc ?... son nom m'échappe... enfin, le prédécesseur de Dugommier — qui avait trouvé cette idée. La vérité, au contraire, donne à Napoléon, dans cette circonstance, le plus triste rôle."

M. Rochefort se leva, alla chercher dans sa bibliothèque de vastes paperasses et les étendit sur la table.

—Voici, dit-il, un document que je garde comme mes yeux. C'est une pièce extrêmement rare. C'est le Bulletin de la Convention Nationale, séances de l'an II. Or, à cet endroit que je vous désigne, se trouve le procès-verbal de la séance du 4 nivôse, au cours de laquelle fut produit le compte-rendu officiel de la prise de Toulon. Si vous voulez, nous allons lire ensemble.....

(Nous parcourons alors une longue liste de soldats et d'officiers cités pour leurs actions d'é-

clat au cours du siège et de la bataille qui le termina.)

"Cela est signé "Dugommier, général".

"Eh bien, vous le voyez, le nom de Napoléon n'est seulement pas mentionné. Et cependant, aujourd'hui et depuis un siècle, c'est Napoléon qui passe pour avoir pris Toulon ! C'est stupéfiant !

"Cet homme-là nous a tué on ne sait combien de millions d'hommes, pendant vingt ans il n'a cessé de saigner à blanc la nation. Et que nous a-t-il donné en retour ? Il avait pris la France avec la frontière du Rhin, la Belgique et la Hollande : il nous l'a remise ayant perdu la frontière du Rhin, la Belgique et la Hollande. Je ne puis le comparer qu'à un joueur, qui, ayant gagné beaucoup au début, se retrouve encore perdant le matin, après avoir tout recraché (*sic*).

"Et pourtant, on en fait un héros, plus que cela : un bienfaiteur national. C'est incroyable !...

"Mais le peuple est si bizarre. On est si bête, en France ! (*Tout ceci est textuel.*) On peut leur faire croire ce qu'on veut. Tenez, j'ai vécu en 71, quand je n'avais qu'un mot à dire pour faire fiche mes collègues par la fenêtre... J'aurais pu dire au peuple ce que j'aurais voulu ; je lui aurais dit : "Il y a une mine d'or

dans mon jardin." Il l'aurait cru et il aurait pris des actions. C'est comme je vous dis. Ah ! si j'avais voulu en abuser, comme tant d'autres . . . Mais je n'ai pas voulu. Je n'ai jamais pu être ambitieux, moi.

"Alors le peuple rêve encore de Napoléon, et de plus en plus. C'est pourquoi je vous dis que c'est le prince Victor qui, de tous les prétendants, aurait encore le plus de chances de réussir.

—Mais enfin, dis-je, c'est là une hypothèse infiniment improbable. Pour le moment...

—Pour le moment, interrompit M. Rochefort, il n'y a rien de certain, si ce n'est que nous assistons au règne de l'ouvrier. Vous voyez en ce moment ce Jullian, qui avait été condamné à l'interdiction de séjour et qui cependant reste dans Paris malgré la loi, malgré le gouvernement, malgré tout. Les ouvriers ont dit : "On ne le chassera pas !" et on ne l'a pas chassé. On ne le chassera pas non plus. Des situations comme celle-là se présentent, vous le savez, pour ainsi dire à tout moment. Les ouvriers font ce qu'ils veulent. Le gouvernement peut bien, à une certaine heure, réprimer plus ou moins leurs entreprises, mais deux jours plus tard ils ont repris le terrain perdu.

—Y a-t-il longtemps qu'ils ont cette influence ?

—Oh ! depuis quelques années... Une profonde transformation s'est opérée dans les syndicats. Autrefois, les ouvriers protestaient contre les injustices, ils réclamaient de plus hauts salaires, des conditions de travail plus favorables. Mais aujourd'hui ce n'est plus la même chose : ce qu'ils exigent, c'est l'abolition même du salariat, c'est la révolution sociale la plus radicale, et par tous les moyens.

"En même temps que leurs revendications, en effet, leur caractère a tout-à-fait changé. A un moment donné, ils seraient capables de se livrer aux pires violences, de brûler les maisons, de tout mettre à feu et à sang... Pour moi, c'est là le grand problème de demain.

—Est-ce que le gouvernement, jusqu'ici, n'a pas réussi à réprimer, ou du moins à contenir, les tentatives d'émeute ou de troubles graves ?

—Cela ne prouve rien. Une révolution se réprime toujours jusqu'au moment où elle ne se réprime plus.

—En d'autres termes, on ne meurt qu'une fois ?

—Oui. Maintenant, quant à vous dire avec certitude ce qui arrivera, c'est une autre affaire. Pour le savoir, il faudrait d'abord connaître exactement les forces qui sont au fond du peuple,—forces formidables, mais dont la nature, jusqu'ici, nous échappe plus ou moins."

. . . . . .

*** M. Rochefort nous parle ensuite de ses contemporains : Drumont, Cassagnac, Henry Maret, dans le journalisme ; Edmond Rostand, Jules Lemaître, Maurice Barrès, dans les lettres ; Clemenceau, Briand, dans la politique.

De ces deux derniers, il préfère M. Briand. "Clemenceau, dit-il, est un de ces ambitieux comme je ne les aime pas. Moi, il trouve que je suis un imbécile, parce que je ne me suis jamais enrichi... Je lui préfère de beaucoup M. Briand : il est très "orateur", et je le crois aussi plus honnête."

Il se souvient très bien de Louis Veuillot, qui voulait à toute force le faire fusiller, mais en qui il se plaît à reconnaître un journaliste que nul encore n'a remplacé.

Sur Victor Hugo, dont il fut l'"enfant gâté", et qui l'hébergea pendant quinze mois dans son exil, M. Rochefort est intarissable. Il s'indigne à la pensée qu'on ait pu accuser d'avarice le grand poète. "Tout le temps que je l'ai connu, dit-il, il n'a jamais diné sans qu'il n'eût vingt ou trente convives à sa table."

C'est avec des éclairs dans les yeux qu'il raconte ses luttes contre l'Empire aux côtés du "père" Raspail :

—Alors, je leur dis : " Il se peut que le " spectacle que j'offre soit bien comique. Mais, " quoi que je fasse, je ne pourrai jamais

" être aussi ridicule que le monsieur qui s'est " promené, l'autre jour, dans les Tuileries (Na- " poléon III, alors empereur), avec un aigle " sur son épaule et un morceau de lard dans son " chapeau."

A l'entendre répéter, en serrant les dents et en plissant les sourcils, ces paroles qu'il prononçait cependant il y a plus de quarante ans à la Chambre des députés, il vous faut absolument oublier que c'est un vieillard qui vous parle, devant l'énergie et le feu de votre interlocuteur.

Il m'explique longuement ce qu'est devenu à cette heure le journalisme en France... me raconte ses procédés de travail, etc., etc.

Mais je n'en finirais plus si je devais tout vous rapporter de cette conversation. Je crois bien, du reste, que je dois être rendu, depuis longtemps, au bout de mes deux colonnes ; et si vous le voulez bien nous reprendrons un autre jour cet entretien.

UNE VISITE A MISTRAL(1)

Maillanne, le 18 mai 1910.

Vous en étiez averti, mon cher lecteur, depuis le début : nous ne devions pas suivre dans notre voyage d'itinéraire précis. Vous ne m'en voudrez donc pas si, de la Normandie, et avant même de vous avoir parlé de Honfleur, je vous transporte, sans plus de transition, dans le Midi.

Car c'est dans le Midi que nous voilà rendus. Et c'est du Café du Soleil, à Maillanne (Café doù Souleu), que je vous écris. Et je sors à l'instant de chez Mistral.

*** J'entends M. le Député s'écrier :

—C'est-il un ministre, cela, Mistral ?

—Non, mon cher ami... Mistral n'est pas ministre ; il n'est même pas député. C'est tout simplement un poète. Que voulez-vous, on est ce qu'on peut.

—Un poète !... Comme Chapman, alors ?

—Parfaitement : comme M. Chapman. Ni l'un ni l'autre, en effet, ne sont des poètes français. Seulement, tandis que l'auteur des *Aspirations* se sert d'un dialecte dont on n'a pas

(1) Publié dans la *Patrie* du 7 juin 1910, au cours d'une série de lettres de France.

encore, je crois, fixé complètement la nature, Mistral, lui, n'écrit qu'en provençal.

—Le provençal ?...Connais pas !

—Le provençal, autrement dit la fameuse langue d'Oc, est encore aujourd'hui d'usage très répandu, dans un territoire peuplé par plus de douze millions de Français.

—Mais c'est tout de même un patois ?

—D'abord, vous saurez, mon cher député, que ce mot de " patois " ne comporte, pour les gens qui " savent ", aucune signification méprisante, au contraire. Mais le provençal n'est pas un " patois ", c'est une langue, et l'une des plus belles qui soient. Langue chantante, et poétique, et savoureuse : de la pure musique...

Parlez, car votre voix est la musique même,

dit Joffroy Rudel à la Princesse lointaine ; et c'est ce qu'à tout instant répète à Mireille le lecteur de Mistral... Je vous accorde que pour traiter des opérations de banque et de bourse, des bills " privés " ou des pots-de-vin, on pourrait sans peine trouver mieux, comme aussi bien pour discuter la télégraphie avec ou sans fil, les chemins de fer, les automobiles, les tramways et les mille détails de notre civilisation toute matérielle. Mais pour parler des champs, des coteaux, de l'azur, pour célébrer l'or des moissons, le bruit du vent dans les arbres, les fleurs,

la femme et Dieu ; pour exalter la gloire des vendanges sous le soleil et chanter

La couleur délicate et changeante des mois,

il n'y a pas de langue au monde : ni l'espagnol, ni l'italien, ni le français, qui soit seulement comparable à ce " patois ". Non, mon cher député, il n'y en a pas ; et quand vous aurez appris le provençal, comme je ne doute pas que vous le fassiez quelque jour, vous saurez me le dire.

Mistral, donc, n'a jamais écrit qu'en provençal. Cela n'empêche pas qu'il soit le poète de France dont la gloire soit la plus incontestée. Dès 1859, à l'apparition de *Mireille*, Lamartine écrivait de Mistral, alors âgé de vingt-sept ans, que l'humanité n'avait pas produit pareil génie depuis Homère. Tous les critiques ont par la suite ratifié ce jugement, qui semble de plus en plus devoir être celui de la postérité, et Mistral aujourd'hui est unanimement reconnu comme le plus grand poète que la France ait encore eu.

Cette gloire est tellement admise, elle plane tellement au-dessus des rivalités et même des discussions, que Mistral (fait unique dans l'histoire des lettres) a été statufié de son vivant. Depuis l'an dernier, son monument se dresse en effet sur une place publique, dans la ville d'Arles.

Ce fut l'an dernier également que l'Académie française lui offrit, d'elle-même, un siège sous la Coupole. Désireuse de s'honorer en accueillant le chantre de *Mireille*, l'Illustre Compagnie avait décidé de rompre, en faveur de Mistral, avec des usages séculaires. Pour la première fois depuis trois cents ans, elle aurait dispensé un candidat de la corvée traditionnelle des visites, et d'avance elle lui garantissait l'élection à l'unanimité. Mistral refusa, craignant que ce nouvel honneur ne le contraignît à s'éloigner trop souvent de sa chère Provence, qu'il aime plus que tout au monde.

*** Il habite, depuis son enfance, le petit village de Maillanne, à trois heures environ de Marseille. C'est ici même que s'éteignit le père de Mistral, à quelques arpents à peine de la ferme où naquit le poète et où s'écoulèrent ses premiers ans : car Mistral est fils de paysan.

Maillanne est un petit village de deux cents âmes tout au plus, qui forme le centre à peu près de la Commune (nous dirions chez nous : de la paroisse). Villageois ou paysans, Mistral connaît tout le monde dans sa petite patrie. Ayant toujours vécu parmi ces braves gens, il les tutoie presque tous ; et il n'a pas de plus grande joie que de s'entretenir familièrement avec eux—en provençal, cela va sans dire. . .

Pour aller à Maillanne, de la plus proche station de chemin de fer, il n'y a pas moins de

six kilomètres. On s'y rend en diligence, par de grandes routes bordées de platanes, à travers les blés verts et les vignes. Le trajet, sous la pluie qui tombe par torrents (chose presque inouïe en Provence), prend bien près d'une heure.

Enfin, nous entrons dans le village... Nous passons le bureau de poste, deux ou trois cafés, puis la voiture oblique à gauche et s'arrête ; j'entends le conducteur me crier :

—C'est là chez M. Mistral.

Je saute dans la rue, et me voici devant une humble maison blanche, en tout pareille à celles des voisins, et dont se contenterait à peine le moindre notaire de campagne de mon pays. C'est là qu'habite le grand homme de la Provence, le chantre inspiré de l'âme latine, l'illustre poète devenu, de son vivant même, légendaire...

Je frappe à la porte, et, l'instant d'après, me voici en présence du Maître.

C'est dans sa bibliothèque qu'il me reçoit, pièce de moyenne grandeur, dont les fenêtres donnent sur le jardin, du côté du soleil levant. Je le trouvai debout à la cheminée, qui se chauffait à un grand feu pour se consoler du mauvais temps.

En me voyant entrer, il s'avança, la main largement tendue :

—Ah ! vous êtes du Canada... me dit-il. Et vous êtes venu voir notre Provence. Vraiment, vous ne tombez pas bien. La Provence sous la pluie, la Provence sans le soleil, ce n'est plus la Provence... Mais asseyez-vous, et causons un peu de votre pays.

Il me parla alors longuement du Canada et des Canadiens. Je vis qu'il était fort bien au courant de notre situation, du moins dans l'ensemble.

—Votre histoire, dit-il, m'a toujours passionné, et, si je n'étais pas si casanier, votre pays est un de ceux que j'aurais voulu visiter des premiers.

Il me questionne avec intérêt sur la littérature canadienne. Il connaît, au moins de nom, quelques-uns de nos auteurs. Il s'émerveille à l'idée des sources d'inspiration qu'offrent à nos poètes l'histoire et la nature canadiennes. Pour lui, s'il n'avait pas chanté la Provence, il aurait voulu pouvoir chanter un pays comme le Canada français.

C'est d'une voix chantante, nuancée d'un sensible accent provençal, qu'il me dit ces choses. Tout en l'écoutant, je l'observe ; et je ne puis en croire mes yeux : mon interlocuteur a soixante-dix-huit ans bien comptés, il vient de me le dire, et cependant, ma parole d'honneur, c'est à peine si on lui en donnerait soixante.

Non-seulement, comme Rochefort, dont je vous parlais l'autre semaine, Mistral est toujours droit et ferme, mais encore il a toute la souplesse d'un homme de vingt-cinq ans. Réellement, c'est du miracle, et cela ne s'explique pas. Sa démarche et ses gestes sont d'un jeune homme. Il étend les deux bras, il se renverse le buste en arrière, il se jette négligemment sur un fauteuil, avec absolument l'aisance qu'il pouvait avoir il y a cinquante ans.

Je lui demande comment il a pu se conserver de la sorte.

—Mon Dieu, me dit-il, que voulez-vous ? J'ai toujours vécu à la campagne, ici même, à Maillanne, bien tranquille et bien calme.

—Mais vous allez quelquefois à Paris ?

—Oh ! encore trop souvent... Tous les huit ou dix ans, depuis l'apparition de *Mireille*, j'y ai fait un séjour d'une semaine ou deux. Chaque fois, j'en suis revenu harassé. Il me fallait répondre à je ne sais combien d'invitations, aller déjeuner ici, aller dîner là, et ça n'en finissait plus.

—Et c'est une des raisons qui vous ont fait refuser d'entrer à l'Académie ?

—Voici. On m'avait fait l'honneur de m'offrir un siège sous la Coupole. Mais je ne pouvais accepter. On me disait, il est vrai : " Restez à Maillanne, nous vous élirons sans que vous

ayez à faire un pas..." Seulement, une fois nommé, j'aurais dû, naturellement, me rendre à Paris pour ma réception, et plus tard aussi, par politesse au moins, pour quelques circonstances. Or, cela eût entièrement gâté ma vie. Que voulez-vous, je suis un paysan et je ne puis respirer dans les villes.

Mistral a connu la plupart des grands écrivains du siècle. Tout jeune, il fut en relations avec Lamartine, qui se fit, à l'apparition de *Mireille*, le garant de cette œuvre auprès du public. Aux murs, j'aperçois toute une collection de photographies et d'autographes, envoyés par les admirateurs du poète. Il y a là le portrait de Lamartine, celui de Leconte de Lisle, celui de Sully-Prudhomme. La comtesse de Noailles écrit au bas du sien :

" Au grand Mistral, au frère d'Homère, hommage d'une admiration éperdue... " Et combien d'autres !

Plus loin, une grande photographie représente deux hommes, beaux comme des dieux, assis en face l'un de l'autre dans une prairie. Ce sont Mistral et Daudet.

Mistral et Daudet, vous le savez, furent de grands amis. Tous deux enfants du Midi, aimant d'un amour passionné leur Provence et sa langue, ils donnèrent le spectacle d'une des plus illustres amitiés littéraires du siècle

dernier. Après tant d'années, Mistral ne peut parler de Daudet qu'avec une profonde émotion.

Il me raconte cependant, à son sujet, une anecdote assez plaisante.

Un jour, il revenait, avec l'auteur des *Lettres de mon moulin*, d'une promenade aux alentours d'Arles, lorsque chemin faisant les deux amis rencontrèrent une noce. Daudet, qui au déjeuner avait pris un peu plus de vin qu'à l'ordinaire, trouva la mariée de son goût, et le déclara hautement. Même, il voulut à toute force l'embrasser. " Nous faillîmes nous faire écharper... "

Saviez-vous que Tartarin a véritablement existé ? Il vivait encore voilà seulement quelques années ; Mistral l'a connu. Seulement, dans la réalité il s'appelait Reynaud ; et il n'était pas de Tarascon mais de Nîmes. C'était un cousin-germain de Daudet. Il possédait parfaitement l'arsenal décrit dans *Tartarin*, et, comme Tartarin, il était allé en Afrique chasser les fauves. Après la publication du chef-d'œuvre de Daudet, il se brouilla avec ce dernier. Il ne devait pardonner que plusieurs années plus tard.

*** Enfin, après une longue heure de conversation, je prends congé de l'illustre poète.

—Vous reviendrez en France l'an prochain, peut-être ? me dit-il en me reconduisant. Eh

bien ! si vous vous rendez alors en Provence, comme cette année, il ne faudra pas oublier vos amis de Maillanne.

*** Je suis ensuite allé au cimetière voir le tombeau que Mistral s'y est fait préparer, et dans lequel il reposera plus tard, parmi les siens.

Puis je suis revenu au Café du Soleil, pour vous écrire ces lignes. C'est ici que Mistral, tout dernièrement encore, avait l'habitude de se rendre presque chaque soir, pour y converser avec villageois et paysans. Comme il n'est pas seulement un grand poète mais encore un conteur incomparable, il y contait souvent, jusqu'à une heure avancée de la nuit, toute sorte d'histoires merveilleuses. Non pas en français, mais en provençal ; et qui toutes tendaient à prouver " qu'un bon Provençal doit toujours parler sa langue ".

Enfin, avant de repartir, j'ai voulu profiter de l'occasion pour voir un tambourinaire—un vrai. J'en suis donc allé trouver un, que Mistral lui-même m'avait indiqué et que le poète compte parmi ses meilleurs amis. C'est un nommé Laville (en provençal Lavillo), qui, avec la meilleure grâce du monde, consentit à me donner un échantillon de la double harmonie du galoubet et du tambourin. Ensuite, sa fillette (Mireille à quinze ans) nous chanta,

en provençal, la chanson de *Magali*. Je leur dis à tous deux que je ne regrettais pas d'être venu de Montréal pour les entendre.

JOURNAL D'UN "DÉCOUVREUR" (1)

Avignon, la ville de beauté

J'ai vu Avignon par un clair soleil, vers les onze heures du matin, de la tour la plus élevée du château des papes. L'impression que j'en eus dépasse tout ce que j'éprouvai jamais.

Ni à Paris ni à Rouen, devant les chefs-d'œuvre gothiques, ni à Versailles même, devant les merveilles des fontaines et des châteaux, je n'avais ressenti rien de comparable.

C'est qu'Avignon possède plus que ses monuments et ses souvenirs historiques —son atmosphère.

*** Comment donnerai-je une idée de cela ?...

J'arrivais de Lyon, où, quelques heures plus tôt, j'avais laissé les brouillards, la pulie, l'humidité pénétrante des climats du Nord... Je descends à Avignon, et me voici dans le printemps ; non pas le triste printemps de la réalité—tel qu'on l'a vu à Montréal depuis deux mois,—mais le printemps des peintres, des poètes et des amoureux, le printemps idéal.

Du haut du château des papes, je contemple, autour de la ville, la campagne verte, que bor-

(1) Publié dans la *Patrie* du 10 juin 1910, et écrit pendant un voyage en France, au printemps de la même année.

nent au loin les Cévennes et les Alpes. C'est à ces montagnes que sans doute Avignon doit son climat privilégié. A quelques arpents, cette large rivière qui s'enfuit, c'est le Rhône, le plus beau des fleuves de France . . . De partout s'élèvent des chants d'oiseaux dans le soleil. Et une brise tiède qui souffle nous apporte, des champs et des bois voisins, du fleuve et des collines, comme une immense odeur, faite du parfum mêlé de la verveine, du romarin, de la violette, du thym, des jacinthes... une odeur capiteuse et enivrante, comme la musique et comme l'amour.

A nos pieds s'étend la ville, toute de la même couleur imprécise et vague, et dont on ne saurait dire au juste si elle est grise ou blanche ou rose... avec seulement quelques toits rouges par-ci par-là.

Et sur tout cela, une nappe immense, un océan de lumière, de lumière blanche, tellement diffuse, tellement abondante, qu'elle semble émaner des objets plutôt qu'elle ne paraît les éclairer. Et tout ceci n'est pas très facile à expliquer : dans nos climats du Nord, c'est le sol, ce sont les maisons, qui tout d'abord attirent l'attention ; et la lumière ne vient là que pour les éclairer ; dans le Midi, au contraire, la lumière, au lieu d'être l'accessoire, semble être le principal,—semble être tout. En vérité,

on ne voit qu'elle, et c'est elle qui semble créer les objets. Véritable monde de fantasmagorie...

*** Ajoutez tous les souvenis historiques ou légendaires dont cette terre est chargée.

Avignon, pendant un siècle, fut le centre de la chrétienté. De 1307 à 1409, les papes y résidèrent.

Leur château (commencé par Jean XXII en 1316, terminé par Urbain V en 1364) y existe encore. En réalité, ce n'est pas un château, mais bien sept châteaux, réunis les uns aux autres par des tours massives. Il n'y a pas dans toute la France de plus imposante construction.

Le château des papes, dont la tour principale, bien que découronnée, n'a pas moins encore de trois cents pieds, domine toute la ville. Il couvre une superficie de plus de quinze mille mètres carrés.

Il est parfaitement conservé. Certaines salles, entre autres la salle d'audience pontificale, sont d'un art parfait. On est en train d'y retracer patiemment, sous le badigeon dont la Révolution avait enduit les murs, des fresques qui font l'admiration des connaisseurs.

Pour vous donner une idée de l'impression que produit cette masse énorme de bâtisses, je ne veux vous citer que le trait suivant.—Un Américain, qui m'accompagnait par hasard dans ma visite, trouva cela encore plus prestigieux que les skyscrapers.

Mettons que ce soient des skyscrapers où il y aurait de l'architecture.

*** Enfin, je l'ai vu, le pont, le fameux pont d'Avignon...

...Tout le monde y passe.

dit la chanson. Hélas ! personne n'y passe plus, puisque, de cette ancienne construction, qui fut une des merveilles du Moyen-Age, il ne reste aujourd'hui que quatre arches, minées chaque jour davantage par le Rhône... N'importe, j'ai voulu quand même y passer,—autant qu'on y peut passer. C'est-à-dire que je me suis rendu jusqu'à la dernière arche encore debout, laquelle marque à peu près le milieu du fleuve.

De là, je suis retourné au château des papes, voulant, une fois de plus, m'emplir les yeux d'une vision unique.

Quelle vision !

Les Ecritures nous content qu'il exista, il y a des millénaires, un paradis sur terre. Si quelque chose, me disais-je en contemplant Avignon, peut encore donner une idée de cet Eden disparu, c'est bien ce merveilleux pays.

*** Je me rappellerai toujours, je crois, mon premier voyage à Québec.—Il y a de cela plusieurs années. Je ne connaissais encore, à cette époque, que la banalité de notre pauvre ville ; parti de Montréal le soir, je descendais

le lendemain matin à Québec. Vous dire l'impression que j'eus alors, cela ne serait pas possible. Je m'imaginais—très fortement—avoir voyagé, comme ce personnage du fantaisiste anglais H.-G. Wells, non pas dans l'Espace, mais bien dans le Temps. Devant la physinomie archaïque de cette ville, il me semblait être transporté de deux cents ans en arrière.

Ce fut une impression analogue, mais combien plus intense ! que j'éprouvai en Avignon. Et cette impression, je pense, correspondait à une profonde réalité. Avignon, de même que le pays voisin, n'est pas de notre époque ; c'est une contrée du quinzième siècle égarée dans nos temps modernes. Et c'est peut-être aussi bien ce qui fait son charme pénétrant...

*** Ce fut non loin d'ici que le délicieux Daudet écrivit ses *Lettres de mon Moulin*. Vous vous en rappelez peut-être quelques-unes : *Le curé de Cucugnan... La chèvre de M. Séguin... L'Elixir du Père Gaucher... La mule du Pape*—cette fameuse mule qui donna un coup de pied si véhément, si prodigieux, " que de Pampelune on en vit la fumée"...—et les histoires d'Arles, et de Pampérigouste, et d'ailleurs...

Baudelaire a écrit une pièce intitulée *Correspondances*, où se trouve ce vers :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

S'il y a quelque chose, dans la littérature française, qui " réponde " aux parfums et aux couleurs du Midi, c'est bien la prose ensoleillée de Daudet.—Et si vous voulez, sans visiter la Provence, voir tout de même Avignon, relisez, mon cher lecteur, relisez au plus vite Alphonse Daudet.

JOURNAL D'UN "DÉCOUVREUR" (1)

Le Midi—Arles, Nîmes, Orange...

Continuant ma route vers la Méditerranée, je ne tardai pas à découvrir une autre ville d'une certaine importance... C'était Arles, sur le Rhône, à quelque deux cents kilomètres de Marseille.

Arles est célèbre d'abord par ses femmes ; ensuite par ses monuments.

Tous les écrivains de France qui ont traité du Midi s'accordent à proclamer que les Arlésiennes sont les plus belles femmes du monde ; et il semble bien que cette opinion restera admise, aussi longtemps du moins que le Canada ne sera pas mieux connu à l'étranger...

La beauté de l'Arlésienne lui vient, dit-on, de son origine hellène. Ce fut en effet par les Grecs que la civilisation pénétra tout d'abord dans cette contrée. Plus tard, les Romains l'occupèrent, puis les Sarrasins.

Ces trois types de races se retrouvent aujourd'hui, plus ou moins, chez les femmes d'Arles,—mais surtout le type grec, le type classique de beauté.

(1) Publié dans la *Patrie* du 16 juin 1910, et écrit pendant un voyage en France, au printemps de la même année.

En revanche, les Romains semblent avoir marqué pour toujours de leur empreinte la physionomie du pays. Après vingt siècles, leurs monuments contribuent, plus que tout le reste, à lui donner son caractère.

L'histoire d'Arles, à ce point de vue, est du reste celle de toute la vallée du Rhône. A Orange, à Nîmes, à Fréjus, à Vienne (Isère), à Saint-Remy, à dix autres endroits, vous ne pouvez faire deux pas sans vous heurter aux ruines magnifiques de l'occuption romaine. Théâtres ou arènes, temples ou châteaux, aqueducs ou arcs de triomphe, ces monuments, partout où ils s'élèvent, semblent effacer tous les autres objets, tant ils s'imposent à l'œil et à l'imagination.

Aussi bien l'antiquité ne nous a-t-elle rien laissé de plus prestigieux, sauf peut-être à Rome. L'arc de triomphe d'Orange, le troisième en importance dans le monde, est le mieux conservé qui existe. Les arènes de Nîmes, qui furent, au deuxième siècle de notre ère, l'un des plus vastes amphithéâtres de l'empire romain, ont moins souffert du temps que le Colisée. Le Pont du Gard, qui compte vingt siècles de durée, est solide comme au premier jour.

Mieux que tous les livres, la vue de ces monuments nous permet d'imaginer ce que furent les Gaules sous la domination romaine. Grâce à eux, nous entrevoyons clairement ce que le

grand peuple civilisateur avait su faire, après la conquête, de ce pays que peuplaient nos sauvages aïeux.—Déjà, quelques siècles auparavant, certaines villes des Gaules s'étaient ressenties de l'influence des immigrants hellènes. Mais c'est surtout, on le sait, de l'établissement romain que date la civilisation de ce pays.

Quelle civilisation !... Il y a deux mille ans, je l'ai dit, qu'ont été construits la plupart de ces amphithéâtres, de ces temples, de ces aqueducs, et le monde, depuis, n'a rien produit, je ne dirai pas de supérieur, mais seulement de comparable. Quiconque aura vu, par un clair après-midi, les arènes d'Arles ou la Maison Carrée de Nîmes, le théâtre d'Orange ou l'aqueduc du Gard, ne saurait en douter.

On ne vantera jamais trop les proportions, la pureté de lignes, l'élégance dans la force, la noblesse de ces monuments. A côté de ces chefs-d'œuvre, tout ce qu'on a fait depuis, sauf d'infiniment rares exceptions, paraît un peu ridicule ; et l'on est tenté de ne voir, presque partout ailleurs, que mesquinerie ou enflure.

Je ne parle pas de ce que l'on peut voir en Amérique, l'architecture, sur ce continent, étant encore chose inconnue. Mais, même en Europe, que trouvera-t-on qui approche de cet art, à la fois si sobre et si imposant, où tout vaut uniquement par les proportions, et qui atteint

cependant au plus haut effet de grandeur ? — Songez que le Pont du Gard, haut de plus de cent cinquante pieds et long de plus de neuf cents, se compose en son entier de pierres simplement juxtaposées. — Où surtout nous montrera-t-on, comme ici, des monuments, non-seulement qui soient parfaits en eux-mêmes, mais qui encore s'adaptent si bien à leur cadre naturel, qu'ils semblent avoir été coulés d'un seul jet avec le paysage ?...

*** Voilà, cependant, la qualité d'art, et par conséquent de civilisation, que les Gaulois tenaient des Romains il y a deux mille ans.

Sous le règne d'Auguste, quelques Provençaux brillaient déjà dans les lettres latines, et l'on rappelle à ce sujet que le précepteur de Quintilien, Domitius Afer, était un Gaulois d'origine ; il était, en effet, né à Nîmes, l'an 16 avant J.-C. Cent ans plus tard, la civilisation s'était répandue, avec une extraordinaire puissance, dans toute la région du Rhône.

Les monuments encore debout témoignent magnifiquement à cet égard. Ce n'est pas Rome, en effet, comme on pourrait le penser, qui les élevait, mais bien les Gaulois eux-mêmes. " N'oublions pas, dit M. Gaston Boissier (cité par M. Roger Peyre), qu'en général ils ont été construits aux frais des villes qui les possèdent, sans que l'Etat ait participé à la dé-

pense ; ce qui prouve combien la fortune des municipes était alors considérable. Jamais, je crois, ce pays-ci n'a été plus riche, ni mieux administré. "

Bientôt devaient venir les invasions, puis la longue éclipse du Moyen-Age... Mais on voit quand même assez que les Méridionaux ont bien quelque raison de vanter leurs origines latines. Ils ont été les premiers d'entre les barbares à sucer le lait de la majestueuse louve romaine. Ils ont connu, il y a deux mille ans, une civilisation telle que le monde n'en a pas depuis vu de pareille. Ils sont en France les fils aînés de l'Esprit.

Et c'est au Midi que la France doit l'essentiel de ses qualités : l'amour de l'art, le goût — et la gaieté, " cette divine enfance du cœur ". Elle lui doit aussi, je crois, dans le dernier siècle, au moins les trois quarts de ses grands poètes, pour ne rien dire de ses orateurs, depuis Gambetta jusqu'à M. Jaurès.

Malgré ces noms illustres, il y a des jours où la Provence, devant la montée d'une autre " civilisation ", se croit revenue à quinze siècles en arrière, — aux jours proches de l'invasion wisigothe. Elle se demande avec inquiétude quels sont les bruits sourds qui lui arrivent du lointain et elle pense aux chevaux des barbares...

Alors, se serrant plus étroitement à ses monuments et à ses ruines, elle se tourne vers son auguste aïeule. Elle évoque " les jours altiers de la force romaine ", et elle croit trouver, dans ces souvenirs, comme un dernier réconfort et un espoir suprême :

Par la grandeur des souvenirs,
Toi qui nous sauves l'espérance...

C'est l'invocation de Mistral au début de *Calendal.*

Pèr la grandour di remembranço,
Tu que nous sauvès l'esperanço !...

CHANTECLER A LA SCÈNE (1)

Comme tout provincial qui se respecte, j'ai voulu, en arrivant à Paris, m'offrir un fauteuil à *Chantecler*. Il convient que je vous en dise au moins deux mots, encore que la Porte-Saint-Martin puisse à la rigueur se passer de la réclame de la *Revue Canadienne*, et M. Rostand de l'appréciation, quelle qu'elle soit, que je pourrai faire de son œuvre.

*** Je ne vais pas y aller par trente-six chemins : comme pièce de théâtre, *Chantecler* est, à proprement parler, au-dessous de tout.

Vous entendez assez que je ne songe pas à appuyer cette opinion sur une particulière compétence en ces matières. Je ne suis pas un écrivain et je n'ai aucune prétention à la littérature, encore moins au théâtre. Si cela peut vous intéresser, je vous dirai même que je n'ai seulement jamais joué sur une scène d'amateurs, ce qui chez nous, vous le savez, n'est pas une petite originalité...

Mas il ne faut pas toujours être cuisinier pour juger d'un plat... ni même gastronome. Cette comparaison vénérable s'applique parfaitement

(1) *Revue Canadienne*, juillet 1910.

ici. Malgré les éloges de certains critiques distingués de qui M. Rostand est l'ami personnel, comme aussi bien malgré la réclame insensée faite autour de cette pièce depuis cinq ans, il me semble qu'il ne peut y avoir de discussion sérieuse entre ceux qui ont entendu *Chantecler* au théâtre : *jamais on n'a plus complètement " raté " une œuvre.* Et ce n'est pas peu dire...

*** N'allez pas croire au moins que, si je parle de la sorte, j'y éprouve bien du plaisir. Rostand fut la plus chère idole peut-être de ma jeunesse. Il fut un temps où je ne jurais que par la *Princesse lointaine*, et aujourd'hui encore *Cyrano* m'apparaît comme un grand chef-d'œuvre.

Mais enfin, puisque c'est de *Chantecler* qu'il s'agit, il faut bien avouer la vérité sur *Chantecler*.

Je dis : " raté ". Il n'y a pas d'autre mot. On ne peut pas dire que ce soit une œuvre médiocre. C'est une œuvre manquée. On ne peut pas dire que ce soit un enfant faible ou non-viable. Ce n'est pas un enfant, c'est un monstre.

La pièce ne donne pas d'autre impression. Ce n'est pas plat, et je ne sais même pas si j'oserais dire que c'est ridicule. C'est plutôt ahurissant.

Pourquoi ? Parce que, de voir à la scène, pendant quatre actes, tous ces oiseaux portant

sous le bec une tête d'homme ou de femme, cela déconcerte violemment le monsieur habitué aux spectacles ordinaires.

Un peu à cause de cela, oui, je le crois... mais bien davantage assurément — mais cent fois plus encore, à cause de la pièce elle-même.

Vous regardez cela, vous entendez cette imterminable série de calembredaines et de calembours, et vous croyez rêver. C'est de la pure démence. Vient un moment où vous vous demandez sérieusement si vous devenez fou... ou si c'est l'auteur qui le devient.

*** Voici tout d'abord, par exemple, le chien Patou, le personnage après tout le plus supportable. Vous tous qui connaissez le chien, le bon chien de La Fontaine, la bête par excellence simple et, si j'ose dire, tout d'une pièce, essayez d'imaginer un peu ce que M. Rostand est venu à bout de faire du vieux chien Patou... Non, c'est inutile ; à moins que vous n'ayez lu la pièce, vous n'y arriverez jamais. M. Rostand fait de Patou, tour à tour, un moraliste, un pédagogue, un philosophe nietschéen et, enfin et pour tout dire, un neurasthénique. Il donne à ce vieux chien rhumatisant et goutteux une âme je ne dis pas sensible, non ! mais une âme sentimentale et romanesque. Patou jouit d'une niche confortable, on lui apporte ses repas régulièrement, mais il s'ennuie... Il trouve

l'existence plate et prosaïque, et le voici pris soudain, sur ses vieux jours, par la nostalgie avec les risques et les dangers qu'elle comporte :

Oh ! fuir ! suivre un berger qui n'a rien dans son sac !
Mais, du moins, quand la nuit on lape l'eau du lac,
Avoir—ce qui vaut mieux que tous les os à moelles—
La fraîche illusion de boire les étoiles !

Détaché de l'ensemble, ce passage vous paraît encore une mince affaire, et vous avez raison... Mais songez que c'est comme cela d'un bout à l'autre, et que, de Patou seulement, on pourrait vous offrir peut-être quinze citations de cette force.

*** Et encore, Patou, n'est-ce rien à côté du Merle, de la Faisane et de Chantecler lui-même. Exemples :

LA POULE GRISE *avec enthousiasme.*
Il sort toujours à la même heure, comme Kant !
CHANTECLER.
Comme quoi ?
LA POULE GRISE.
Comme Kant !
CHANTECLER.
Ça c'est estomaquant !
(*A la Poule Grise*)
Allez-vous-en !
LE MERLE.
Fichez le " Kant " !

C'est le Merle aussi qui dit, voulant railler Patou de ses velléités de courir les bois avec les chasseurs:

Rhumatisme,
Tu donnes des accès d' " animalitarisme " !

Et ailleurs:

UNE POULE.
C'est chic, un papillon !
LE MERLE.
C'est très facile à faire :
On prend un W qu'on met sur un Y.

Et plus loin:

.....Tout ça, c'est des vieilles escarpolettes,
Et qui ne valent pas mon trapèze en bois neuf !
O ma cage ! signons le joyeux trois-six-neuf.
On est des ducs ; on a de l'eau filtrée à boire...

Et encore:

Mon vieux, c'est pas ma faute,
Moi je ne marche pas !
(*Sautant vivement de côté.*)
Prends-moi comme je " fuis " !

Cela n'est rien, si vous voulez. Et rien non plus, les " rasta ", les " chic ", les " mince alors! " qu'il nous débite...Seulement il ne dit pas autre chose. Il parle comme cela du commencement à la fin. Et c'est, si je ne me trompe, le deuxième rôle de la pièce.

En vain dira-t-on que M. Rostand a voulu faire du Merle le personnage antipathique. Les autres ne parlent pas différemment, ou c'est tout juste. Patou, sous prétexte de " flétrir " le Merle, trouve quand même moyen de nous parler de la vache " qui la connaît dans les foins" et du canard à qui l'on répond : " Ça t'en bouche un coin-coin ! " La Faisane défend qu'on lui fasse même " un doigt... de basse-cour ". Enfin il n'est pas jusqu'à Chantecler lui-même qui, toujours sous couleur d'en remontrer au

Merle et même sans ce prétexte,—ne verse avec joie dans le calembour et dans l'argot. Ne dit-il pas à la Faisane, dès le Ier acte, pour lui vanter la puissance de son chant :

. . . Le mur, lorsque je chante,
En bave des lézards. . .

N'est-pas lui qui s'écrie, au IIIme:

Coq du Japon, silence,
Ou bien je vous rabats votre " kakémono " !

Ne dit-il pas au Merle:

On voit luire l'œil rose
Du lapin que l'esprit, quand tu l'attends, te pose !

Toujours au IIIme, ne lance-t-il pas avec une visible satisfaction ces mots distingués que sans doute l'Académie française — dont M. Rostand fait partie — se fera un devoir d'accueillir dans son dictionnaire : " C'est du chiqué ! ", " C'est du plaqué ! ", " Il croit nous épater ! ", " Vous pouvez vous fouiller ! "

Citerai-je encore ? — Si vous voulez...Prenons-le cette fois dans un autre genre :

CHANTECLER (*aux coqs étrangers*).
Oui, Coqs affectant des formes incongrues,
Coquemars, Cauchemars, Coqs et Coquecigrues,
Coiffés de cocotiers supercoquentieux. . .
—La fureur comme un Paon me fait parler, Messieurs,
J'allitère !—
Oui, Coquards, cocardés de coquilles,
Cocardeaux, Coquelins, Coquelets, Cocodrilles,
Au lieu d'être coquets de vos cocoricos,
Vous rêviez d'être, ô Coqs, de drôles de cocos !
Oui, Mode ! pour que d'eux tu t'emberlucoquasses,

Coquine, ils n'ont voulu, ces Coqs, qu'être cocasses !
Mais, Coquins, le cocasse exige un Nicolet !
On n'est jamais assez cocasse quand on l'est !
Mais qu'un Coq, au coccyx, ait plus que vous de ruches,
Vous passez, Cocodès, comme des coqueluches !
Mais songez que demain, Coquefredouilles ! mais
Songez qu'après-demain, malgré, Coqueplumets !
Tous ces coqueluchons dont on s'emberlucoque,
Un plus cocasse Coq peut sortir d'une coque,
—Puisque le Cocassier, pour varier ses stocks,
Peut plus cocassement cocufier des Coqs !—
Et vous ne serez plus, vieux Cocâtres qu'on casse,
Que des Coqs rococos pour ce Coq plus cocasse.

Notez bien qu'ici Chantecler assure que, s'il emploie ce langage extravagant, c'est pour se moquer du Paon. Tout à l'heure, ce sera pour se moquer du Merle ou de la Pintade. Patou ne donne pas d'autre excuse, ni le Pivert, ni la Faisane... Drôle de pièce, en vérité, que celle-là, où les gens d'esprit n'ont plus d'autre ressource, pour se venger des imbéciles, que de descendre à leur vocabulaire, et qui, faite soi-disant pour protester contre le mauvais langage, demeure *presque en son entier* un tissu de calembours et d'à peu près mêlés à des termes d'argot !

*** Jusqu'aux Crapauds qui font du calembour.

Supposez que vous ayez entendu déjà trois actes interminables, en vers comme ceux que vous venez de lire (il y en a de meilleurs que ceux-là, il y en a de pires aussi).

Vous avez savouré l'Hymne au Soleil, lequel donne une bien meilleure impression à la lecture qu'à la scène.

Vous avez contemplé Chantecler expliquant à la Faisane le secret de son chant, dans des vers qui ne valent peut-être pas cher, mais qui au moins, pour une fois, ne contiennent pas de jeux de mots...

Vous avez été témoin du duel de Chantecler avec le Coq de Combat.

Enfin vous avez assisté au défilé des quarante-huit coqs étrangers (Coq Malais, Coq de Bagdad, Coq Cochino-Yankee, Coq Walikili, dit Choki-Kukullo, Coq Pseudo-Chinois Cuculicolor, et 43 autres), mesurant chacun de six à huit pieds de hauteur, et vous avez pu constater que cette scène de cirque avait pris un gros quart d'heure de votre temps pour permettre à Chantecler de lancer ensuite sa fameuse tirade :

Coquemars, Cauchemars, Coqs et Coquecigrues. . .

(Voir plus haut.)

Et vous voici au IVme acte, au centre d'une forêt où Chantecler s'est enfui avec la Faisane. Tous deux sont en train d'échanger des apophtegmes, au pied d'un arbre colossal. Clair de lune.

Soudain, dans l'herbe haute, on voit s'avancer, à petits sauts, les Crapauds. Ils sont bien une dizaine—gros et petits. Ceux-ci n'ont pas moins de trois pieds de long ; les vieux sont énormes. Que viennent-ils faire là ?

UN GROS CRAPAUD, *surgissant de l'herbe.*
Nous venons...
CHANTECLER.
Ventrebleu ! qu'ils sont laids !
LE GROS CRAPAUD, *obséquieusement.*
...Pour saluer, au nom de la Forêt qui pense,
L'auteur de tant de chants...
(*Il a mis la main sur son coeur.*)
CHANTECLER, *avec dégout.*
Oh ! ses mains sur sa panse !
LE GROS CRAPAUD, *faisant un petit saut vers lui.*
Neufs !
UN AUTRE CRAPAUD, *même jeu.*
Clairs !
UN AUTRE CRAPAUD, *même jeu.*
Brefs !
UN AUTRE CRAPAUD, *même jeu.*
Grands !
UN AUTRE CRAPAUD, *même jeu.*
Purs !
CHANTECLER.
Asseyez-vous, Messieurs.
(*Ils s'asseyent autour d'un grand champignon comme autour d'une table.*)

Le chef de la délégation explique alors à Chantecler comme quoi, par son chant vainqueur, lui, le Coq, va détrôner le Rossignol (ou Bulbul), jusque-là chantre pour ainsi dire attitré de la forêt.

TOUS, *dans une explosion.*
A bas Bulbul !
CHANTECLER
Messieurs et chers Batraciens...
Ma voix lance, il est vrai, des notes naturelles...

Ici, arrêtons-nous un moment, s'il vous plaît.

.....

Mais Bulbul, soudain, s'est fait entendre, Chantecler ne peut retenir son admiration, et

les Crapauds, vexés, " se traînent en hâte au pied de l'arbre où le Rossignol chante ".

UN CRAPAUD.
Engluons l'écorce avec nos petits bras,
Et bavons sur le pied de l'arbre !
(*Ils rampent tous vers l'arbre.*)
CHANTECLER, *à un crapaud.*
N'as-tu pas
Toi-même, pour chanter, Crapaud, une voix pure ?
LE CRAPAUD.
Oui. . mais quand j'en entends une autre, je suppure ! .
LE GROS CRAPAUD, *comme mâchonnant une écume.*
Il nous vient sous la langue on ne sait quels savons,
Et. . . .
(*A son voisin.*)
Tu baves ?
L'AUTRE.
Je bave !
UN AUTRE.
Il bave. . .
TOUS.
Nous bavons !
UN CRAPAUD, *passant tendrement son bras autour du cou d'un retardataire.*
Viens baver !
LE GROS CRAPAUD, *caressant la tête d'un petit.*
Bave !

Et, là-dessus, l'on nous sert une villanelle où reviennent six fois de suite, en refrain, les deux vers suivants :

C'est nous qui sommes les Crapauds !
. . . . . .
Nous crevons dans nos vieilles peaux ! (*sic*)

Je ne sais pas exactement quel effet ces vers font à la lecture. Au théâtre, cela donne tout simplement l'impression d'une immense bouffonnerie.

*** Je voudrais pouvoir ajouter, après cela, que *Chantecler* n'en contient pas moins beaucoup de beaux vers. Franchement, cela me serait agréable... Eh bien non ! je ne le dirai pas. Ce ne serait pas vrai.

Chantecler ne contient qu'un très petit nombre de beaux vers. Il y en a beaucoup d'autres, dans cette pièce, auxquels on voudrait pouvoir appliquer la même épithète. On le pourrait peut-être. Mais ce ne serait qu'à la condition d'effacer d'abord l'œuvre antérieur de M. Rostand. Pour quiconque a lu *Cyrano*, les meilleurs passages de *Chantecler* ne seront jamais que des rabâchages pénibles et sentant l'huile.

On en peut dire autant du caractère même de Chantecler, comme de l'ensemble de l'œuvre. C'est une mauvaise parodie de *Cyrano*.

*** D'où vient donc que *Chantecler*, déjà tiré à cinquante mille exemplaires en librairie, continue de faire salle comble, tous les jours, à la Porte-Saint-Martin ? D'où vient que la critique, en général, n'a voulu que condamner à demi cette œuvre-là, tout en couvrant l'auteur d'éloges ? D'où vient enfin que le public, pour protester contre un tel spectacle, s'est contenté jusqu'ici de ne pas applaudir, et de siffler, à quelques reprises, le fameux chœur des Crapauds, quand tout autre écrivain, avec une pièce pareille, se fût attiré pour le moins des pommes cui-

tes ?... De quel privilège étrange jouit donc M. Rostand, et si, avec *Chantecler*, il obtient encore un succès relatif, comment expliquer cela ?

Lui-même va se charger de nous le faire entendre :

> ...C'est que dans l'air
> Il avait dû rester de ma chanson d'hier !
> (Chantecler, *acte IV, scène 6.*)

Tout le secret est là. *Cyrano* et, dans une moindre mesure, l'*Aiglon*, ont laissé dans toutes les mémoires une si forte trace, qu'à l'auteur de ces deux œuvres on est prêt à tout pardonner. " C'est un de ces hommes — disait un jour de M. Rostand l'un de ses compatriotes — qui font qu'en chemin de fer ou en paquebot, à l'étranger, on ne se sent pas humilié à côté d'un Anglais ." Aux yeux d'un grand nombre, ici, l'auteur de *Cyrano* est avant tout une gloire française, il fait pour ainsi dire partie de l'avoir national, et il ne peut diminuer sans que chaque Français ne se sente, en quelque sorte, un peu amoindri lui-même...

On passe donc *Chantecler* à M. Rostand en faveur de *Cyrano*. Combien de personnes, dont il reste cependant l'idole, ne reviennent-elles pas de *Chantecler* la tête basse, souffrant de cet échec comme d'une infortune personnelle, osant à peine s'avouer à elles-mêmes leur désillusion !

*** Mais il ne faudrait pas supposer que, si *Chantecler* a désappointé le public, M. Rostand de son côté soit fort content de cette œuvre. Jamais un artiste n'a plus douté de son génie, jamais aucun n'a eu plus que lui l'effroi du lendemain et le vertige devant son œuvre... N'est-ce pas lui-même, Edmond Rostand, qui s'écrie par l'organe de Chantecler (et c'est justement l'une de ses meilleures inspirations) :

Comprends-tu maintenant l'angoisse qui me ronge ?
Ah ! le cygne est certain, lorsque son cou s'allonge,
De trouver, sous les eaux, des herbes ; l'aigle est sûr
De tomber sur sa proie en tombant de l'azur ;
Toi, de trouver des nids de fourmis dans la terre ;
Mais moi, dont le métier me demeure un mystère,
Et qui du lendemain connais toujours la peur,
Suis-je sûr de trouver ma chanson dans mon cœur ?
(*Acte II, scène 3.*)

Je n'ai pas besoin de dire jusqu'à quel point cela est touchant et pathétique... Remercions le Ciel, mes amis, qui veut bien nous épargner, à nous, ces angoisses, et, quant à M. Rostand, il peut se consoler. D'autres avant lui — et de plus grands encore — eurent de ces *accidents*. Entre deux chefs-d'œuvre, ils écrivaient des... *Chantecler*. Corneille lui-même, le vieux Corneille, n'avait-il pas — après le *Cid*, je pense — publié et fait jouer *Suréna, roi des Parthes* ? Cela ne l'a pas empêché de nous donner, par la suite, de nouveaux chefs-d'œuvre. Qui songe aujourd'hui, devant le bronze pensif de Cor-

neille, à *Suréna, roi des Parthes* ? C'est à peine s'il en reste, au fond de quelque bibliothèque, un exemplaire oublié. Un seul homme, depuis un siècle, a prétendu l'avoir lu. C'est Brunetière. Et encore, l'avait-il lu jusqu'au bout ?...

Il en sera de même, espérons-le, de *Chantecler*. Quelqu'un de ces jours, M. Rostand nous arrivera avec un nouveau drame héroïque qui effacera jusqu'au souvenir de ce cauchemar.

Croyons-le fermement. C'est M. Rostand qui nous le prêchait dès la *Princesse lointaine* :

En croyant à des fleurs souvent on les fait naître.

Et puis, nous y aurons double mérite :

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière!

C'est Chantecler qui le dit (*acte II*), et, pour une fois, il n'est que juste de l'applaudir.

LE PAON D'ÉMAIL (1)

Un grand poète nous serait-il né ?

Il vient de paraître à Paris, chez Lemerre, un livre dont la critique des grands journaux —le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Temps* — s'accorde à reconnaître qu'il ne s'est rien vu de plus remarquable, en France, depuis nombre d'années.

C'est un recueil de vers : *Le Paon d'Émail*. Auteur : M. Paul Morin, un Canadien-Français.

M. Paul Morin est un tout jeune homme ; il a vingt-trois ans à peine. Jusqu'à cet ouvrage il n'avait encore rien publié, si ce n'est cinq ou six pièces dans l'ancien *Nationaliste*. Il est complètement inconnu chez nous.

Les premiers exemplaires de son livre, paru voilà deux semaines, viennent tout juste d'arriver à Montréal, et c'est à peine si nous avons eu le temps de le parcourir, à la toute dernière heure. C'est dire que nous serions bien embarrassé d'en faire aujourd'hui une critique étendue. Tout au plus, pour satisfaire la louable curiosité de nos lecteurs, pouvons-nous essayer d'en donner une faible idée par des citations.

(1) *Action*, 30 décembre 1911.

*** *Le Paon d'Émail* comprend une centaine de pièces, presque toutes de courte haleine.

Quelques-unes de ces pièces datent de quelque temps déjà ; il y en a qui furent composées au collège, entre deux cours de rhétorique ou de philosohie. Au lieu de piocher consciencieusement son thème grec, ou de s'enfoncer comme un bon élève dans la passionnante étude des *Universaux*, M. Paul Morin, dès cette époque, voyageait par l'imagination dans ces pays merveilleux qu'il ne connaissait encore que par les livres: la France, l'Italie, l'Espagne, la Hollande. Il visitait au hasard Carcassonne, Venise, Paris, Grenade, Haarlem. . .et il les décrivait.

Il devait les voir réellement quelques années plus tard. Aussitôt finies ses études de droit, voilà deux ans, il s'embarquait pour l'Europe de ses rêves. Tour à tour il parcourut l'Espagne, l'Italie, la Grèce, la France tout entière, s'arrêtant longuement à tous les endroits consacrés par l'art et par le souvenir des vieux âges. Ce fut pour lui une promenade enchantée. Il en rapporta les impressions les plus riches et les plus vibrantes qu'une nature d'artiste et de poète puisse ressentir ; et ce sont ces impressions — ces *impression de voyage* — qu'il a essayé de traduire dans son livre.

Autant que l'a permis un art adolescent,
Mes vers, je vous ai faits sincères et sonores ;

J'ai dit les jardins bleus sous le rose croissant,
Les dieux antiques, les centaures,

La douceur de l'Hellade et le bel Orient ;
Et vous avez loué, dans mon cœur qui s'éveille,
La nature où, païen, bondissant, souriant,
Je cours de merveille en merveille.
(*Page* 118.)

*** Tour à tour il nous conduit à Vérone, à Bruges, à Venise, à Quimper, à Stamboul. Mais c'est la France surtout qui le charme ; et chaque fois qu'il parle d'elle, c'est avec un véritable accent d'amour, — frémissant.

O cher pays que j'aime autant que mon pays,
Je vous aimerais trop, je ne vous verrai plus,
Mais je veux dire à tous que mon âme est française,
Combien je vous goûtai, combien vous m'avez plu,
Que votre air est doux comme un visage qu'on baise.

Adieu. J'emporte en moi votre nom adoré
Et tout ce qu'il contient d'amour et d'espérance.
Tu es toute en mon cœur. Bientôt je reverrai
Ma terre maternelle et noble . . . *Adieu, MA France* !

(C'est nous qui soulignons.)
Il écrit à un ami du Canada (*page* 153) :

—Ah ! combien je vous ai regretté ce matin,
Quand, à l'aube mouvante et verte de ma vigne,
Je mourais de l'ardeur *du tendre ciel latin ;*

Et plein du souvenir de notre adolescence,
Des mille jours divins où nous mêlions nos voix
Pour louer *la lointaine et forte et douce France,*
J'ai cru, pour un instant, vous avoir près de moi.

De la France, il aime tout : le paysage, l'atmosphère, les " Marbres " et les " Feuillages ", l'abrupte côte bretonne et le contour pur des coteaux enguirlandés de vignes. . . Il aime la France dans son présent et il l'aime dans son

passé. Il l'aime surtout dans son passé. Voyez avec quelle émotion il évoque, au petit Trianon, les figures évanouies de la royauté à son déclin :

Mon cœur français et moi nous vîmes ce matin
Le paisaible hameau parfumé de fougère
Où Marie-Antoinette en paniers de satin
Rêva d'être bergère ;

Et j'ai dit à mon cœur : " Le matin est si beau,
Si clair, si bleu ! pourquoi faut-il que tu tressailes
Ainsi que tu le fais devant un cher tombeau,
En revoyant Versailles ? "

Mais j'ai bientôt compris en regardant le lac,
La barque et son anneau rongé de mousse brune
Qu'on détachait, lorsque la tendre Polignac
Ramait au clair de lune ;

Les pelouses, l'étang doré, les noirs taillis ;
Le parc mélancolique où, jouant à la balle,
Le dauphin poursuivait dans les sentiers fleuris
Madame de Lamballe ;

Les ronds-points de Le Nôtre et les ifs de Watteau
Où se perdait la reine, amusée et frivole,
Sans voir son front lauré par un mouvant flambeau
D'une rouge auréole. . .

O cruelle douceur du petit Trianon !
Royaume désolé, candide bergerie,
Avec quelle douceur redit-elle ton nom,
Blonde folle meurtrie,

Quand il fallut quitter pour la dernière fois
Tes chaumières de laque et tes marronniers roses,
Et le temple où l'Amour cachait dans son carquois
Des flèches sous des roses !

(*Pages* 104 *et* 105.)

Nous ne voudrions pas exagérer, mais cette mélancolie devant les vieux souvenirs, ce sentiment du passé, à la fois si profond et si dé-

licat, d'autres poètes peut-être les ont eus au même degré : nous ne croyons franchement pas qu'il s'en soit trouvé un seul, nous disons parmi les plus grands d'aujourd'hui, pour l'exprimer aussi bien. On dira si l'on veut que nous abusons des grands mots : pour nous cette petite pièce est un chef-d'œuvre.

Celle-ci sur *Carcassonne*, sans atteindre à la même profondeur d'impression, n'en est pas moins intéressante. Elle donnera, quoi qu'il en soit, quelque idée de la virtuosité de l'auteur :

Le soleil tombe, un clocher sonne,
Dans le brouillard gris et moiré
Qui monte d'un champ labouré :
C'est Carcassonne !

Son pont-levis qui s'écussonne
Chancelle sur ses ais caducs.
Où sont les barons et les ducs
De Carcassonne ?

Et sur ce pavé qui résonne
Sous les sabots d'ânes ruraux,
Où sont tes alezans ducaux,
O Carcassonne ?

Et la cloche qui carillonne
Les victoires et les tournois ?
Qu'elle chantait bien, autrefois...
A Carcassonne !

Mais maintenant il n'est personne
Aux ogives des clochetons,
Et ternis sont les hoquetons
Dans Carcassonne...

Terni tout cet or qui blasonne
De soleil les caparaçons,
Ternis les clairs estramaçons
De Carcassonne.

Le vent qui dans les tours frissonne
N'agite plus les étendards
Sur les créneaux et les remparts
De Carcassonne ;

La pastorale et la chaconne,
Les ménestrels, les tambourins,
N'enjoyeusent plus les chemins
De Carcassonne ;

Tes murailles qu'on étançonne,
Par Louis et Charles Martel
Et par Raymond de Trincavel,
—Las ! Carcassonne !

Comme celles de Maguelonne
Furent détruites, mais l'éclat
De tes exploits est toujours là,
Dans Carcassonne...

Et pendant que la cloche sonne
Dans le brouillard gris du passé
Je vois le ciel fleurdelisé
Sur Carcassonne !
(*Pages* 93, 94 *et* 95.)

*** Nous voudrions pouvoir citer encore, dans une note pareille : *La Malmaison*, *Avignon*, *Adieux à Venise*... Mais il faut se borner.

Après s'être à loisir arrêté devant les ruines, devant l'histoire, devant les paysages, le poète a fait un retour sur lui-même ; il a voulu écouter ses " voix intérieures ". Elles ne l'ont pas moins heureusement inspiré que ses voyages à travers le monde. On en jugera par deux ou trois citations :

Vous vouliez que je reste en mon pays, pourtant !
Je pense à vous, à ma fenêtre, en écoutant
Le souffle sourd et lourd de la ville endormie...
Comme vous êtes loin, ce soir, petite amie !

Je pense à vous, à ma fenêtre, en écoutant
Votre lointaine voix qui chante dans mon âme,
Et la voix, tour à tour, me caresse et me blâme.
Pourquoi suis-je parti, moi qui vous aimais tant ?

Le souffle sourd et lourd de la ville endormie,
Passant par le jardin, monte vers moi, plus doux.
Serai-je indifférent, serez-vous ennemie ?
Vous êtes si frivole et je suis si jaloux !

Comme vous êtes loin, ce soir, petite amie . . .
Hélas ! pourquoi toujours mon cœur trop inconstant,
Dédaignant cette main que le bonheur lui tend,
Préfère-t-il l'angoisse à la bonne accalmie ?

Vous vouliez que je reste en mon pays, pourtant !

(*Page* 138.)

Ailleurs ;

Je reverrai souvent ton jeune et cher visage,
Petite fille que j'aimai.
Ton regard confiant, ta voix si fraîche et sage,
Sont mon désir jamais calmé.

Souviens-toi. Je ne veux pas que tu te dérobes
A des regrets inapaisés,
Quand, moi, je sais encor la couleur de tes robes
Et le nombre de tes baisers.

(*Page* 133.)

Enfin, ce *Conseil*, digne en tous points de Sully-Prudhomme, avec quelque chose, en plus, sur la fin, d'infiniment plus pessimiste encore et plus poignant :

N'analyse jamais ce cœur triste et subtil
Qui t'angoisse et te lie,
Tu n'y rencontreras, si généreux soit-il,
Que la mélancolie.

Dissèque froidement cette sincérité
Où ton âme se livre . . .
Le plus fol amoureux a toujours imité
Les mots de quelque livre.

Chasse le souvenir des candides serments
De celle que tu aimes,
Ton esprit n'y verra que sujets de romans
Et matière à poèmes.

N'évoque pas non plus les beaux jours consacrés
A l'ardente nature,
Ta mémoire, depuis, les a dénaturés
Par la littérature.

Le rapide présent ou le bel avenir
Ne charme ni ne touche,
Tel baiser donnera le cruel souvenir
D'une plus chère bouche.

Il te faut ignorer tout sentiment nouveau,
Toute tendresse douce,
Involontairement, le livresque cerveau
Les chasse et les repousse...

Mais du laurier, surtout, fuis les amers rameaux.
—Tour d'ivoire et d'argile,—
Il n'est de calme vrai que parmi les tombeaux,
Farouche et sûr asile !

(*Pages* 126 *et* 127.)

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'intérêt que présentent de telles pièces, où se trahit, pour ainsi dire à chaque vers, l'un des plus riches tempéraments de poète et d'artiste qui se soient révélés depuis longtemps.

*** Il y a encore dans ce livre sur le monde divin de "l'Hellade", sur l'antiquité romaine, sur le Moyen-Age, de nombreux sonnets à la manière de Jose-Maria de Heredia, des *Épigrammes* d'un relief et d'une plastique presque incomparables...

Citerons-nous encore?

Que ce fût le glaive ou la crosse abbatiale,
La licorne, la fleur, les monstres ou les dieux,

Avec quelle maîtrise et quel amour pieux
Ta main historait la lettre initiale !

O Maître enlumineur, la sainte liliale
Et la tarasque ailée ont ébloui mes yeux,
Mais j'aime plus encor l'oiseau mystérieux
Dont tu fis rutiler la traîne impériale ;

Et de ma plume où tremble une goutte d'émail,
Comme en ce manuscrit clos d'un riche fermail
Où ton pinceau mêla la chimère à la guivre,

A la gloire du Paon, sphinx orgueilleux et pur,
Je veux entrelacer, aux pages de mon livre,
A la cursive d'or l'onciale d'azur.

(*Pages* 3 *et* 4.)

Ne dirait-on pas un sonnet des *Trophées* ? Il y en a comme cela à perte de vue, tous ou presque tous aussi bien frappés, tous ou presque tous de première qualité.

Puisque tout naturellement le nom de Heredia est venu sous notre plume en transcrivant ce sonnet, ce serait ici peut-être le moment de se demander si l'influence des maîtres contemporains ne se fait pas sentir avec quelque excès dans ce recueil. C'est une question à laquelle il ne serait pas difficile de répondre. M. Paul Morin a évidemment beaucoup lu— pour ne citer que ceux-là — d'abord Heredia, puis Verlaine, Albert Samain, Arthur Rimbaud, M. Fernand Gregh, Madame de Noailles de laquelle il tient, pour le dire en passant, son admiration pour " l'oiseau divin ", le Paon (d'où le titre de son livre), M. Edmond Rostand, M. de Montesquiou-Fezensac, M. Henri de Régnier,

pour ne rien dire de Théophile Gautier, de Banville, de Sully-Prudhomme, de vingt autres encore. Il nous serait facile, si nous en avions le temps, de montrer la part de chacun de ces poètes dans la formation de notre auteur, et les traces qu'on retrouve d'eux tous dans son œuvre.

Hâtons-nous de l'ajouter, s'il n'a pu (ce que l'on pourrait difficilement d'ailleurs attendre d'un jeune poète) se dégager encore, dans cette première œuvre, de l'empreinte de ses lectures, du moins nous épargne-t-il, lors même qu'il s'inspire le plus étroitement d'un modèle, ces pastiches plats et déshonorants qui remplissent quatre-vingt-dix-neuf sur cent des recueils de vers publiés aujourd'hui, même en France. La plupart du temps, c'est l'influence mêlée de plusieurs poètes qui déteint sur ses vers, sans qu'on puisse exactement discerner lequel a laissé sur lui l'impression la plus marquée. Quelquefois, assez souvent même, à vrai dire, il lui arrive, dans des manières d'*études*, de se livrer à l'imitation voulue de tel ou tel maître; alors— et c'est ce qui le distingue,—loin de pasticher maladroitement son modèle, et d'en donner une copie inférieure, il l'imite, si nous osons dire, — et hormis que le modèle soit un Théophile Gautier ou un Jose-Maria de Heredia, — il l'imite non-seulement en l'égalant, mais en le surpassant ; il l'imite, si nous osons dire, *en mieux*. C'est ainsi, pour ne citer que ces

deux exemples, qu'il fait couramment, et comme en se jouant, du Verhaeren mieux que Verhaeren lui-même, et du Fernand Gregh supérieur au vrai Fernand Gregh.

Après cela, qu'il ait, dans son inspiration même la plus personnelle, une originalité très nettement dégagée, c'est ce qu'il serait exagéré de dire, comme il serait, d'ailleurs, excessif de l'attendre d'un jeune homme de vingt-trois ans. Ce qui par contre à nos yeux n'est pas douteux, si extraordinaire que puisse paraître de prime abord cette opinion, c'est qu'il n'existe pas à l'heure qu'il est, — même en France, — même parmi les Fernand Gregh, les Henri de Régnier, les Edmond Rostand, — un poète qui possède mieux *son métier*, qui sache mieux *faire le vers*, et qui, avec un sentiment très vif, encore peut-être qu'un peu livresque, des choses de la nature et de l'art, ait plus d'habileté technique, de ressources et de sûreté de main, que ce jeune Canadien-Français de vingt-trois ans.

*** " Ce jeune Canadien-Français ", avons-nous dit... A vrai dire, il n'est rien — absolument rien — qui ne trahisse, dans l'œuvre dont nous venons de parler, un homme de chez nous. L'Hellas, la Rome antique, la France du Moyen-Age, celle du XVIIIe siècle, ou celle du XXe, avec son atmosphère, ses paysages, ses monuments, voilà tout ce qui, dans ce re-

cueil, semble avoir inspiré M. Paul Morin.

Est-ce à dire qu'il n'ait gardé aucun souvenir du sol natal ? On se tromperait étrangement à le croire. N'est-ce pas à lui en effet qu'échappe ce cri poignant de douleur et de détresse (*poème du* Départ, *page* 112) :

O cher pays que j'aime autant que mon pays,
Vous ne serez demain qu'une des cent chimères
Dont meurt le fils de ceux qui, vendus et trahis,
Vous ont tout pardonné, puisqu'on pardonne aux mères !

Et n'est-ce pas lui aussi qui, vers la fin de son livre, dédie à ses compatriotes canadiens-français, en s'excusant de n'avoir parlé dans son œuvre que des *vieux pays*, cette pièce touchante —quoique déparée peut-être légèrement par une fausse figure :

Et si je n'ai pas dit la terre maternelle,
Si je n'ai pas chanté
Les faits d'armes qui sont la couronne éternelle
De sa grave beauté,

Ce n'est pas que mon cœur ait négligé de rendre
Hommage à son pays,
Ou que, muet aux voix qu'un autre sait entendre,
Il ne l'ait pas compris ;

Mais il aurait fallu remplacer sur ma bouche
Le luth par l'olifant,
Et je voulais louer la fleur après la souche,
La mère avant l'enfant.

N'ayant pour seul flambeau qu'une trop neuve lampe,
Les héros et les dieux
N'étant bien célébrés que l'argent à la tempe
Et les larmes aux yeux,

J'attends d'être mûri par la bonne souffrance
Pour, un jour, marier

Les mots canadiens aux rythmes de la France
Et l'érable au laurier.

(*Pages* 158 *et* 159.)

Voilà du Louis Mercier tout pur, ou nous nous trompons beaucoup !

Nous ne voudrions ici, pour terminer, souhaiter aucune souffrance, même une *bonne souffrance*, à l'excellent poète qu'est M. Paul Morin.

Pourtant, s'il ne lui manquait, pour nous donner le poète que nous attendons depuis si longtemps... s'il ne lui manquait que l'épreuve et les tourments, et que ces tourments dépendissent de nous... en vérité, en vérité nous ne savons trop ce que nous ferions.

Peut-être consentirions-nous à le jeter dans le malheur, — à le jeter même en prison.

Enfin, — blasphème que rien n'égale !— blasphème qui n'a de nom dans aucune langue humaine, enfin alors serions-nous peut-être délivrés chez nous, — serions-nous délivrés *pour de bon* — comme on dit en vers, — des Crémazie, des Fréchette et des Chapman.

QUE CEUX QUI ONT DES YEUX, VOIENT! (1)

M. l'abbé Camille Roy n'est pas le premier venu. Ancien élève du Collège de Rome, licencié ès-lettres de la Sorbonne, ayant beaucoup voyagé, beaucoup étudié, auteur, en outre, de quelques ouvrages de critique fort estimés, il jouit parmi les siens d'une grande réputation. Depuis longtemps déjà sa compétence littéraire ne fait plus question pour personne. Son autorité est immense. Il est le juge sans appel des auteurs et toutes les productions nouvelles — histoire, roman, poésie — sont définitivement classées dès qu'il a formulé le sentiment qu'elles lui inspirent. Déjà Québec salue en lui l'une de ses gloires. On célèbre son nom des hauteurs de la Grande-Allée aux profondeurs de Saint-Roch et il n'est pas jusqu'à M. d'Hellencourt qui ne s'incline, tout le premier, devant l'étendue de son savoir et la sûreté de son jugement. Bref, il occupe dans notre petit monde intellectuel une position unique et qui donne à sa pensée un poids véritablement exceptionnel.

Or un auteur faisait paraître dernièrement à

(1) *Action*, 10 août 1912.

Québec, sous les yeux mêmes de M. Roy, un livre dont le succès fut tout de suite prodigieux. Tous les journaux ne parlaient plus que du nouveau chef-d'œuvre, il s'en vendait plus de mille exemplaires en l'espace de quelques semaines. N'ayant pu mettre encore la main sur le volume, désireux néanmoins d'en avoir quelque idée, nous voulûmes savoir, d'un ami de Québec, ce qu'en pensait M. l'abbé Camille Roy. Par le retour du courrier, nous recevions, découpé de l'*Action Sociale*, un article où M. Roy, avec son autorité habituelle, développait abondamment son opinion sur l'auteur et sur le livre. C'était justement cet article qui, dès le premier jour, avait fait la fortune singulière de l'ouvrage.

Il faut dire qu'il y avait de quoi. M. Roy, en effet, ne se contentait pas de vanter dans le roman de M. Bernier des qualités moyennes : il annonçait au public, purement et simplement, un chef-d'œuvre. Il le disait même en toutes lettres : *Au large de l'Ecueil* est mieux qu'un roman passable, c'est un "bon" roman.

Ce n'est pas seulement Jules Hébert et Marguerite Delorme qui ont passé au large de l'écueil ; c'est aussi M. Hector Bernier.

L'écueil, je veux dire le roman, n'avait rien qui pût l'effrayer. L'inspiration aidant et je ne sais quel souffle large qui a toujours traversé cette âme d'élite, il s'est lancé sur la haute mer de la fantaisie et de la réalité, et, ô merveille ! il a vigoureusement battu la vague, il a contourné l'écueil, et le voici au rivage, salué par ses amis qui étaient anxieux de son effort, applaudi par ses maîtres qui voient

se réaliser déjà de brillantes promesses, recherché du public qui aima toujours les jeunes imprudents ! SON LIVRE MÉRITE DEUX FOIS DE PORTER LE TITRE PÉRILLEUX. EN VÉRITE, IL DEVAIT S'INTITULER : *AU LARGE DE L'ÉCUEIL* ! (1)

Suit un développement d'environ trois colonnes, petit texte, où M. l'abbé Roy s'efforce d'analyser de son mieux les mérites nombreux de l'ouvrage. Comme il va terminer, cependant, il s'aperçoit qu'il n'a pas encore tout dit :

L'espace me fait ici défaut pour vous faire goûter CES BELLES CHOSES. Mais il n'importe, vous lirez ce livre et vous découvrirez vous-même CES BEAUTÉS AGRÉABLES.

Un accident, où nous eûmes l'autre jour la patte cassée, nous ayant fait des loisirs pour quelques semaines, nous en avons voulu profiter pour découvrir nous-même, à notre tour, "ces beautés agréables". Après une lecture attentive des trois cent dix-neuf pages qui composent le livre de M. Bernier, nous pouvons dire, en toute conscience, que nous ne regrettons pas d'avoir suivi le conseil de M. l'abbé Roy.

*** Sans avoir jamais lu ce livre, vous en connaissez certainement le thème. Il n'est pas neuf. C'est, tout simplement, l'adaptation au Canada de *Colette Baudoche*, à cette différence près qu'ici c'est la religion, plutôt que le patriotisme, qui s'oppose au triomphe de l'amour. Barrès, René Bazin dans *Les*

(1) Les majuscules, dans cette citation et celles qui suivent, sont de Jules Fournier.

Oberlé, les frères Margueritte dans *Les Frontières du Cœur*, vingt autres auteurs, ont tour à tour, en ces dernières années, exploité le même sujet. Ne l'ont-il pas épuisé ? Il était, en tout cas, curieux de voir ce qu'en pourrait tirer une main canadienne, en transposant dans les âmes et parmi les paysages de chez nous ce duel tragique du devoir et de la passion. C'est ce que M. Hector Bernier a tenté de nous montrer. Encore que l'entreprise n'eût rien de fortement original, elle offrait pourtant matière à un travail digne d'intérêt. Voyons comment notre romancier s'en est acquitté.

Nous regrettons d'avoir à le dire, mais il faut bien tout de même y venir : ce livre, tant admiré de M. l'abbé Roy, non-seulement manque de style et de grammaire, il constitue encore, du commencement à la fin, et sans interruption, l'œuvre la plus lugubrement bouffonne qui ait jamais vu le jour en notre beau pays.

Rappelons brièvement l'intrigue : M. l'abbé Roy lui-même va se charger de nous la résumer.

> ...Et c'est entre deux âmes françaises, entre Jules Hébert, canadien de Québec, et Marguerite Delorme, française de France, que va surgir le conflit, que va se dresser l'écueil.
>
> Les deux jeunes gens se sont connus sur un vaisseau qui ramène Jules dans son pays. Leurs âmes se sont vite éprises l'une de l'autre ; mais, tout de suite, elles ont pris conscience que des pensées, des convictions religieuses trop différentes, devaient à jamais les tenir éloignées. Jules est un croyant, un Québecois enraciné dans sa foi catholi-

que, et un croyant logique et militant. Marguerite est fille d'un sectaire, d'un libre-penseur fanatique, d'un sans-patrie, d'un disciple de Voltaire et d'Hervé (*sic*) . . .

Marguerite et Jules, au moment d'arriver à Québec, avant de se dire adieu, se promettent de se revoir. Jules se fait le cicerone attentif de la jeune française. Celle-ci aperçoit la beauté de Québec et des campagnes qui l'avoisinent à travers les yeux de Jules . . .

Mais il faudra se quitter. D'ailleurs, ni le père de Jules, ni celui de Marguerite, n'approuvent ces relations . . .

Mais les deux jeunes gens regrettent de plus en plus douloureusement la nécessité de la séparation, à mesure qu'approche l'heure du départ de la famille Delorme. Marguerite, qui a beaucoup connu Jules et Jeanne sa sœur, qui les a accompagnés à Sainte-Anne de Beaupré, qui a été vivement impressionnée par le spectacle de nos édifiants pèlerinages, commence à douter de la vérité de son nihilisme religieux. Et la souffrance va achever la conversion de cette âme. La veille du départ pour l'Ouest, et par conséquent, de la séparation définitive . . . elle est prise d'une fièvre aiguë qui rouvre les blessures mal cicatrisées d'une ancienne maladie ; ses yeux s'éteignent peu à peu ; elle souffre des douleurs cuisantes, pendant qu'elle voit la lumière graduellement se retirer de sa vie. Ne sachant quelle protection invoquer pour échapper au malheur qui la menace, elle s'adresse au Dieu de Jules et de Jeanne. Celle-ci la conduit à Sainte-Anne, où un miracle la guérit. Marguerite est pour jamais gagnée à la foi catholique. Rien ne s'oppose donc plus à son mariage avec Jules. Son père, dont le fanatisme s'exalte à la pensée que sa fille croit en Dieu et adore, se séparera volontiers de cette enfant dont le commerce lui sera désormais pénible.

Et le roman finit donc, comme souhaitent la plupart des lecteurs, par un mariage dont chacun reste libre de fixer la date.

Jules Hébert est donc le héros de l'œuvre, le personnage favori de l'auteur. Aux yeux de M. Bernier, — comme de M. Roy évidemment, — il représente le jeune homme idéal.

Or il se trouve que Jules Hébert dans la réalité, avant tout et sur toute chose, au fond comme à la surface, n'est autre chose qu'un parfait raseur, quand il n'est pas un malappris. Il se montre d'un bout à l'autre du livre, tour à tour d'une sottise qui décourage et d'une grossièreté qui confond. Quelques citations permettront d'en juger.

Le voici en présence de cette jeune fille qu'il aime, mais qu'il vient à peine de rencontrer. Elle n'essaie pas du tout de le convertir ; elle le laisse bien en paix sur le chapitre des croyances. Elle ne discute ni sa religion, ni sa morale, ni sa philosophie. Elle ne lui parle même pas de politique. Elle lui demande seulement d'être pour elle un agréable compagnon de voyage. Croyez-vous qu'il va s'en tenir là ? • Eh bien ! mes amis, si vous le croyez, c'est que vous ne connaissez pas notre Québecquois !

Comme le paquebot approche des côtes d'Amérique, et que déjà l'on voit briller dans le lointain les feux de Belle-Isle, Marguerite Delorme a demandé à notre jeune Canadien de l'accompagner dans une promenade sur le pont. Très volontiers, dit-il ; et, pour la distraire, voici le genre de conversation qu'il imagine de tenir :

Elle l'entendait encore murmurer avec passion : " Que je suis heureux de te sentir là près de moi, mon Canada bien-aimé. Je vais donc te revoir, te contempler, te ser-

vir encore. Bientôt nous vivrons ensemble : ma poitrine aspire déjà le souffle qui vient de ton golfe... Je vous demande pardon, Mademoiselle, je me suis oublié. J'éprouve une exaltation plus forte que ma volonté. Tout l'amour de mon pays me gonfle le cœur : c'est la première fois que j'y reviens de si loin. J'ai vécu, là-bas, des heures profondes où le meilleur de moi-même a vibré, où j'ai connu la plénitude de l'existence. J'ai glissé sur l'onde immortelle, le soir, à travers Venise endormie ; j'ai vu des hauteurs du Pincio le couchant inonder Rome de féerie et de splendeur, et, du sommet du Vésuve, la baie de Naples et la campagne italienne dérouler leur poésie empoignante, et j'ai vu, de la Tour Eiffel, le Paris gigantesque de mes rêves, et, à la Comédie-Française, où l'on jouait *Œdipe-Roi*, la résurrection de la Grèce antique. Mais tout cela ne fut pas le sanglot qui m'a pris à la gorge il y a un instant. Il a fallu que je parle à la terre de mes aïeux comme un fils à sa mère qui le retrouve. Elle est peut-être moins belle, moins divine que celles que j'ai parcourues, mais quelque chose en moi le nie, parce que je lui appartiens." (*P.* 10-11.)

Pauvre petite ! Vous pensez si elle avait là de quoi s'égayer. Le pis, c'est que ce genre d'accès furieux n'était point nouveau pour elle. Depuis le moment où il l'avait connue à la table du bord, point de jour que notre Canadien ne lui eût ainsi *collé* impitoyablement quelque discours de Saint-Jean-Baptiste. L'auteur lui-même prend soin de nous en instruire, dès la onzième page du livre.

A PLUSIEURS REPRISES, il l'avait initiée tour à tour, avec presque la même chaleur (*sic*), presque la même puissance (*resic*), à l'âme canadienne-française, héroïque, séculaire, ardente, inassimilable, et à l'âme canadienne, vivante, mais qui tâtonnait, se cherchait elle-même, et, dans le conflit des races et le tourbillon des joutes politiques, faisait la conquête d'elle-même. Et suspendue AUX TIRADES ENFLAMMÉES DU JEUNE HOMME, Marguerite Delorme avait compris, etc. etc. (*P.* 11-12.)

De toute la traversée, la malheureuse enfant n'entendra point parler d'autre chose. Ce charmant jeune homme s'est juré de lui expliquer à fond la politique canadienne et il n'en démordra pas. L'auteur, d'ailleurs, presque à la même page, nous déclare le plus tranquillement du monde qu'il ne faut point suspecter là-dessus la simplicité d'âme de son héros : " Jules Hébert, dit-il en effet, — Jules Hébert NE POSAIT PAS (*sic*), avec la jeune fille . . . " (*P.* 12.) Jugez un peu, s'il avait posé !

Heureusement tout a une fin, même les traversées du *Laurentic*, et tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes, si la victime de tant de cruautés ne devait retrouver son persécuteur au Canada. Elle l'y retrouve, hélas ! et c'est en sa compagnie qu'elle visitera les principaux sites de la ville et de la campagne québecquoises. Il faut voir ce que cela lui coûte !

Jusque-là, au moins, notre bon jeune homme s'était contenté de lui parler politique : voici maintenant qu'il va la pousser de force, à toute occasion, dans la controverse religieuse. En vain la pauvre jeune fille, qui est une personne bien élevée, tente-t-elle de se dérober : son compagnon ne le lui permet pas. Qu'il la conduise à la Terrasse ou aux plaines d'Abraham, au Parlement ou aux chutes Montmorency, qu'il lui fasse contempler "les prés verts de Charlesbourg " ou la falaise abrupte de l'île d'Orléans,

toujours et à tout propos il trouve moyen de lui reprocher brutalement son incroyance.

—Nous autres, Canadiens-Français, nous sommes des catholiques... La Libre-Pensée nous répugne. Quoi que disent vos compatriotes, nous préférerons toujours, pour notre part, le Christ à votre Voltaire. Et cœtera.

Tout lui est prétexte à de telles réflexions. Que la malheureuse lui parle du charme des paysages, de la poésie des monuments, de l'agrément des promenades ou simplement du temps qu'il fait, vlan ! il faut qu'il lui réponde par un sermon. Et quel sermon !

Dès leur première rencontre à Québec, Marguerite Delorme se croit tenue de faire compliment à notre Canadien sur la beauté de son pays :

Hier soir, dit-elle, au Château Frontenac, assise à la fenêtre de ma chambre qui regardait le Saint-Laurent, rouge de flammes, j'ai reçu le coup de foudre... Décidément, je suis amoureuse !... (*P.* 68-69.)

Un autre, vous, moi, enfin un Canadien ordinaire, un catholique dans la moyenne, aurait répondu par un mot aimable à cette aimable parole. Lui, écoutez-le :

Selon votre idéal de l'amour libre (*sic*), je suppose, dit Jules, avec un sourire. Quand il vous plaira de rompre vos amours, vous nous quitterez... (*P.* 69.)

Discrètement, la jeune fille s'efforce d'entraîner son interlocuteur sur un terrain moins brûlant...—Voyez donc, dit-elle, le joli paysage !

La Porte Saint-Louis me fait songer à l'entrée orgueilleuse de quelque forteresse invisible... Le contraste est joli des remparts lourds et des robes légères volant sur les carrés du tennis... Au-dessus de la muraille, les toits aux mille formes bizarres se chauffent au soleil... Les clochers dans l'azur impressionnent... (*P.* 69.)

Elle n'a pas sitôt prononcé ce mot de " clochers " que son aimable compagnon saute à deux mains sur l'occasion :

Vous n'avez donc pas l'horreur des clochers ? la remercie-t-il du regard et de la voix. (*P.* 69.)

Conciliante, elle tente d'expliquer, d'arranger les choses...

Ils m'ont toujours émue, répond-elle doucement. Parfois la musique des cloches me donne envie de pleurer. Je désire que les clochers restent debout !... Ils parlent d'idéal... Quelque chose rayonne autour d'eux : ce doit être l'amour de ceux qui croient et qui les aiment !
(*P.* 70.)

Et notre bon jeune homme de lui répondre, sévère et digne :

Pour nous, c'est la présence universelle du Dieu que nous adorons qui les entoure... Je respecte votre incroyance, Mademoiselle... Mais je suis heureux que vous réprouviez ceux qui font taire les cloches et crouler les clochers !... (*P.* 70.)

" Ceux qui font taire les cloches et crouler les clochers ", ce sont, tout d'abord, les gens comme Gilbert Delorme, le père de la jeune fille. Il ne le lui envoie pas dire ! Que voilà bien la vieille galanterie française !

Notez, s'il vous plaît, que cette austère conversation ne se tient ni dans un cimetière, ni dans une église, ni même dans un musée. Elle

a lieu, tout simplement, dans une calèche, au cours d'une supposée promenade d'agrément.

Dans la calèche, encore, cette autre mercuriale à l'infortunée voyageuse :

Me ferez-vous un crime d'être franc ? dit Jules, avec tristesse. Soyez certaine que je ne voulais pas vous offenser... Je crois avoir saisi la portée de vos paroles..... Vous demandez qu'on étouffe la superstition, mais qu'on l'étrangle avec un mouchoir brodé qui fera son œuvre sans hâte et sans douleur. La différence entre votre père et vous n'est que dans les formes : il veut écraser ; la femme en vous veut engourdir par un sourire... MAIS TOUS DEUX VOUS SOUHAITEZ DE TOUTE VOTRE ÂME L'AVÈNEMENT DE LA LIBRE-PENSÉE, REINE DE L'UNIVERS! JE VOUS PRÉVIENS QUE, CHEZ NOUS, DANS LE CANADA CHRÉTIEN, LA FOI EST TENACE: ELLE EST SOLIDE COMME LE VIEUX ROC DE QUÉBEC; QUELQUES PARCELLES EN TOMBENT, MAIS LA MASSE EN EST LÀ POUR BIEN DES SIÈCLES ENCORE. Je m'étonne que M. Delorme vous laisse en compagnie d'un Canadien-Français, de l'un de ces enfants terribles de la superstition, ajouta-t-il, avec un peu de malice (*sic*) (*P.* 71.)

Jusqu'ici la petite Française, plus soucieuse, évidemment, de contempler les paysages que de discuter la religion, s'était soigneusement gardée de relever les provocations de son " attentif" cicerone (l'épithète est de M. l'abbé Camille Roy). A ces derniers mots, pourtant, elle ne peut se défendre de lui répondre du tac au tac. " Mon père, cher monsieur, est sûr de moi... Il me sait invulnérable !... C'est même sa fierté de me croire un autre lui-même !... " (*P.* 72.)

Alors, notre bon jeune homme, furieux de se voir contredire, se fâche pour de bon contre son invitée. Il est trop " poli " (*cf. le livre*) pour la

jeter en bas de la calèche, mais il ne lui en fait pas moins une véritable scène.

—Ainsi, s'écria Jules, AVEC LA COLÈRE POLIE DU GENTILHOMME (*sic*), je suis l'adversaire qu'on brave impunément, contre lequel on est tout-puissant !... Pour lui (c'est-à-dire : pour votre père), vous êtes le défi qu'on me lance et que je ne puis relever !... Cela ne vaut vraiment pas la peine qu'on s'inquiète !... (*P.* 72.)

Ainsi parle Jules Hébert à cette jeune fille qu'il connaît depuis une semaine, qui est pour lui, de toutes façons, une pure étrangère, et qui lui a seulement permis de l'accompagner dans ses promenades, durant les quelques jours qu'elle passera à Québec !

Et c'est comme cela d'un bout à l'autre. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle invente, la jeune fille ne peut y échapper. S'avise-t-elle, aimablement, d'exprimer de la sympathie pour le père de son interlocuteur, voici tout de suite le remerciement qu'elle s'attire :

— Vous allez me penser un peu curieuse (*sic*), dit-elle pour dissiper le malaise entre eux (*sic*). Comment est-ce vous, et non votre père, qu'on a demandé ? (*C'est-à-dire : à qui on a offert la candidature*) ?

— On lui offrit la candidature... Il me la cède...

— Il est généreux, votre père !... Que j'aurais aimé le connaître !... Je me le figure noble et grand...

—HÉLAS ! VOUS AURIEZ ÉTÉ ENNEMIS, répond Jules, que le conflit perpétuel entre la jeune fille et lui déprime. IL EST DE LA VIEILLE ÉCOLE CANADIENNE-FRANCAISE... (*sic*) IL EST CATHOLILIQUE JUSQUE DANS LA MOELLE... VOUS N'AURIEZ PAS TROUVÉ GRÂCE A SES YEUX : il aurait eu peur... A COUP SUR, IL M'AURAIT INTERDIT LA FILLE D'UN ATHÉE ! (*P.* 131-132.)

On n'est pas plus aimable ; et c'est le cas—ou

jamais—de répéter avec la chanson :

...poli, galant, hospitalier !

*** On commence d'entrevoir, dès ici, la mentalité de ce bon jeune homme. D'autres citations, s'il se peut, encore plus topiques, vont nous le livrer cette fois jusqu'au tréfond de l'âme. Oyez bien, s'il vous plaît, quelques-unes encore de ces " beautés agréables " qui font l'admiration de M. l'abbé Camille Roy.

Plusieurs jours ont passé depuis les scènes que nous venons de raconter. Le jeune Québecquois a revu plus d'une fois la petite Française, il lui a plus d'une fois fait en style de husting l'aveu de sa flamme, et il a eu la joie de voir qu'elle ne restait pas insensible à ses hommages. Il a appris non-seulement à l'admirer, mais à l'estimer. Chaque jour il a pu retrouver en elle les qualités qui l'avaient séduit dès la première heure : "...l'imprévu de son esprit, la richesse de son intelligence, l'honnêteté de son âme, la grâce de ses mouvements, la lumière de son sourire, le raffinement de son langage ", etc, etc. (*voir p.* 19). — Mais fût-elle dix fois meilleure encore, comment pourrait-il, lui catholique, faire sa femme d'une incroyante ?

On sent assez tout ce qu'une telle situation offre, en soi, d'émouvant et de pathétique. Voyons un peu comment notre Québecquois va s'y prendre pour la faire tourner au burlesque.

Ne pouvant renverser l'obstacle qui se dresse

devant lui, il n'hésite pas entre son devoir et son bonheur : il se séparera, pour la vie, de la femme qu'il aime. Et jusque-là tout est très-bien. Seulement—et c'est ici que l'histoire devient véritablement fantastique—ce qui l'afflige le plus, dans son aventure, ce n'est pas de perdre Marguerite Delorme. Ce n'est pas de penser que cette femme, si admirable par ailleurs, va selon toute vraisemblance rester privée pour la vie des lumières de la foi. Non ! C'est, tout simplement, l'idée qu'il a pu, lui Jules Hébert, lui un Québecquois, S'ABAISSER AU POINT D'AIMER UNE INCROYANTE !

Mais voulez-vous entendre de sa bouche l'aveu de ses " remords " (le mot est de lui)? Ecoutez-le seulement raconter son histoire à l'abbé Lavoie, le vieil ami de la famille Hébert. Son entrée en matière seule ne prend pas moins, dans le roman, de six longues pages. A l'entendre, on dirait tout le temps qu'il va s'accuser de quelque faute énorme, de quelque crime horrible et contre nature :

> Je ne sais comment vous le dire, mon père, la chose m'étrangle... Je veux éperdûment le crier à quelqu'un, mais j'ai comme un besoin de le garder au fond de moi-même, COMME UNE HONTE D'EN PARLER TOUT HAUT. (*P.* 163.)

S'agit-il d'un faux serment, d'un assassinat ou d'un viol, on ne saurait dire encore. Ce qui est certain, c'est que jamais criminel le plus avili, le plus dégradé, ne confessa son crime avec plus de tremblement et de confusion :

Non, mon père,... vous ne sauriez l'imaginer : c'est l'aveu d'une défaillance que je dois vous faire, et je n'en réalise (*sic*) TOUTE LA BASSESSE ET L'ÉNORMITÉ qu'au moment de vous la dire... (*P.* 165.)

Il continue :

Vous allez me condamner, vous ne pouvez pas ne pas me condamner... C'est la première fois que vos yeux si bons flamberont de colère contre moi... J'espérais ne jamais mériter cela, j'en ai un chagrin inexprimable : mais il me faut votre courroux contre cette femme, il faut qu'on me dise que je suis un lâche, parce que, seul avec mon cœur, je l'aime quand même !... (*Idem.*)

Ici, pour la premère fois, le bon curé croit deviner : Jules Hébert s'est amouraché d'une femme de mauvaise vie. Mais ce n'est pas possible, voyons !

SI J'EN CROYAIS TON LANGAGE, UN AMOUR COUPABLE AURAIT POUSSÉ DES RACINES DANS TON COEUR ! Je le répète, je ne puis me résoudre à cela, je me révolte !... Rappelle-toi, mon fils, les jours déjà loin qui furent ceux d'hier, il semble... Tu n'as pas oublié cela, tu ne peux avoir commis une vilenie, donné ton âme à une créature indigne ! (*P.* 166.)

Ce n'est pas cela, explique enfin le jeune homme ; mais il ne peut se résoudre encore à confesser l'horrible chose. Il faut que le prêtre lui tire un à un les mots de la bouche.

Les parents de la jeune fille auraient-ils des répugnances? Qui ne serait fier d'unir sa fille à la noble lignée des Hébert ?...

—Pas cela...

—Est-elle du peuple ?... Ton père a l'âme trop belle pour mépriser la fille d'un ouvrier, si tu l'as jugée digne de toi !

—Je le sais...

Le bon prêtre est de plus en plus perdu...Il ne sait plus que supposer. Enfin :

—SON PÈRE A-T-IL DES TARES QUI SOUILLENT?

—Vous ne pouvez pas le deviner, c'est pour cela que je suis un lâche, mon père...

—Mais dis-le moi donc, mon enfant, tu ne vois pas que je souffre!...

—C'EST LA FILLE D'UN ATHÉE, murmura le jeune homme, en courbant la tête sous l'orage qui viendrait. (*P.* 167-168.)

Et pour mieux marquer encore la gravité de sa faute, il ajoute (*même page, quelques lignes plus bas*) :

—Elle m'a dit qu'elle ne croyait pas au Dieu dont j'adorais la puissance devant l'Océan vaste.

La malheureuse ! elle ne croit pas au Dieu dont notre Québecquois adorait la puissance devant l'Océan vaste ! Cette idée lui fait si mal au cœur qu'après l'avoir confiée à l'abbé Lavoie il se croit tenu d'aller en instruire encore sa mère et sa sœur.

Eh bien ! vous aviez trop de confiance en moi, vous tous, J'AIME LA FILLE D'UN ATHÉE, J'ADORE UNE FEMME SANS DIEU... (*P.* 186.)

*** Vous avez vu en raccourci, dans les lignes qui précèdent, le portrait du jeune Canadien idéal, c'est-à-dire du jeune homme selon l'esprit et le cœur de M. Hector Bernier. Un autre personnage non moins choyé de l'auteur, c'est Augustin Hébert, le père de son héros. Souffrez qu'on vous le présente ici, dans le moins de mots possible.

Nous en avons, dès les premières pages du livre, un signalement bien reconnaissable : BEAU TYPE DE CANADIEN.—SIX PIEDS.—IN-

DUSTRIEL.—PATRIOTE.— CATHOLIQUE. Comme l'on voit, il n'y a pas à se méprendre.

Le patriotisme d'Augustin Hébert se manifestait principalement, dans le cours ordinaire des choses, par un acharnement incroyable à collectionner les livres canadiens. Cette passion, à la fin, avait même tourné tout à fait à la manie. M. Hector Bernier nous le dit expressément :

Il eût fallu rouler sur son beau corps d'athlète avant de lui arracher un seul des ouvrages canadiens qui formaient sa collection sainte. (*P.* 31.)

En d'autres termes, il se fût battu jusqu'au *coton* plutôt que d'abandonner à l'ennemi, cambrioleur ou politicien, les *Elévations poétiques* de M. l'abbé Burque ou les *Souvenirs d'outre-mer* de M. le notaire Mayrand, les *Discours* de M. le juge Pouliot ou les *Impressions de voyage* de M. Routhier. Nul ne s'étonnera qu'en la compagnie de ces esprits distingués l'"industriel patriote " (*cf.* Au large de l'Ecueil, *p.* 32) ait pris à la longue une simplicité de langage toute canadienne. On ne trouvera que naturel, au contraire, de l'entendre dire tout bonnement à son fils retour d'Europe :

Allons ! fais-nous le récit alléchant de tes idylles d'amour sur les lacs divins de la Suisse. Entr'ouvre, à nos yeux épouvantés, les précipices où ton regard plongeait du haut des cimes alpestres... Evoque les foules grouillantes qui se jouaient de ta chétive personne comme le vent de la paille... Parle-nous des musées où les heures filaient comme des rêves, des théâtres où les virtuoses de la rampe ébranlèrent tout ce que tu avais d'âme et de nerfs !... (*P.* 42.)

A cette exhortation pleine de naturel, le fils de " l'industriel patriote " répond qu'il préfère s'en tenir, pour l'heure, à ses impressions de traversée. Aussi bien sont-elles, de beaucoup, les plus vives qu'il ait ressenties de tout le voyage. C'est justement ce qu'il disait, au large de Belle-Isle, à la jeune Française...

—Qui était cette Française ? interrogea le père, un peu défiant.

—La fille de deux Parisiens ! répondit Jules Hébert... Le sort m'avait placé près d'eux, à table... Compagnons de la traversée, ils me la rendirent fort agréable... (*sic*) (*P.* 44.)

Ici l'on vit bondir " l'industriel patriote ", encore plus " catholique " que " patriote " comme vous allez voir.

—Ton langage me prouve que vous êtes devenus assez intimes, reprit Augustin. POURVU QU'ILS NE FASSENT PAS PARTIE DE LA BANDE HORRIBLE !... Les derniers journaux annoncent que le gouvernement sectaire se prépare à expulser les Sœurs de Saint-Vincent de Paul... Les lâches, les brutes !... Il ne leur reste donc pas d'entrailles !... Ce ne sont plus des patriotes qui gouvernent, c'est la haine ! C'est le régime des bourreaux despotes !... Oh ! ce n'est pas un doute sur toi que j'exprime. Je m'indigne, parce que j'en éprouve le besoin... Les sachant de concert avec ces gredins, tu n'aurais pas fraternisé avec ces Français !... Je te connais trop bien, tu es trop mon fils, trop Canadien-Français, POUR AVOIR ÉLEVÉ AU RANG D'AMIÉ, ne fût-ce qu'un jour, la fille d'un de ces gens-là !... (*P.* 44-45.)

Figurez-vous, maintenant, quelle rage sera la sienne lorsqu'il apprendra, plus tard, que ces Français sont bien en effet des " sectaires ", des " gredins ", et que son fils est leur ami ! Ce pauvre fils, ce qu'il se fait attraper !

—Le docteur L... m'a dit que ces gens-là, pendant toutes les semaines qu'ils vécurent à Québec, n'allèrent pas à la messe une seule fois ! Est-ce vrai ?...

Le fils, l'air consterné :

—Je crois que c'est vrai...

—Tu le savais donc !... Pourquoi ne vont-ils pas à la messe ?...

—Parce qu'ils n'y croient pas...

—Ils sont donc athées !...

—Oui, mon père...

—LE SAVAIS-TU, QU'ILS ÉTAIENT DES MISÉRABLES ?

—OUI. (*P.* 192.)

Mais tout le dialogue serait à citer ; goûtez au moins ces quelques lignes encore :

—Eh bien ! tu ne les reverras pas, je te l'ordonne !... Tu les as trop vus, c'est déjà trop de honte !... Tu savais bien que les potins circulent à tire d'aile ici... Tout Québec sait qui ils sont, tout Québec en parle... On te pense amoureux de la jeune fille... TU T'ES COMPROMIS, TU T'ES AVILI, TU M'AS DÉSHONORÉ ! (*P.* 193.)

Sur quoi notre bon jeune homme, pris de confusion, répond en baissant la tête :

—Le reproche est bien cruel, mon père...

—Mais pourquoi as-tu fait cela ?... Dès qu'elle a blasphémé le Dieu qui est le tien, qui est le nôtre et celui de ta race, comment n'as-tu pas rougi de rester près d'elle ? A la fréquenter, tu aurais dû la haïr !... Mais non, au lieu de lui faire UNE BONNE LEÇON DE FOI CANADIENNE-FRANCAISE, tu lui pardonnes, tu l'excuses, tu en fais ton amie, tu t'affiches au milieu de tout Québec, tu laisses croire à tous que tu l'aimes !...

(*P.* 194-195.)

En vain le fils veut-il tenter une justification, une explication tout au moins : son papa ne lui en donne pas le temps :

—...Le Canadien-Français, au fond de toi-même, ne s'est donc pas révolté contre un pareil voisinage?... Ils rougissent de toi, tous ceux dont le premier je t'appris

les noms et l'épopée : Champlain, nos missionnaires ; nos héros : Dollard, Bougainville, Iberville, Hélène (*?*) de Verchères et tous ceux qui s'immortalisèrent pour la race et la croix !... (*P.* 194-195.)

Ici le pauvre garçon se sent hors de combat. Pour suprême argument, il ne lui reste plus que d'invoquer le nom de l'abbé Lavoie.

—...Pourquoi seriez-vous impitoyable ? L'abbé Lavoie m'a pardonné, lui...

—Tu mens ! s'écrie le père, furieux... L'abbé Lavoie ne peut t'avoir pardonné, lui moins que tout autre !... IL AIME TROP BIEN SON CHRIST POUR AVOIR SANCTIONNÉ (*sic*) TON AMOUR D'UNE FILLE DE RENAN !... (*P.* 201.)

Enfin, pour résumer le débat, il en vient à déclarer, purement et simplement, que Jules n'est plus son fils et que Marguerite Delorme, n'ayant pas la foi, ne peut être autre chose qu'une femme de mauvaise vie : excusez du peu !

...Les Hébert n'ont jamais fraternisé, que je sache, avec les ennemis du Christ!... Jules est le premier qui déchoit!... Avant d'avoir aimé CETTE FILLE (*sic*), il était de ma race, il n'en est plus!... (*P.* 203.)

*** Tels sont, peints par eux-mêmes, les deux personnages préférés de l'auteur. Il leur a prêté tout son esprit et toute son âme ; d'un bout à l'autre du livre, c'est M. Hector Bernier lui-même qui parle par la bouche de Jules Hébert et d'Augustin Hébert, représentants tous deux, comme il les appelle, de " l'âme canadienne ". Ils nous livrent la pensée maîtresse et le fond même de l'œuvre.

Ils nous aident aussi à pénétrer, dans une lar-

ge mesure, le style de l'auteur et ses qualités proprement littéraires. Quelques autres passages, pris au hasard, achèveront de nous fixer sur ce point. Tenez-vous bien, s'il vous plaît !

Genre gracieux :

—Vous aimez le Saint-Laurent, Mademoisllle? dit Jules Hébert à Marguerite Delorme. Je vous en remercie...

Mais permettez-moi de badiner (*sic*) à mon tour. Aimer, c'est posséder, paraît-il ; s'il contient tous les flots du Saint-Laurent, votre cœur est immense... (*P.* 14.)

Tout en buvant des tasses de thé, sur la Terrasse, Marguerite et son compagnon causent psychologie ;

—Savez-vous à quoi me fait songer le cœur des coquettes ?... (*dit soudain le jeune Canadien*). L'amour qu'elles donnent fond comme le petit bloc de sucre que je laisse tomber dans ce breuvage... Leur cœur est un liquide bouillant qui dévore autant de pains de sucre qu'elles ont d'aventures... (*P.* 92-93.)

Et la jeune fille ayant approuvé, il conclut finement—"un peu ironique" :

—Elle doit être passionnante, la chasse au gibier mâle.

Tu parles !

Monsieur et Madame Delorme sont allés visiter les chutes Montmorency en compagnie de leur fille et de Jules Hébert. Comme ils s'exclament devant la majesté du spectacle, arrive Mademoiselle Hébert, la sœur du jeune " patriote ".

Puisque vous avez la gentillesse (*sic*) d'admirer les beautés de mon pays, monsieur et madame Delorme, voulez-

vous joindre Jeanne, ma sœur, aux compliments que vous en faites ? dit Jules. (*P.* 121.)

Genre attique. Aux chutes encore :

Cela NOUS BAT (*sic*), gens d'Europe, interrompit soudain Gilbert... (*Même page.*)

Devant la statue de Champlain, Jules Hébert commence tout à coup un discours de husting :

Sa botte puissante s'empare du rocher de Québec !... La trompette claironne ses prouesses dans l'âge futur... L'histoire enregistre les paroles, etc.

Ecoutez bien la réponse de la jeune Française " au langage raffiné " :

—Il est fier, IL EST ÉPATANT (*sic*), s'écrie-t-elle. En le regardant, je me sens moins petite et meilleure... (*P.* 88.)

Quelques jours plus tard, Jules Hébert annonce à la voyageuse qu'il partira dès le lendemain pour la province. Il le faut :

Les élections POUR Ottawa se tiendront le Premier Septembre... (*Les deux majuscules sont de l'auteur.*) (*P.* 130.)

En entrant chez l'abbé Lavoie, il annonce tout de suite à son hôte qu'il ne vient pas lui parler de politique.

La bataille a été rude, Monsieur le curé, mais il ne s'agit PAS D'ELLE... (*P.* 162.)

L'on sait maintenant, dans sa famille, qu'il aime la " Française". Sa mère, femme très distinguée, tâche de l'en consoler. Elle le fait en des termes d'une exquise délicatesse.. Par exemple :

—Tu aimes ! s'écrie la mère. Cela devait venir et cela

devait T'ASSOMMER, te prendre tout entier... (*P.* 184.)

Madame Hébert encore, le soir de l'arrivée du *Laurentic* :

—Tu ne croiras peut-être pas ? reprit-elle déjà rassurée, très souvent tu m'aurais surprise à JONGLER (*sic*), si tu avais pu me voir à travers l'espace... (*P.* 40.)

Genre Flaubert :

Elle se tordait, la petite fille mourante, sous les griffes D'UNE MÉNINGITE ATROCE A LA BASE DU CERVEAU. (*P.* 235.)

La maladie, réagissant sur les yeux, AVAIT DIMINUÉ L'ACUITÉ VISUELLE AU POINT QU'ON AVAIT PRÉDIT LA CÉCITÉ ABSOLUE. (*Ibidem.*)

LE MÉDECIN QUI AVAIT TERRASSÉ LA MÉNINGITE BRUTALE AVAIT DIT QUE LA VISION, QUOIQUE SAUVÉE, SERAIT TOUJOURS A LA MERCI D'UNE FATIGUE INTELLECTUELLE INTENSE ou d'un chagrin vif et prolongé. (*Ibidem.*)

Ses yeux avaient besoin de calme afin de regagner leur énergie VISUELLE. (*P.* 236.)

C'est là... que Jules, au jour de son départ, AVAIT REGARDÉ LONGUEMENT LES DEUX FEMMES EN PLEURS SUR SA POITRINE AFIN D'EN RESTER DIGNE (*sic*). (*P.* 32.)

Un vide intolérable descend au fond de son être LE PLUS VITAL. IL DÉFAILLIT (*sic*) sous une douleur qui l'étreint au vif. MAIS PLUS LA CHOSE SAIGNE, PLUS IL se sent infiniment bon... (*P.* 149.)

Madame Hébert à son fils, pour lui dénoncer Marguerite Delorme :

Elle te ligota si bien que tu n'as plus bougé... LES BATTEMENTS DE TON CŒUR FURENT LES COURROIES DONT ELLE SE SERVIT... (*P.* 187.)

Gilbert Delorme à sa fille, pour lui reprocher ses relations avec Jules Hébert:

N'essaye pas de nier, CELA EST ÉCRIT SUR TON VISAGE POURPRE ET DANS TES YEUX QUI SONT INJECTÉS DE HONTE !... (*P.* 225.)

Genre pittoresque :

Le *Laurentic*, paquebot d'allure altière, remontait GRACIEUSEMENT le Saint-Laurent. (*Première page, première phrase.*)

Jules Hébert à Marguerite Delorme, au moment où le paquebot approche de Québec :

Dans quelques heures, le quai se couvrira de robes claires et d'ombrelles légères, un vapeur de Québec accostera, rendra les maris à leurs épouses (*sic*), les frères à leurs sœurs, LES GARÇONS À LEURS JEUNES FILLES. (*P.* 18.)

Description de Québec au soleil couchant :

La rue de la Fabrique est en liesse, l'Hôtel-de-Ville est radieux, la Basilique rajeunit dans le soleil qui baisse. Le vieux séminaire parle d'immortalité. Monseigneur de Laval est gigantesque. LE CHIEN D'OR RONGE. Le Château Frontenac a grand air et noble stature. (*P.* 86.)

(Le Chien d'Or ronge !)

Dialogue entre Jules Hébert et sa sœur, devant un autre coucher de soleil, au jardin Montmorency :

—Que c'est beau ! s'écrie Jeanne.
—L'incendie dévore les montagnes ! dit Jules.
—Le fleuve charrie du sang !
—Lévis est en flammes !
—L'Ile d'Orléans brûle !
—TON CŒUR SAIGNE SUR TA ROBE DE MOUSSELINE ! dit Jules.
—ET LE TIEN SUR TA CHEMISE BLANCHE ! lui répondit-elle. (*P.* 59-60.)

Mais il faut se borner. Encore seulement quelques fleurettes, pêle-mêle, pour achever le bouquet.

Jules Hébert a décidé de rompre pour toujours avec Marguerite Delorme. Il vient pré-

cisément de le lui annoncer.—Toutefois, Mademoiselle, ajoute-t-il, toutefois vous pouvez vous consoler :

—. . .JE N'AIMERAI UNE AUTRE FEMME QUE SI ELLE VOUS RESSEMBLE et ce sera vous toujours que j'adorerai !... (*P.* 255.)

Il a été question déjà, plus haut, d'une promenade en calèche. Ce qu'on ne vous a pas encore dit, c'est que la jeune Française, en cette occasion, avait causé à notre héros une vive surprise. Imaginez-vous qu'après deux jours et deux nuits de séjour à Québec elle ne connaissait pas encore l'église Saint-Jean-Baptiste ! Une jeune fille si " instruite " !

—. . . .Je veux apprendre le nom de vos clochers canadiens !. . . (*avait-elle dit*). Quel est celui-là ?

—La flèche aiguë de Saint-Jean-Baptiste ! répond le jeune homme ÉTONNÉ (*sic*). (*P.* 82.)

Chemin faisant, l'auteur vante chaleureusement à ses lecteurs l'esprit de ses concitoyens. A l'entendre, les 80,000 habitants du Greater-Québec ont de l'esprit comme quatre. Les cochers eux-mêmes, dans cette sacrée ville, en possèdent à revendre. Celui qui conduit nos promeneurs n'en est pas plus dépourvu que les autres. A tout propos il se mêle à la conversation de ses clients et, des trois, ce n'est pas le moins spirituel (tel est du moins l'avis de M. Hector Bernier) :

Le cocher, devenu loquace, est en verve, et quand la circulation lui donne un instant de loisir, il jette à ses hôtes les gerbes de son esprit pittoresque (*sic*). (*P.* 86.)

Mais il n'est pas de tableaux sans ombre. S'il faut en croire M. Hector Bernier, il paraît qu'il existe à Québec, depuis des temps récents, un endroit où se déroulent chaque soir, en plein public, des scènes d'une révoltante impudicité. C'est la Terrasse. On avait cru à tort, jusqu'ici, que jeunes hommes et jeunes filles n'allaient là que pour se promener : or ils n'y vont en réalité que pour se faire " la chasse à l'amour ", quand ce n'est pas, purement et simplement, pour s'y " accoupler ". L'auteur nous le dit d'ailleurs en toutes lettres :

Enfin délivrées du comptoir monotone ou de la fabrique malodorante, les ouvrières ont arboré leurs nippes fraîches : LEURS NARINES GONFLÉES ASPIRENT AVEC FRÉNÉSIE L'AIR DU SOIR, pendant que leurs pieds inlassables vont et viennent, QUE LEURS YEUX LUISENT COMME DES ESCARBOUCLES ET QUE LEURS LÈVRES ALLUMENT LES FUSÉES DE LEUR ESPRIT GOUAILLEUR. Souvent leur amoureux les ESCORTE (*sic*), et c'est alors LA GAMME INTIME DES MOTS SUAVES, DES ŒILLADES EN TAPINOIS, DES SILENCES BAVARDS, DES FRÔLEMENTS IMPERCEPTIBLES DONT TOUT L'ETRE A CONSCIENCE.

Et il ajoute immédiatement :

Quand il ne sont pas ACCOUPLÉS (*sic*), jeunes garçons et jeunes filles, de noblesse bourgeoise ou populaire, se font la chasse à l'amour. (*P.* 126.)

Qui l'eût dit, tout de même, que les jeunes gens de Québec allaient chaque soir " s'accoupler " sur la Terrasse, à la lueur des lampes à arc ?—Non, mais que fait donc la police, en ce pays là ?...

*** Telle est cette œuvre bizarre.

Si nous nous sommes donné la peine d'en parler aussi longuement, on imagine bien que ce n'est pas pour l'importance que nous lui trouvons en elle-même. *Au Large de l'Ecueil* n'est pas le premier livre du genre qui s'imprime au Canada ; il n'en sera pas non plus le dernier. Par le fond comme par la forme, il méritait tout juste l'attention distraite que l'on donne, d'ordinaire, aux articles de la *Presse*, aux poèmes de M. Chapman ou aux échantillons de "*Parisian French*".

Mais la littérature n'est pas tout, dans le monde, et voyez comme vont les choses. Il arrive que cet ouvrage, proprement inexistant au point de vue littéraire, n'en constitue pas moins, tout comme l'article de M. Camille Roy, un document d'un inestimable prix pour le penseur et le philosophe. D'avance, nous nous faisons un devoir de désigner ces deux pièces à l'historien qui fera plus tard l'histoire de notre époque. Il pourra facilement y prendre quelque idée du genre tout particulier de formation qui se donne aujourd'hui dans la province de Québec sous le nom d'enseignement secondaire. Surtout il y verra comme dans un miroir l'état intellectuel et moral de la jeunesse canadienne-française aux environs de 1912.

Le cas de M. Hector Bernier, tel qu'il se

manifeste d'un bout à l'autre de son livre, n'est en effet pas exceptionnel. Il est au contraire représentatif, au plus haut degré, de la mentalité commune à l'immense majorité de notre jeunesse soi-disant "instruite". Nous tenons de M. Roy lui-même que le nouveau romancier fut un des élèves les plus brillants du séminaire de Québec. Dès ses humanités, il faisait l'admiration générale par ses " éloquentes ", ses " longues harangues ", et il n'est pas jusqu'à M. Roy qui déjà me saluât en lui une nature " d'élite ". (*Article déjà cité.*) Il poursuit donc au séminaire de Québec, " l'une de nos meilleures institutions ", un cours d'études de huit années, sous la direction des " meilleurs professeurs ", et prend ses degrés de bachelier. Puis, —c'est encore M. l'abbé Roy qui nous instruit de ce détail,—après trois autres années d'études, cette fois à la " célèbre " université Laval de Québec, le voilà avocat. C'est alors qu'il se dit : " Je vais faire un livre " :—et il écrit *Au Large de l'Écueil.*

Il écrit " *Au Large de l'Écueil* " à vingt-cinq ans passés,—sans être ni alcoolique, ni morphinomane, ni cocaïnomane,—sans avoir jamais donné le moindre signe d'aliénation mentale,—toujours et de plus en plus, aux yeux de tout le monde, " garçon d'avenir " et nature " d'élite ".

Enfin l'ouvrage paraît. Croyez-vous au moins

qu'après dela M. Bernier va baisser dans l'esprit de ses maîtres ? L'article déjà cité nous le montre au contraire " applaudi par ses maîtres ". Le séminaire de Québec, flatté de voir " se réaliser déjà " tant de " brillantes promesses ", revendique hautement devant le pays la gloire de l'avoir formé. M. Camille Roy lui consacre pour sa part, dans l'*Action Sociale*, l'étude que vous savez. D'autres journaux, également bien vus dans nos maisons d'enseignement, apprécient à leur tour le roman de M. Bernier, en des termes d'une égale extravagance (1). Tous recommandent fortement qu'on lise et qu'on fasse lire ce " bon livre ",—ce " beau livre ". Du coup, voilà *Au Large de l'Écueil* proposé en imitation à toute la jeunesse de nos collèges, d'un bout à l'autre du pays. (2)

Ces faits, on le voit, dépassent singulièrement la personnalité, même littéraire, de M. Hector Bernier. Ils nous éclairent d'abord sur toute notre jeunesse " instruite "—dont M. Bernier n'est après tout que le symbole et nous permettent de pénétrer à fond son effroyable misère intellectuelle. Ils nous font entrevoir comment

---

(1) Voir notamment le *Devoir* du 28 mai, 1ère page, 6me et 7me colonnes.

(2) M. le chanoine Emile Chartier, vice-recteur de l'université de Montréal, loue à son tour M. Hector Bernier. Voir la *Revue Canadienne*, livraison de janvier 1922.

certain genre de formation peut ensuite conduire, non moins sûrement que l'ignorance, à l'abrutissement.

LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA

PREMIÈRE LETTRE (1)

Mon cher confrère,

En refermant, tantôt le livre que vous venez de consacrer aux maladies du parler canadien-français, je songeais involontairement à ce chapitre de *Maria Chapdelaine*, le roman dèjà fameux de Louis Hémon, où l'auteur met tour à tour en scène, au chevet de la mère Chapdelaine mourante, le médecin de Mistook et le rebouteur de Saint-Félicien.

Cela se passe, comme sans doute vous le rappelez-vous, dans les régions de colonisation, tout au fond des forêts du lac Saint-Jean. Depuis quatre jours, la pauvre vieille est au lit ; depuis quatre jours, elle souffre horriblement. Il faut faire vingt-deux milles pour trouver le plus proche médecin, et l'on ne s'est décidé que ce matin à l'aller chercher. Enfin, le voici qui arrive.

Le père Chapdelaine, ayant dételé et soigné son cheval, rentra dans la maison à son tour. Il s'assit à distance respectueuse avec ses enfants pendant que le médecin remplissait ses rites. Ils pensaient tous :

" Maintenant on va savoir ce que c'est, et il va lui donner de bons remèdes... "

(1) Lettre inédite, écrite à Ottawa, en janvier 1917.

Mais quand l'examen fut fini, au lieu d'avoir recours de suite aux philtres de son sac, il resta hésitant et se mit à poser des questions sans fin. Comment cela avait commencé, et de quoi elle se plaignait surtout... Si elle avait déjà souffert du même mal... Ses réponses ne semblèrent pas l'éclairer beaucoup ; alors il s'adressa à la malade elle-même, mais n'obtint d'elle que des indications vagues et des plaintes.

—Si ça n'est rien qu'un effort qu'elle s'est donné, fit-il à la longue, elle guérira toute seule : elle n'a qu'à rester au lit sans bouger. Mais si c'est une lésion dans le milieu du corps, aux rognons ou ailleurs, ça peut être méchant.

Il sentit confusément que le doute où il restait plongé désappointait les Chapdelaine, et voulut rétablir son prestige.

—Des lésions internes, c'est grave, et on ne peut rien y voir. Le plus grand savant du monde ne pourrait pas vous en dire plus long que moi. (*P.* 201 *et* 202.)

Mécontente du médecin, la famille fait appeler un rebouteur.

C'était un petit homme maigre à figure triste, avec des yeux très doux. Comme toutes les fois qu'on l'appelait au chevet d'un malade, il avait mis ses vêtements de cérémonie, de drap foncé, assez usés, qu'il portait avec la gaucherie des paysans endimanchés. Mais les fortes mains brunes qui saillissaient des manches avaient des gestes qui imposaient la confiance. Elles palpèrent les membres et le corps de la mère Chapdelaine avec des précautions infinies, sans lui arracher un seul cri de douleur, et après cela il resta longtemps immobile, assis près du lit, la contemplant comme s'il attendait qu'une intuition miraculeuse lui vînt.

Mais quand il parla, ce fut pour dire :

—Vous avez-t-y appelé le curé ? Il est venu ... Et quand c'est qu'il doit revenir ? Demain ... C'est correct.

Après un nouveau silence, il avoua simplement :

—Je n'y peux rien... C'est une maladie dans le dedans du corps, que je ne connais pas. Si ç'avait été un accident, des os brisés, je l'aurais guérie. Je n'aurais rien eu qu'à sentir ses os avec mes mains, et puis le Bon Dieu

m'aurait inspiré quoi faire, et je l'aurais guérie. Mais ça c'est un mal que je ne connais pas. (*P.* 209 *et* 210.)

Le médecin de Mistook et le rebouteur de Saint-Félicien ! Je ne dirai jamais assez combien, pour ma part, j'aime leurs figures candides et raisonnables, combien je suis touché de leur bon sens et de leur modestie. Ils ne possédaient, je crois bien, l'un et l'autre qu'une science assez médiocre. Du moins savaient-ils en apercevoir les limites et s'y tenir; en quoi l'on avouera qu'ils ne faisaient point preuve d'une médiocre sagesse. Ayant pu dès longtemps mesurer tout ce que présente de difficile et d'incertain, d'obscur et de mystérieux, l'étude des phénomènes même les plus ordinaires, ils y avaient gagné, avec le doute salutaire, une heureuse défiance d'eux-mêmes et de leurs moyens. C'est le premier et le plus précieux éloge qu'on puisse leur adresser, c'est malheureusement, je crains, le dernier qu'on puisse faire de vous à l'occasion de votre récent travail.

J'ai beau chercher, en effet, parmi les écrivains et les savants de tout genre, du plus humble au plus illustre, je ne trouve personne qui, en présence d'un problème aussi grave et aussi complexe, ait jamais marqué moins d'embarras, ait eu jamais l'affirmation plus volontiers et plus facilement tranchante. Non jamais, je l'atteste, jamais auteur, à ma connaissance, n'avait encore montré, en un pareil sujet, autant de

calme assurance et de tranquille certitude. Foin du docteur de Mistook et de son rival le rebouteur ! Appelés tous deux à guérir la mère Chapdelaine, loin de la sauver ils n'avaient même pas su lui dire de quel mal elle se mourait. Au chevet d'une autre malade, qui s'appelle la Langue française au Canada, et dans un cas non moins obscur s'il n'est pas tout à fait aussi grave, vous allez, vous, leur apprendre ce que c'est qu'un véritable guérisseur. En un clin d'œil, vous aurez non-seulement pénétré à fond le mal qui mine sourdement la malheureuse,—sa nature, ses causes,—mais encore vous y aurez, c'est bien simple, trouvé d'infaillibles remèdes.

I—Et tout d'abord, la langue française en ce pays souffre d'un certain nombre d'affections aiguës ou chroniques,—surtout chroniques,—telles que " barbarismes, solécismes, anglicismes, provincialismes, rusticismes, plébéïanismes, décadentismes ", etc. (*p.*40), dont la plus développée comme la plus pernicieuse est bien incontestablement l'anglicisme. (*Voir, notamment, pp.* 47 *et suivantes.*)

II.—Quelles causes ont pu produire tous ces monstres à noms étranges, il n'est pas plus difficile de l'imaginer. C'est d'abord et surtout le contact journalier du français avec l'anglais. (*pp.* 53 *et suivantes*) ; ensuite le peu de surveillance que nous exerçons sur notre langage (*pp.*

33 *et suivantes*) ; enfin, notre ignorance à peu près complète de la littérature française contemporaine (*pp.* 90 *et suivantes*).

III.—Conclusion: Voulons-nous parler moins mal le français, apprenons-le mieux (*p.* 54). —Oui, mais encore, comment l'apprendrons-nous mieux ?—Ce sera : 1° par un commerce plus assidu des auteurs français, classiques et surtout contemporains (*pp.* 80 *et suivantes*) ; 2° par le soin plus attentif que nous apporterons à notre conversation (*p.* 45); 3° et surtout —surtout !—par la pratique intensive des *Corrigeons-nous* (*pp.* 62 *et suivantes*). Tout le secret est là, tout le secret du bon et respectable langage français.

Tel est, brièvement mais fidèlement résumé, votre avis dûment motivé sur le cas qui nous occupe. Les amis de la langue française au Canada peuvent maintenant dormir tranquilles : moyennant les trois remèdes sus-indiqués, non-seulement elle vivra, mais encore nous aurons la joie prochaine de saluer son complet retour à la santé, cela vous nous le garantissez.

Pourtant, mon cher confrère, si vous vous trompiez ? Voyez-vous, vous aurez beau faire ; il y a plus de choses, confrère, dans le ciel et sur la terre que n'en contient votre philosophie !

Et il y a plus de choses aussi, dans cette question du parler canadien-français, que n'en ex-

plique votre système. Oui : beaucoup plus plus de choses vraiment, je vous assure.

Je vois que vous en doutez ; alors faites-moi, je vous prie, la grâce de m'écouter quelques instants. Averti par votre exemple, je me garderai bien d'opposer des théories à vos théories. Les miennes ne vaudraient peut-être pas plus cher que les vôtres, et je préfère, à vous parler franchement, ne pas prendre un tel risque. Je voudrais seulement, par un rapide examen de votre thèse, essayer ici de semer, s'il est possible, quelques doutes utiles dans votre esprit, en vous faisant voir que le problème auquel vous vous vous êtes attaqué, et que vous avez si facilement résolu, n'est peut-être pas, au fond, tout à fait aussi simple que vous l'imaginez. Je reprends l'une après l'autre chacune de vos trois propositions.

I

Commençons par la première.

Justement alarmé du dépérissement de la langue française au Canada, vous avez donc voulu tout d'abord, ainsi que je viens de le rappeler, vous rendre exactement compte du mal qui en est cause. Pour le découvrir, ce mal, vous n'avez épargné ni votre temps, ni vos peines ; et vous êtes bien sûr aujourd'hui, à ce qu'il paraît, de l'avoir effectivement découvert. J'ai transcrit ci-dessus le diagnostic qu'après toutes vos

recherches vous avez cru pouvoir en établir : si le français chez nous se porte si mal, c'est tout simplement qu'il est rongé par le barbarisme, le solécisme, le provincialisme, et, bien davantage encore, par l'anglicisme. Oui, je ne me trompe pas, c'est bien ainsi que vous entendez le problème, c'est bien ainsi que vous raisonnez, très sérieusement. " Et voilà comment il se fait que votre fille... "

O docteur, docteur de Montigny, que vous donnez de singulières consultations, et qu'il est heureux pour nos corps que vous borniez votre pratique aux maladies du langage ! Je vous vois un peu d'ici, au chevet d'un anémique ou d'un tuberculeux, par exemple :

—Mon ami, diriez-vous au premier, votre cas est très simple et je vois clairement ce qui en est: vous souffrez de vertiges et, peut-être plus encore, de mauvais teint. Mais soyez sans crainte : ce sont des affections qui se guérissent.

Et au second vous diriez :

—Ho ho ! mon bonhomme, vous n'avez pas mal fait de me faire appeler... D'abord vous êtes atteint de sueurs froides et de cent quatre degrés de fièvre. Bien vilaines maladies comme vous savez. Mais ce n'est pas tout : vous en avez encore une autre, et qui ne sera peut-être pas moins difficile à traiter : c'est la maigreur.

Je vous entends vous récrier ; mon hypo-

thèse vous révolte, vous ne pouvez admettre qu'un seul instant je vous suppose capable de raisonnements pareils.

Mais, malheureux ! comment ne voyez-vous vous pas que vous n'en tenez guère d'autres, précisément, quand vous tentez de nous expliquer comme vous faites le triste état de notre parler national ? Comment ne comprenez-vous pas que tout ce fourmillement de barbarismes, solécismes, anglicismes, etc., en quoi réside pour vous le foyer même du mal, n'en est en réalité que la manifestation ? que ces défauts de notre langage ne sont que les effets, tout superficiels, de causes profondes ? —et qu'enfin ils n'ont, avec le trouble caché qu'ils trahissent, ni plus ni moins de rapport que les sueurs du poitrinaire avec le désordre intérieur dont elles sont le symptôme ?

Symptômes, en effet, que tout cela, mon pauvre docteur, et rien que symptômes. Le mal est ailleurs. Il est en nous. Il est à la racine même de notre être, et l'incorrection de notre langage n'est que l'une de ses manifestations, entre combien d'autres ! Nous en sommes pénétrés tout entiers et de toutes les façons : intellectuellement, moralement, physiquement. Marquant de son signe tous les gestes de notre activité, il déforme à la fois notre démarche et notre pensée, notre langage et notre conscience, no-

tre conception du savoir-vivre et notre religion. C'est le grand mal canadien, c'est le mal de *l'à peu près*.

Considérons-en tout d'abord, pour mieux fixer ma pensée, l'effet sinon le plus apparent, du moins le plus concret,—je veux dire ce mélange singulier de nonchalance, de gaucherie, de relâchement, qui dans notre maintien, notre attitude, nos gestes et tout notre extérieur, ne manque jamais de frapper l'étranger même le moins attentif. Nous en sommes d'habitude moins frappés nous-mêmes, et pour cause. Qu'il nous arrive pourtant d'apercevoir un jour par hasard, se faisant vis-à-vis, un Français ordinaire et un Canadien de la moyenne, nous serons tout de suite saisis du contraste. Malgré nous, la comparaison s'établira dans notre esprit entre l'allure dégagée, nette, précise, de l'Européen, et celle de notre compatriote ; entre la parole aisée, distincte, du premier, et l'élocution pâteuse du second ; entre la correction de l'un, enfin, et le débraillé de l'autre.

—Est-ce à dire que nous représentions physiquement, par rapport à nos cousins d'outre-mer, un type de Français dégénéré ? Non sans doute, s'il est vrai, comme je le crois, que nous ne sommes ni moins bien portants qu'eux, ni moins bien " bâtis ". Non sans doute, nous n'avons pas dégénéré. Seulement, nous avons épaissi.

Issus de la race la plus vive qui soit au monde, la plus nerveuse, la plus souple, la moins indolente, nous sommes devenus... ce que nous sommes, hélas ! L'isolement, le climat, l'éducation, mille causes obscures, ont fini par faire de nous un peuple d'engourdis, de lymphatiques,—des êtres lents, mous et flasques ; sans contour, en quelque sorte, et sans expression ; tout en muscle, nuls par le nerf ; dans toute leur personne, enfin, vivantes images de l'insouciance, du laisser-aller, de l'*à peu près*.

C'est une première forme sous laquelle se manifeste le mal qui nous domine, et la plus immédiatement apercevable. D'avance elle annonce et suppose toutes les autres, non moins prononcées et non moins révélatrices. A notre extérieur nous ayant tout de suite jugés sur le reste, l'étranger qui nous étudie trouvera désormais tout naturel de voir à l'état habituel, chez nous, de *bons* artisans bâcler leur ouvrage ; des hommes de *bonne* éducation s'excuser à peine d'avoir manqué par négligence à leur propre rendez-vous ; de *bonnes* et braves gens, enfin, par ailleurs irréprochables et même scrupuleux, se livrer en toute tranquillité d'âme à mille forfaits petits ou grands... Le contraire l'étonnerait plutôt, et que, relâchés et abandonnés comme nous le sommes dans notre allure physique, nous fussions davantage capables

d'exactitude dans le travail, de ponctualité dans les relations sociales, ou de rigueur dans la conscience.

Encore moins comprendrait-il qu'étant ainsi faits quant à tout le reste, nous ne portions pas dans notre langage également les marques de la même insouciance, du même laisser-aller, du même *à peu près* toujours...

C'est qu'en effet le langage n'est pas seulement l'expression plus ou moins exacte, le miroir plus ou moins fidèle, de notre personnalité. Il est pour chacun de nous, et à la lettre, ainsi que Buffon le disait du style, "l'homme même", avec toutes les qualités et tous les défauts de son esprit, de son tempérament, de ses nerfs et de sa sensibilité.

Il est l'homme même, et voilà pourquoi, mon pauvre Montigny, le mal dont souffre notre parler national n'est point du tout où vous l'avez cru voir, c'est-à-dire sur nos lèvres. Purs symptômes, en effet et encore une fois, que tous ces "anglicismes", et tous ces "barbarismes", et tous ces "solécismes", et tous ces autres *ismes*! Le mal est en nous, et tous ces "solécismes", et tous ces "barbarismes", et tous ces "anglicismes", ne font que le révéler. Il est en nous, c'est le grand mal canadien, c'est le mal de l'*à peu près*.

II

Ne m'accusez pas, je vous prie, de trahir

votre pensée, ou de la forcer seulement. N'allez pas me dire que, pour avoir noté ces symptômes au-dehors, vous n'en avez pas moins aperçu au-dedans le mal lui-même ; que, ce que je tiens pour *le mal*, il vous est seulement arrivé de le tenir pour *la cause* du mal, et que c'est entre nous deux toute la différence ; bref et en définitive, que je ne vous ferais en tout ceci qu'une mauvaise querelle de mots. Sans anticiper sur l'examen de vos conclusions (lequel fera voir si ce sont bien, oui ou non, les symptômes ou le mal que vous avez prétendu aussi traiter), je n'aurais dès ici qu'à vous opposer cette partie de votre thèse où vous vous appliquez à définir, précisément, *les causes* de notre mauvais langage.

Ces causes, je l'ai rappelé déjà, seraient selon vous au nombre de trois :

a) Et tout d'abord vous écrivez—sans rire—que si notre langage est tellement infesté d'anglicismes, c'est que, de par nos conditions particulières de vie, nous sommes obligés pour la plupart *de parler journellement l'anglais* ; et vous vous arrêtez là, bien convaincu apparemment d'avoir résolu la question. Vous étonnerai-je beaucoup si je vous dis que pareille explication en réalité n'explique rien—ou autant dire rien ? Voyons plutôt.

Que l'usage fréquent de l'anglais porte à l'an-

glicisme, certes ! rien de plus indiscutable. Qu'il ait presque toujours pour résultat de pervertir *à un certain degré* le langage des " non-Anglais ", la chose est, je pense, également évidente. On a vu, même, des écrivains considérables —Henri Rochefort, entre autres,—ne point se mettre en peine d'autres raisons pour justifier leur ignorance des langues étrangères. Ce que je nie, par exemple, c'est que l'usage de l'anglais constitue, *en soi*. une cause de dépérissement pour les autres langues ; surtout, c'est qu'il suffise, indépendamment de toute autre influence, à expliquer l'extraordinaire *degré* de déformation auquel, du fait de l'anglicisme, le français en est dès longtemps arrivé chez nous. Si, en effet, cela était, s'il n'y avait d'autre cause à ce débordement effroyable d'anglicismes sur nos lèvres, que notre usage journalier de l'anglais, il en faudrait conclure que tous les hommes qui parlent d'habitude, comme nous, deux langues en même temps, défigurent comme nous, et non moins que nous, leur parler maternel. Or nous voyons clairement par l'exemple de la Suisse, nous voyons aussi (quoique moins bien) par l'exemple de la Belgique, que tel n'est pas le cas. Non que le français en ces pays ait échappé à toute contamination. Loin de là, et l'on sait assez quel inépuisable sujet de plaisanteries c'était pour les Parisiens, avant le mois d'août

1914, que le parler du bon peuple de Bruxelles, par exemple. En comparaison de celui de Montréal, pourtant, quel français idéal ! Et quel horrible mélange (pardon, Racine !), en comparaison du français de Bruxelles, que le français de Montréal!—J'en induis, je demande la permission d'en induire, que, si notre langage est devenu ce qu'il est, la seule ni la principale cause, mon cher Montigny, n'en est pas celle que vous dites. Non accrue par d'autres influences, tombant dans un peuple français normal, cette cause eût produit chez nous le mal qu'elle a produit ailleurs chez des peuples français normaux,—ni plus ni moins. Si elle en a produit davantage, c'est que d'*autres causes* — nous verrons lesquelles tout à l'heure — lui avaient d'avance préparé un terrain où pussent librement germer tous ses mauvais effets,— le propice et mou terrain, si accueillant à toute mauvaise graine, et si bien détrempé et si bien ameubli, le merveilleux terrain de nos cerveaux de nonchalance, de nos cerveaux d'*à peu près*.

b) Que ce fait vous ait échappé, que vous ayez pu écrire tout un livre sur la déformation du français au Canada sans une seule fois signaler cet aspect essentiel, cet aspect capital de tout le problème, je m'en étonne, pour ma part, et le regrette d'autant plus qu'un instant au moins vous m'aviez semblé ne plus pouvoir enfin ne

pas l'apercevoir. Je ne me trompe pas, en effet : c'est bien vous qui dénoncez encore, entre autres causes de notre mauvais langage, *le peu de souci que nous prenons de nous bien exprimer*. Oui c'est bien vous, et même je vois qu'à ce sujet vous vous plaignez, en toutes lettres, de l'"irréflexion ", du " laisser-aller ", du " relâchement total ", enfin, dont témoigne la conversation d'on peut dire à peu près tout le monde chez nous...—Enfin, me disais-je en vous lisant, enfin il va nous apprendre quelque chose. On n'en peut douter : s'il se met en peine de telles constatations, cent fois faites avant lui et qui déjà sous l'Union des Deux-Canadas commençaient à manquer de nouveauté, ce ne peut être qu'un point de départ. Il n'en restera pas là.—Hélas! Montigny, vous en êtes resté là. Après tous les autres, comme tous les autres, vous avez constaté la négligence que nous apportons dans notre langage ; et puis vous vous êtes arrêté, croyant de très bonne foi avoir dit quelque chose qui eût un sens.—Sur la nature et les causes de cette négligence, rien. Pas un instant vous ne vous demandez d'où peut bien venir, à la fin, un défaut si étrangement enraciné, si invraisemblablement répandu, et en effet, à ne le considérer qu'en soi, absolument et totalement inexplicable. Pas un instant vous n'avez l'air à vous douter que

vous vous trouvez là en présence d'un mal qui se marque non-seulement dans notre langage, mais dans notre esprit, mais dans notre tempérament, dans notre personne physique et dans notre être tout entier ;—d'une affection non point locale et indépendante, mais au contraire qui n'est que le prolongement, sur un point particulier, du trouble profond dont souffre tout l'organisme ; —d'un état général, enfin, d'une diathèse, comme disent les médecins, et non point d'un désordre partiel et isolé. Hé non ! pas un instant cette pensée ne fait hésiter votre plume ou n'effleure seulement votre esprit... Je trouve que c'est admirable !

c) Enfin, une troisième cause du dépérissement de notre langage, non moins importante et non moins " explicatrice ", résiderait, selon vous, dans *notre indifférence à l'égard de la littérature francaise, surtout la comtemporaine.*

Même erreur de votre part ici que toujours, même erreur et pareille méprise sur la nature vraie du problème... Ayant aperçu, cette fois comme les précédentes, deux faits voisins l'un de l'autre—à savoir, en l'espèce : 1° que nous lisons fort peu les auteurs français contemporains, et 2° que nous parlons incorrectement,—cette fois comme les précédentes vous vous hâtez de conclure, sans plus chercher, que le premier est cause du second. Moi je vous dis au

contraire que c'est le second qui est cause du premier. Je vous dis qu'au lieu de prétendre, comme vous le faites, que c'est parce que nous lisons peu les bons auteurs que nous parlons mal, on doit au contraire tenir que c'est parce que nous parlons mal que nous lisons peu les bons auteurs.—Non que je songe à nier, mon cher confrère, un seul instant, l'influence de nos lectures sur notre langage. Influence considérable, certes, s'il en est, influence immense... Je dis seulement que, telle qu'elle puisse être, et si puissante et si profonde la supposiez-vous, elle n'en est pas moins tout d'abord subordonnée tout entière à la qualité de notre esprit—et donc de notre langage. C'est qu'en effet l'on n'a jamais, en littérature comme dans la vie, que les fréquentations que l'on mérite. C'est qu'entre tous les écrivains l'homme qui lit va toujours, par une pente proprement invincible, à ceux en qui il retrouve, à un degré quelconque, le plus de soi-même et de sa propre personnalité. C'est qu'il n'est rien enfin de plus *nécessaire* que nos lectures, si je puis ainsi dire, rien qui nous soit davantage imposé par la nature même de notre esprit et la constitution même de notre être intellectuel. En d'autres termes, je dis qu'il n'est pour un même homme ou pour un même peuple, dans le même temps, qu'un seul genre de lectures possible. En d'autres termes

encore et pour revenir au point précis qui nous occupe, je dis qu'étant faits comme nous sommes, pensant comme nous pensons, parlant comme nous parlons, il est non-seulement naturel, mais encore et en quelque sorte fatal, que nous lisions ce que nous lisons, hélas ! et ne puissions lire autre chose.

Ainsi retrouvons-nous invariablement, à l'origine des différentes circonstances par quoi vous pensez rendre compte de la corruption de notre langage, le grand fait capital qui les domine toutes et dont toutes elles dérivent,—je veux dire cette incompréhensible déformation de l'esprit français en nous, cette déformation et cet affaissement général en nous de tous les caractères essentiels de la race... Comment n'avez-vous pas vu cela, et que là véritablement est le mal, le mal dont vos prétendues causes ne sont au fond que les effets, quelque aggravation d'ailleurs qu'à leur tour, et par une manière de cercle vicieux, elles lui puissent apporter et lui apportent effectivement ? Comment avez-vous pu ne pas apercevoir, tout au moins, le lien par quoi se rattachent à ce fait primordial ces faits secondaires, et le caractère particulier de nocivité qu'ils en tirent ? Comment enfin, dans tout le cours de votre travail, cette donnée fondamentale a-t-elle pu vous échapper, hors de laquelle toute votre interprétation du problème demeure

non-seulement incomplète, mais encore et proprement inintelligible ? Encore une fois, je trouve que c'est admirable !

Quant à prétendre définir moi-même, maintenant, avec quelque précision, les causes de ce mal mystérieux, plus facile je l'avoue à constater qu'à expliquer, c'est une témérité,—n'ayant point pris, mon cher Montigny, envers le lecteur le même engagement que vous,—dont je puis heureusement me garder. Aussi, malgré mon profond désir de vous être agréable, me contenterai-je prudemment d'en indiquer quelques-unes,—les principales que je puisse en ce moment apercevoir...

a) De toutes les circonstances qui contribuèrent à transformer ainsi que j'ai dit, de corps et d'âme et de toutes les façons, le type français transplanté en terre canadienne, la première et la plus importante me paraît être inconstestablement le climat. Tel climat, en effet, tel peuple. Ecrivant pour des personnes cultivées, je n'ai pas besoin, je pense, d'insister sur cette vérité, depuis longtemps banale, que le climat change tout ce qu'il touche d'étranger, les hommes aussi bien que les plantes. Au Siam et en Cochinchine, le Français en peu de temps dégénère. Au Canada, il s'empâte, tout simplement.—*b*) C'est là d'abord une conséquence directe du climat. Et c'en est ensuite une

conséquence indirecte. Outre l'action que par lui-même il produit sur les hommes, le climat en effet a cet inconvénient encore, en notre beau pays, de leur imposer comme on sait des conditions de vie aussi défavorables que possible au développement d'une véritable civilisation. Une de ces conditions est l'isolement auquel sont condamnés, six mois sur douze, les habitants de nos campagnes—et qui de nous ne vient de la campagne ? Une autre est cette oisiveté à laquelle de même la longueur et la rigueur de l'hiver donnent occasion, et que dénonçait, précisément en ces termes, le bon intendant Hocquart dès l'an de grâce 1757. Isolement, oisiveté : faut-il s'étonner que ces deux causes aient eu sur nous les effets qu'elles ont toujours eus sur tous les hommes dans tous les pays, et n'est-il pas au contraire naturel que, condamnés par la force des choses à vivre sous leur influence, nous soyons devenus les êtres amortis, nonchalants et relâchés que nous sommes ?...—*c*) Joignez-y, s'il vous plaît, un fait bien à tort négligé, selon moi, par toutes les solutions qu'on à jusqu'ici proposées de l'énigme canadienne,—c'est à savoir l'absence à peu près complète de tout service militaire en notre pays, pendant un siècle et demi. Circonstance d'une portée incalculable, en effet, et dont on ne saurait s'exagérer l'importance, si rien, comme je le crois,

n'est plus inconstestable que l'influence du physique sur le moral et de l'attitude sur le caractère, s'il n'est pour ainsi dire pas un trait de notre mentalité que n'annonce et que ne prépare un trait semblable de notre démarche ou de notre maintien.—*d*) Joignez encore, avec les conséquences infinies qui en découlent, notre éloignement de la mère-patrie...—*e*) Joignez enfin, en donnant à ce mot son sens le plus large, l'éducation, œuvre chez nous, depuis toujours et exclusivement, d'un clergé tout-puissant, qui, pour les fins de sa domination s'accommodant à merveille de notre paresse et de notre inertie, et d'ailleurs lui-même incliné par les mêmes circonstances aux mêmes habitudes, loin de songer à nous en tirer ne demanda toujours qu'à nous y pousser davantage encore et le plus profondément possible. Que ce calcul, pour inhumain qu'il paraisse dès l'abord, n'ait pas moins servi, en définitive, l'intérêt de la nationalité que l'intérêt du clergé lui-même ; que nous n'ayons précisément échappé à la conquête totale que pour être ainsi devenus des êtres passifs et en quelque sorte paralysés sous la main de nos pasteurs ; que ceux-ci, enfin, avec raison, n'aient vu d'autre moyen d'assurer la survivance du nom français en ce pays que d'immoler ainsi à la race une dizaine de générations, il se peut... Le fait que je constate n'en est pas plus niable pour cela, je pense.

Je vous disais tout à l'heure, confrère, que ce problème n'est pas aussi simple que vous le paraissiez croire. Commencez-vous maintenant à vous en douter ?

III

Voyons cependant si, par un heureux illogisme, vos conclusions ne vaudraient pas mieux peut-être que vos prémisses, et votre traitement que votre diagnostic.

Contre les incorrections et les défauts de toute sorte qui défigurent notre parler, trois remèdes, selon vous, seraient donc à prescrire, trois remèdes d'une efficacité entière et non douteuse.—Trois, pas plus, pas moins, et c'est-à-dire que pour parler désormais le français avec pureté, il nous suffirait, à votre avis :

1° De cultiver avec amour et constance les grands écrivains qui en sont les modèles ;

2° De viser toujours, dans nos conversations, à la plus grande justesse possible de langage ;

3° De nous acharner sans répit à l'étude des *Corrigeons-nous* et autres traités d'" épuration ".

Solution commode, je l'avoue, et, par son extrême simplicité, admirablement à la portée d'esprit des primaires. Si jamais homme pourtant, hors de ce pays, s'est aventuré à traiter de la sorte et sérieusement une question sérieuse, je demande à savoir son nom.—Car je vous ai bien lu, n'est-il pas vrai, confrère, et je ne me

trompe pas ? Voilà bien ce que vous dites et ce que vous avez voulu dire ?

I.—Non je ne me trompe pas, et, tout d'abord, c'est bien sérieusement que vous nous suggérez comme une chose toute simple, à nous, Canadiens de l'an de grâce 1917, d'aller ainsi prendre intérêt, du jour au lendemain et sans nulle conversion préalable de notre mentalité, à une littérature qui ne " dit " plus rien, précisément, à notre esprit qu'indifférence ou ennui. C'est bien sérieusement que vous compteriez nous voir, tels que nous sommes et sans plus de préparation, absorber ainsi du jour au lendemain, au lieu de la maigre nourriture familière à nos esprits débilités, ces aliments nouveaux et trop riches pour eux qui s'appellent les œuvres du génie français.—Oui véritablement, voilà bien comme vous raisonnez ; et, vous lisant, on ne peut malgré soi s'empêcher de penser (pardon nez-moi !) à quelque personnage de vaudeville, à quelque bon médecin de Labiche ou de Courteline qui, mandé près d'un malade à moitié mort de dyspepsie, ne trouverait rien de mieux, pour le guérir, que de le faire passer, sans transition aucune, de la diète à la suralimentation et du lait de beurre aux viandes saignantes... Très bon, mon cher Montigny, les viandes saignantes pour la santé du corps ! Et très bon aussi, pour la santé de l'esprit, les beaux livres

français ! A une condition cependant : c'est que l'on ait, d'*abord*, l'estomac voulu pour digérer les unes, le cerveau voulu pour digérer les autres.

II.—C'est bien sérieusement aussi, en second lieu, que vous venez nous inviter sans plus de façon,—comme si la chose également, ne dépendait que d'un tout petit acte de notre volonté,—à nous montrer dans nos conversations tout à coup soucieux d'exactitude et de précision, les deux qualités qui jusqu'ici nous ont toujours fait et qui nousfo nt encore le plus manifestement défaut en toute chose... Hé oui ! et, pour moi, c'est comme si je continuais seulement de voir se jouer sous mes yeux la pièce que j'imaginais il y a un instant. Cette fois, c'est en présence d'un malheureux impotent—goutteux ou rhumatisant—que nous retrouvons notre original docteur. Le pauvre homme (c'est du malade que je parle), empoisonné des pieds à la tête par les humeurs mauvaises, à peine peut-il remuer un membre. L'autre lui tâte le pouls, l'ausculte, le palpe, se prend la tête entre les mains, réfléchit longuement, et finit par dire à peu près ces mots, non sans solennité : " C'est votre bras.., oui c'est bien votre bras droit qui est souffrant. Vous avez là du rhumatisme, c'est incontestable. Avec de la prudence et de l'attention, cependant, cela passera. Prenez, monsieur Du-

rand, prenez toujours bien soin de votre bras droit, et, je vous le garantis, cela passera."

III.—Enfin, nous voyons que c'est de même sans l'ombre encore d'une intention plaisante ou même d'un doute, et avec toute la gravité du monde, que vous nous promettez, de la pratique assidue des *Corrigeons-nous*, le relèvement rapide et certain de notre langage.

Troisième remède et qui, j'ai le regret de vous le dire, n'évoque encore à mon esprit qu'une scène de comédie-bouffe... Sur un lit de malade, le théâtre représente cette fois une pauvre femme à la figure exsangue et décharnée, la peau couverte d'innombrables pustules. De toute évidence, la malheureuse est anémique, anémique au dernier degré ; de toute évidence, on ne pourrait la sauver qu'à condition de lui refaire d'abord un peu de sang. Elle s'appelle, disons, madame Dupont : faut-il dire qu'elle pourrait tout aussi bien s'appeler la Langue française au Canada, et ses pustules, selon leur nature, des anglicismes, des solécismes, des barbarismes, etc. ? Survient le toujours même délirant docteur.—" Madame, prononce-t-il après l'avoir examinée, votre cas est certes grave, et je n'ai pas à vous cacher que tous ces boutons vous défigurent un peu beaucoup. Heureusement qu'il existe un moyen de les faire disparaître. Vous voyez bien, n'est-ce pas, ce petit ins-

trument ? C'est une vraie merveille ! On l'appelle, du nom de son inventeur, la pince de l'abbé Blanchard. Il y aussi la pince Sylva Clapin, la pince Oscar Dunn, la pince Tardivel. Mais celle-ci, qui est la plus récente, est aussi de beaucoup la plus pratique. Vous la prenez entre le pouce et l'index, et, en appuyant légèrement,—comme ceci, tenez,—vous vous enlevez chaque jour quelques boutons. Rien n'est plus simple, comme vous voyez. Suivez, madame, suivez bien mon conseil, et, aussi vrai que je vous parle, d'ici trois mois votre visage à nouveau brillera de toutes les couleurs de la santé."—Franchement, confrère, que penseriez-vous d'un médecin qui dans la vraie vie parlerait de la sorte à ses malades ?...

Entendons-nous bien pourtant, et n'allez pas là-dessus, je vous prie, vous méprendre sur ma pensée : ce que je trouve en tout cela de divertissant, ce n'est point, comme peut-être seriez-vous tenté de le croire, les remèdes mêmes que vous proposez,—mais bien seulement l'extraornaire et bizarre application que vous en prétendez faire.

En de certains cas, et pour de certains malades, rien de mieux au contraire, à mon avis, que ces remèdes-là. Ainsi vous entendrais-je aujourd'hui pour demain recommander à d'autres qu'à nous, en vue du perfectionnement de leur lan-

gage, le commerce des grands écrivains,—vous entendrais-je même plus tard, les circonstances ayant changé, nous donner à nous-mêmes le même conseil,—que, bien loin de m'en amuser, je ne pourrais sans doute qu'y applaudir... Conseil, en effet, non-seulement utile, selon moi, à qui le *peut* suivre, mais encore essentiel, et de tous peut-être le plus précieux.

Sans attacher, je l'avoue, la même importance aux deux autres préceptes que vous nous tracez, je ne songerais pas davantage—hors du cas présent ou d'un cas semblable—à les trouver risibles. L'un (surveiller son langage) me semblerait très propre au moins à consolider des progrès déjà acquis, et l'autre (étudier les *Corrigeons-nous*) à en susciter de nouveaux. Je viens de dire ce que je pense, pour nous et au moment actuel, de l'emploi de ce dernier procédé : que l'on puisse néanmoins, à l'occasion, trouver profit à combattre directement les pustules (s'il m'est permis de reprendre cette comparaison plus juste que poétique), je n'en discouviens pas. Ce genre de médication a parfois du bon, et, s'il est essentiel de s'attaquer au mal d'abord, il n'est pas toujours inutile, quoiqu'on en ait dit, de traiter ensuite et auxiliairement les symptômes.

Et donc, ce n'est pas à vos remèdes en eux-mêmes que j'en ai : des trois, l'un selon moi est de première qualité, les deux autres plus

que passables. Ce que je soutiens seulement, c'est que vous leur assignez ici l'emploi le plus fantaisiste du monde et le plus étrange, les gens à qui vous les prescrivez n'étant " taillés ", pour vous emprunter votre langage, ni de les assimiler, ni de les digérer, ni même la plupart du temps de les absorber.

De ceci, j'ai déjà suffisamment, je crois, marqué les raisons, pour n'avoir pas ici à les reprendre tout au long. Une phrase de trois lignes, écrite il y a bien trente ans passés, les résume toutes parfaitement à mon gré. C'est celle-ci d'Arthur Buies, que vous citez—comme tant d'autres, hélas !—sans en avoir un instant soupçonné le sens, et que je cite à mon tour d'après vous (vous permettez ?) : *"Pour pouvoir se servir avec fruit des dictionnaires, il faut posséder le génie de la langue."*

Il faut posséder le génie de la langue *pour pouvoir se servir avec fruit des dictionnaires*, dit Arthur Buies. Il ne dit pas qu'à plus forte raison encore il faut posséder le génie de la langue pour pouvoir lire avec fruit les grands écrivains. Il ne dit pas non plus qu'il faut posséder le génie de la langue pour pouvoir exercer sur ses discours une surveillance fructueuse.—Il ne le dit pas, mais s'il ne le dit pas il l'a pensé, il n'a pas pu ne pas le penser, et moi je le dis à sa place, bien assuré que, delà

les sombres bords, son ombre m'approuvera.

Tout est là, en effet : nous ne possédons plus depuis longtemps, nous avons depuis longtemps perdu à peu près complètement le génie de la langue, et par là je veux dire,—s'il faut en vérité, confrère, vous expliquer ces choses,—nous avons perdu non-seulement telles ou telles qualités de la langue, mais bien cette forme même d'intelligence qui les *conditionne* toutes et que rien ne saurait suppléer,—nous avons perdu cette aptitude même et cette tendance même de l'esprit qui font que, dans un cerveau de France, les idées (et c'est-à-dire les mots) tout naturellement ne se présentent, ni ne se joignent, ni ne s'ordonnent, de la même manière que dans un cerveau d'Allemagne, par exemple, ou d'Angleterre. Sous l'empire des circonstances que j'ai rappelées, et parallèlement à la transformation pareille de notre tempérament, de notre allure, de tout notre être physique enfin, c'est notre esprit lui-même qui s'est transformé, c'est le mode même de notre activité mentale qui a changé.

Entendez bien cela, s'il vous plaît, confrère ! et vous aussi abbé Blanchard avec tous les fabricants de *Corrigeons-nous* ! et toi aussi, gris fantôme de Tardivel ! entendez bien cela que vous criait de son temps déjà Arthur Buies. Redonnez-nous d'abord, s'il est en votre pouvoir,

le *sens* du français, redonnez-nous d'abord le génie de la langue, et ensuite... ensuite (ah ! très-bien !) ensuite (ah ! bravo!), vous pourrez y aller tout à votre aise de vos fameux remèdes.—En attendant, vous ne perdriez pas beaucoup plus risiblement votre temps, je vous en avertis, à vouloir enseigner la course à des paralytiques ou la danse à des culs-de-jatte.

Je me suis longuement demandé, durant que je parcourais votre ouvrage, comment pareille confusion avait pu s'établir dans votre esprit. Je crois le pouvoir dire maintenant. C'est qu'à votre âge, et pour grand que puisse être votre savoir en d'autres matières, vous en êtes évidemment encore, touchant le langage humain, à l'idée que nous nous en pouvions tous deux former à quinze ans,—je veux dire celle d'une chose tout extérieure à l'homme et toute distincte de lui, absolument comme sa coiffure, par exemple, ou son vêtement. Voilà qui explique votre erreur et nous livre enfin la clef de toute votre pensée : vous faisant du style une telle conception, comment douteriez-vous que les défauts du langage ne soient corrigibles de la même manière que les défauts de la toilette, et c'est-à-dire indépendamment de l'individu qui le parle ? On chasse bien d'un chapeau de feutre, pensez-vous, les taches de graisse par un simple traitement local : pourquoi en irait-il autrement des barbarismes

dans la conversation ? Ils sont peut-être un peu plus tenaces, mais le procédé pour les enlever est le même. Il ne s'agit que de connaître la bonne recette et de l'appliquer. Ainsi des autres imperfections du langage, et en particulier du solécisme : puisque de simples reprises, aux endroits endommagés, suffisent à restaurer nos chemises, pourquoi de simples *Corrigeons-nous* n'auraient-ils pas le même effet sur notre syntaxe ?

Le seul malheur, pour votre thèse, c'est que le langage, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, n'est pas du tout ce que vous imaginez. C'est qu'il n'est rien, au contraire et encore une fois, qui nous soit plus intime et, en quelque sorte, plus consubstantiel, rien qui tienne davantage à la nature particulière de notre être pensant, ni qui en dépende plus étroitement. C'est qu'enfin, tout de même et aussi nécessairement que tel fruit pousse sur tel arbre et non sur tel autre, le langage—le vôtre, le mien, celui du voisin—ne saurait, en dernière analyse et malgré qu'on en eût, que reproduire, jusque dans les plus infimes nuances, les qualités et défauts d'esprit de l'homme qui le parle. Vous voulez, mon cher Montigny, changer mon langage ? Commencez donc par me changer le cerveau !

Il n'y a pas en effet à sortir de là, et, de cerveaux paresseux, nonchalants, relâchés,—tels

que les nôtres,— de cerveaux à moitié noyés et dissous dans l'*à peu près* , vous ne tirerez pas plus, quoique vous fassiez, un langage précis, correct, français, en un mot, que vous ne ferez pousser des pommes excellentes sur un vieux pommier tout branlant et tout rabougri. En vain, vous armant des gaules formidables des *Corrigeons-nous*, taperez-vous à grands coups sur tous les fruits flétris du solécisme et du barbarisme, en vain même attacherez-vous de force aux branches—aux branches de notre arbre mental,—par ci par là, quelques fruits dérobés aux lointains vergers du bon langage, vous n'empêcherez pas que votre récolte, en somme, ne soit pitoyable. Non ! confrère, croyez-moi, ce ne sont pas les fruits qu'il faut soigner : c'est l'arbre ; ce n'est pas notre langage : c'est la mentalité qui le produit.

Ne me dites pas que voilà qui est trop ambitieux, et qu'en attendant le grand remède que je réclame on n'en doit pas moins accepter de plus modestes ; ne me dites pas que les vôtres sont en tout cas bien inoffensifs et que, s'ils ne font pas de bien, ils ne sauraient du moins faire de mal. Je vous réponds que tout remède qui ne fait pas de bien fait du mal, immanquablement, si, leurrant le malade d'une confiance trompeuse, il le détourne d'en rechercher d'efficaces. C'est par où tant de médicaments en

eux-mêmes anodins—*Emulsion Toute-Puissante du docteur X...* ou *Pilules Souveraines du professeur Z...* souvent viennent à nous paraître dangereux après ne nous avoir semblé que plaisants, et c'est même ce qui donne à de tels que les vôtres, dans la mesure, heureusement infime, de leur action, un caractère, à mes yeux, presque aussi pernicieux que divertissant.

Demandez-moi maintenant tant que vous voudrez, si vous espérez pouvoir par là m'embarrasser, de proposer, à mon tour, une solution certaine au grand problème qui nous occupe, de définir les infaillibles moyens par quoi se pourrait, selon moi, régénérer notre langage. Je vous avouerai sans plus de façon que je n'en connais point de tels. Tout au plus, si j'en avais le temps, me permettrai-je, et encore sous toutes réserves, de signaler celui de tous qui, à mon sens, offrirait les moins douteuses garanties de succès... Mais je m'aperçois que cette lettre est déjà bien longue, et, avec votre permission, ce sera pour une autre fois.

Aussi bien ne me proposais-je autre chose aujourd'hui que de marquer, le plus clairement qu'il serait en mon pouvoir, ce fait essentiel : à savoir, que contrairement à l'opinion courante en ce pays, et par définition même, toute réforme du langage—d'abord, avant et pardessus

tout,—implique au préalable, chez l'individu en qui elle se manifeste, une réforme correspondante de la mentalité tout entière. Puis-je une flatter de vous en avoir convaincu ?

Je le souhaite sans trop, comme dit l'autre, l'espérer, et, tout pantelant encore des émotions dont je suis redevable à vos 220 pages, vous prie de croire, mon cher confrère, à l'assurance de mon profond ahurissement.

LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA

DEUXIÈME LETTRE (1)

Mon cher confrère,

Je devais aujourd'hui, jugeant le terrain de notre dispute suffisamment déblayé déjà, et tout en me gardant, d'ailleurs, comme de la malemort, d'y vouloir édifier moi-même un autre système à la place du vôtre, vous faire connaître selon quel principe général, à mon avis, devront travailler, s'ils ne veulent s'exposer aux mêmes déboires que vous, les ouvriers qui demain entreprendront d'y bâtir à leur tour.

Vous le dirais-je, cependant, et si je vous le dis me croirez-vous ? Dans le moment même que, pour aborder plus à mon aise ce nouveau chapitre, j'allais définitivement écarter comme inexistantes toutes vos théories, un scrupule m'est venu, un doute s'est levé dans mon esprit. Les écailles m'étaient-elles tombées des yeux ? avais-je eu, comme par miracle, la révélation des beautés de votre thèse ? Ni miracle, ni révé-

(1) Deuxième lettre, malheureusement inachevée, faisant suite à la précédente et écrite à Ottawa, en novembre 1917.

lation ! De fait et bien loin de là, c'est en vain, cette fois comme les précédentes, que repoussant toutes vos idées les unes après les autres, les tournant et retournant sous toutes leurs faces, je m'étais efforcé d'y découvrir une portée autre que celle que j'y avais vue d'abord, un sens quelconque qui pût me les rendre plus acceptables. Malgré toute ma bonne volonté, malgré toute mon application, je n'y avais rien aperçu, en définitive, qui ne tendît au contraire et plus fortement que jamais à me fortifier dans ma conviction première. Pourtant, le fait est bien réel : en dépit de tous mes raisonnements et contre l'évidence même, le doute, subitement, s'était emparé de moi,—un doute singulier, fantasque, absurde comme une peur sans cause...—" Si tout de même je me trompais ? " pensais-je. " Si je me trompais ? Ma raison il est vrai, me crie que non. Mais qui me dit qu'elle ne se fourvoie pas, ma raison ? Ce ne serait, après tout, pas le premier tour qu'elle m'aurait joué. Si je me trompais ? "

Vous ferez de cet aveu l'usage qu'il vous plaira. Je serais surpris, à vous parler franchement, que vous ne fussiez prompt à en tirer contre moi les conclusions les plus accablantes. Je vous parie les quatre gros volumes de Littré contre la plus mince plaquette de l'abbé Blanchard—ou de M. Adjutor Rivard, au choix—que vous y sau-

rez voir tout de suite l'indice d'un esprit débile et d'un jugement, pour le moins, sans solidité. Vous ne manquerez pas non plus, je suppose, d'y trouver la plus péremptoire des réponses à tout ce que j'ai pu ou pourrai jamais écrire de contraire à vos vues,—car qu'attendre de sérieux, je vous le demande, d'un homme qui n'est pas toujours tout à fait sûr lui-même de ses opinions, et qui l'admet !

Pourtant, je vous prierais de ne triompher de moi, là-dessus, ni trop haut, ni, surtout, trop vite. Que voulez-vous, confrère ? Il n'est pas donné à tout homme de s'empêcher de vieillir ; de conserver indéfiniment, avec la belle assurance de ses vingt ans, la touchante aptitude de cet âge à toujours trouver toutes choses simples, et claires, et sûres ; de continuer, enfin, tout le long de ses jours, à considérer avec des yeux et un cerveau d'enfant—pour donner ici une variante au mot célèbre d'Alphonse Daudet—non seulement la nature extérieure, mais encore les phénomènes mêmes de l'univers psychologique les plus obscurs et les plus complexes. La vie hélas ! est là qui nous pousse, et, de toutes nos illusions de jeunesse, notre confiance ingénue dans l'infaillibilité de la raison n'est pas la dernière qu'elle nous arrache : bon gré mal gré et quoi que nous fassions, le jour est tôt venu où, devant les leçons sans réplique de cette rude ins-

titutrice, il nous faut nous humilier. Heureux ceux, comme vous, qu'elle daigna bien épargner. Heureux ceux-là que n'entreva jamais dans leur marche la crainte d'errer, qui toujours et sans effort, quel que fût le lieu, l'instant, le sujet, surent défendre des impures séductions du doute la virginité de leur pensée. Pour moi, je le confesse, c'est un privilège qui m'a été refusé. J'ai eu trop de fois, dans ma carrière encore brève d'écrivain, l'occasion d'apercevoir combien lourdement et combien à fond je m'étais trompé sur les points mêmes qui me paraissaient les plus simples et dont je me croyais le plus sûr ; j'ai trop de fois aussi pu mesurer, par l'expérience d'hommes qui me valent vingt fois, la puissance en quelque sorte surnaturelle de l'erreur sur les meilleurs cerveaux, la difficulté de connaître et la précarité de nos certitudes, pour ne pas me défier, aujourd'hui, de mes jugements lors même qu'ils me semblent porter, à ne pas s'y méprendre, tous les plus nets caractères de l'évidence.

Ainsi tout simplement s'explique, mon cher confrère, que, plus éloigné que jamais de vous comprendre, je n'en fus pas moins une bonne demi-heure, l'autre soir, à me demander très sérieusement si, malgré tout et de la meilleure foi du monde, je ne vous avais pas fait injustice dans ma première lettre. Ce doute, pour des raisons que je vous donnerai, à présent, serait inex-

cusable. Il ne l'était pas il y a deux jours, alors qu'à vos abstractions je ne pouvais, de mon côté, opposer encore que des preuves d'ordre purement logique. En vain, frappé d'une soudaine illumination, m'auriez-vous crié vous-même que toutes les vôtres ne valaient rien et que la chose n'était que trop visible. Car enfin, aurais-je pu vous répondre, comme l'abbé Jérôme Coignard à ce bon M. Rockstrong, " car enfin, qui me dit que je raisonne mieux que vous, qui raisonnez excessivement mal ? "

" Oui ou non, me trompé-je ? " Positivement obsédé par cette question, et de plus en plus impatienté, à la fin, de ne la pouvoir éclaircir, je résolus d'en aller demander la réponse, non plus, comme la première fois, aux hasards de la spéculation, mais bien seulement à l'observation directe des réalités, aux enseignements immédiats de l'expérience et des faits. En d'autres termes, je voulus, écartant provisoirement de mon esprit toute idée préconçue sur votre sysme, ne le plus considérer, pour l'heure, que dans son application, ne le plus juger qu'à ses résultats.

Justement, votre livre m'offrait pour ce dessein un champ d'investigation tout trouvé, et quel champ ! *La Langue française au Canada*, par M. Louvigny de Montigny.—Enfin ! me dis-je, avec un soupir de soulagement, en reti-

rant des rayons le précieux volume, enfin je vais en avoir le cœur net ! Enfin je vais savoir ! S'il est en effet, en ce pays, un homme qui doive plus que celui-ci de sa formation aux méthodes, précisément, que préconise cet excellent confrère, qui les ait plus passionnément et plus obstinément pratiquées,—et c'est-à-dire qui de tout temps ait exercé sur son langage (du moins écrit) une plus jalouse surveillance, lu, relu et annoté plus d'auteurs, appris par cœur, enfin, plus de *Corrigeons-nous*, —je ne l'ai pas encore rencontré. Un tel personnage a-t-il seulement jamais existé ? La chose me paraîtrait bien invraisemblable. A tout événement me permettéje de voir en M. de Montigny, sans crainte qu'on me cherche querelle là-dessus, l'un des plus authentiques produits, à coup sûr, de cette culture spéciale, comme aussi bien l'un de ses plus distingués et de ses plus " représentatifs". Ouvrons donc à nouveau ce volume, et, renonçant aujourd'hui absolument, pour ne pas tomber dans un cercle vicieux, à toute critique directe des théories qui nous y sont proposées, essayons seulement d'y voir un peu,—par un exemple entre tous concluant et dans les plus sûres conditions possibles d'examen,—de quelles conséquences pratiques elles sont susceptibles et la vraie mesure de leur utilité pour l'apprentissage de la langue.

C'est ce que j'ai fait. Confrère, j'ai repris votre livre et j'ai voulu le relire. Consciencieusement et sinon sans prévention, du moins sans parti pris,—non dans le mesquin espoir de vous y prendre en "prévarication d'écriture" (comme vous dites), mais bien uniquement pour y chercher une réponse à la question qui me poursuivait,—j'ai voulu le relire. J'ai voulu savoir comment, par la pratique de vos méthodes, un homme naturellement intelligent, après vingt années d'application constante et d'efforts tuants, peut en arriver, chez nous, à écrire le français, à comprendre le français, à se figurer, enfin, le français ; quel sens il en possède, quelle conception il se fait enfin, du bon langage.

J'ose dire que maintenant je le sais, et c'est ce qu'avec votre permission je m'en vais essayer de vous faire voir aujourd'hui.

Et tout d'abord, ce livre sur la langue française, né d'un sentiment pieux envers la " doulce parlure " et " apertement dédié " à la défendre (*Préface, p.* XXIV), ce livre, pardonnez la brutalité de ma question, est-il, ou non, écrit en français ?

Je ne demande pas, remarquez-le bien, s'il est écrit en un français éloquent, en un français coloré, en un français original. Vous me répondriez—et vous auriez raison—que ce sont là se-

crets qui ne s'apprennent pas dans les livres et par l'étude seulement ; que, si le travail seul nous en peut assurer la pleine possession, il ne saurait par contre suffire seul à nous les révéler ; qu'aucune méthode au monde, enfin, n'ayant encore accompli pareil miracle, il y aurait mauvaise foi manifeste à le vouloir exiger de la vôtre.—Je ne demande pas davantage si le style en est coulant, s'il a de la tenue, de l'élégance, de la facilité. Je le pourrais à la vérité, si, comme je le crois, l'effort persévérant peut ici suppléer, dans une certaine mesure tout au moins, à l'insuffisance du don naturel ; mais tel n'est pas le sens de ma question. Je ne demande pas si votre ouvrage est écrit en un français plus ou moins brillant ou châtié, mais bien seulement—je le répète—s'il est écrit en français.

J'appelle " écrire en français ", pour les pauvres gens que nous sommes, le fait, sans plus, si nous ne pouvons écrire *bien*, au moins de ne pas écrire mal. Je dis d'un livre, en d'autres termes, qu'il est écrit en français " si l'auteur a su, tout simplement, *éviter les fautes* —les fautes du moins par trop grossières,—" contre les règles grammaticales " et " contre les lois littéraires ". Cette définition vous va-t-elle ? Elle est de l'une des autorités que vous prisez justement entre toutes et que vous citez le plus abondamment : Stapfer (*Récréations gram-*

maticales et littéraires, p. 262). Je prends pour acquis que vous n'y voudrez point contredire.

Fautes de grammaire, donc, et fautes de style,—comment et jusqu'à quel point votre méthode a-t-elle su vous préserver de ce double écueil ?

Si instable que soit la frontière entre les unes et les autres—toute faute de grammaire étant *toujours*, en plus, une faute de style, et inversement les trois quarts du temps,—nous allons si vous le voulez bien, pour la commodité de notre enquête, nous efforcer, le plus qu'il sera possible, de les considérer isolément. Occupons-nous d'abord des premières, c'est-à-dire de celles qui s'attaquent à la grammaire en même temps qu'au style ; nous passerons ensuite aux infractions d'ordre plus particulièrement littéraire.

S'il s'agissait de repasser les unes après les autres, du point de vue qui nous intéresse, les différentes catégories de fautes qui se peuvent commettre contre la grammaire française, je ne sais franchement, je l'avoue, comment nous nous en tirerions, ni quand nous en aurions fini. Je puis bien, en effet, vous le dire tout de suite, confrère, puisque tôt ou tard il me faudra de toute façon en venir là. J'ai vu dans ma vie passablement de mauvaise littérature (sans parler de la mienne) ; de bien étranges écrits, en mes douze ou

quinze ans de journalisme, me sont passés par les mains. Eh bien ! je vous le déclare ici sur l'honneur, jamais, de ces diverses difformités du langage que (pour en inspirer davantage encore l'horreur, je suppose) l'on a dénommées Barbarismes, Solécismes, Disconvenances des Temps, Constructions Amphibologiques ou Equivoques, etc., etc., jamais encore, avant d'avoir lu votre livre, je n'avais contemplé nulle part, en aussi peu d'espace, collection tout ensemble plus nombreuse et plus imposante. C'est même là, pour le dire en passant, de tous les mérites de cet ouvrage celui qu'on peut à coup sûr le moins lui disputer : quoiqu'on en puisse penser par ailleurs, il constitue bien incontestablement, de toute façon, le répertoire de fautes grammaticales à la fois le plus complet, le plus instructif et le mieux agencé qui ait encore été publié. C'est par là tout d'abord qu'il s'impose à l'attention, c'est là ce qui en fait l'intérêt propre et lui donne, en même temps, son utilité la plus certaine. "Si j'étais ministre de n'importe quoi", écrivez-vous (*p.* 68), " je ferais servir d'office ce *Bulletin* (le *Bulletin du Parler français*) à tous les instituteurs et institutrices du pays, et j'assènerais même une amende à quiconque n'en couperait pas mensuellement les feuillets. " Voulez-vous que je vous dise ce que je ferais, moi, si j'étais ministre ? Non-seulement j'a-

bonnerais les instituteurs au *Bulletin*, mais encore, m'inspirant du mot profond de Stapfer : *les préceptes négatifs sont les seuls sûrs*, je rendrais votre livre obligatoire pour tous les élèves, afin qu'ils eussent constamment sous les yeux, dorénavant, à côté de leurs Morceaux Choisis des bons auteurs, ce parfait modèle de la façon dont il ne faut pas écrire. Dix ans d'un tel programme, et, j'en réponds, le problème du français est chez nous résolu, la prochaine génération tout entière nous étonnera par la correction de son langage. Vous voyez par là que je suis loin, en somme, de dénier tout prix à votre effort. D'ailleurs, comme vous le dites fort bien vous-même avec trois fautes en deux lignes, mais n'importe (*p.* 65), il n'est que de s'entendre, " puisque tout s'explique et tout se comprend à condition de n'y point mettre de mauvaise volonté ou de parti pris. "

" Puis " donc " que tout s'explique et tout se comprend ",—même les choses les plus simples,—vous concevez tout de suite, je suppose, mon cher confrère, quel embarras serait le mien, ainsi que je vous le cofinais il y a un instant, s'il me fallait ici relever toutes les fautes de langage qui se remarquent en votre livre. Heureusement que cela n'est pas indispensable, et que, pour l'objet que nous avons en vue, je puis fort bien me contenter d'en citer, disons, quel-

ques douzaines...—Mais lesquelles, et comment les choisirai-je ? Pour écarter tout de suite de votre esprit, sur ce point, tout soupçon contre moi de fantaisie ou d'arbitraire, comme pour donner à mes observations un caractère plus concluant encore, je commence par éliminer de mon champ d'enquête—absolument—toutes celles de ces fautes, voire les plus grossières, ou bien qui ne sont chez vous qu'*exceptionnelles*, ou bien encore qui ne procèdent, comme chez nous tous pauvres diables, que de la pure et simple ignorance naturelle. Puis-je compter du moins qu'en retour vous m'abandonnerez les autres,—je veux dire toutes ces *créations* extraordinaires à quoi vous apportez visiblement tant de peine, dont vous êtes à la fois si prodigue et si fier, et qui de toute façon caractérisent si éminemment votre manière ?

Je pense, dans le moment que je trace ces lignes, à des choses, par exemple, comme ceci :

Toutefois et je m'en rends compte le premier, j'ai abordé mon sujet sans le moindre ARROI linguistique, comme un MAL-ARMÉ, comme un pauvre GAUTHIER-SANS-AVOIR allant d'enthousiasme et A BOULE VUE donner dans l'embuscade, plutôt que de partir d'AGUET et en belle escorte philologique, équipé de tous les approvisionnements de la grammaire empirique, de la critique textuelle, de l'analogie textuelle, de la sémantique, de l'étymologie, de la morphologie, de la phonétique et de tout le tremblement de la psychologie du langage. (AVANT-PROPOS, *pp.* XXVI-XXVII.)

Comme ceci :

Notre langue maternelle SE RIDICOCULISE en agréant l'obséquieuse épée de ces ARDÉLIONS... Cette épée, fausse comme le chevalier qui la porte, épée de bateleur plutôt que de combattant, se nomme en français explicite une " excuse ", Monsieur Turlupin, sans être autrement, AUX CAPONS PORTE-GLAIVE, une excuse pour se faufiler dans la mêlée, y débiter leurs PHILIPPIQUES A REBOURS qui deviennent DES CAPUCINADES DILATOIRES, FÉLONNES et NAUSÉEUSES, et traîtreusement ABSCONDRE les obstacles que la plus élémentaire stratégie commande de repérer avec précision pour repousser plus sûrement l'assaut... (AVANT-PROPOS, *p.* XXV.)

Ou encore comme ceci :

Le volètement des chauves-souris de sacristie n'effarouchera pas davantage ma conscience, ni ne la dévoiera ; pas davantage ne m'épeureront les CLAPPEMENTS de bec des hiboux que la lumière fait BOULBOULER et dont le CHUINTEMENT sinistre d'oiseaux ténébreux CLANGORE en cris de Pierre l'Ermite, à ce qu'ils s'imaginent, mais plus réellement EN CRIAILLERIES ZIGZAGUANTES DE JARS CAPITOLINS flairant, à temps perdu, quelque nouveau Capitole à sauver. (AVANT-PROPOS, *p.* XXIX.)

J'ai pris ces quelques phrases, comme vous le pouvez voir, presque au hasard, aux premières pages de votre livre. J'aurai tout à l'heure l'occasion d'en citer d'autres, tirées indifféremment du milieu, du commencement ou de la fin. Tous ces échantillons, cependant, ne sauraient donner, je le crains, en fin compte, qu'une bien insuffisante idée encore de la marchandise elle-même. Ce qui frappe, en effet, tout d'abord, dans cet amas incroyable de termes tout à la fois recherchés et drôlatiques, ce n'est pas seulement l'étrangeté de tels ou tels de ces monstres

en particulier : c'est bien davantage encore leur nombre et leur profusion ; c'est l'impression en quelque sorte troublante, à la longue, qui se dégage de leur pullulement ; c'est enfin le parti pris, non pas accidentel, non pas même fréquent, mais continuel, mais incessant, mais acharné, dont tout l'ensemble témoigne, le parti pris violent et presque maladif d'étonner.— Comme je ne puis pourtant songer à dresser ici le tableau complet de ces *trouvailles* avec ou même sans glossaire, je n'en retiendrai, avec votre permission, que les plus typiques ou les plus réjouissantes (vous diriez, j'imagine, en votre idiome : les moins génératrices de morosité).

. . . . . .

. . . . . .

TABLE DES MATIÈRES

Comme Préface 5
Réplique à M. Charles ab der Halden. . . 20
Nos Origines littéraires 35
Pourquoi pas un Canadien ? 44
Même sujet 53
Un grand explorateur 58
Une interview de M. Henri Rochefort 70
Une visite à Mistral 82
Journal d'un " découveur " : Avignon, ville de beauté 93
Journal d'un " découvreur " : Le Midi—Arles, Nîmes, Orange. 99
Chantecler à la scène 105
Le Paon d'émail 119
Que ceux qui ont des yeux voient ! 132
La Langue française au Canada (Première lettre) 162
La Langue française au Canada (Deuxième lettre) 196